

EDITO

Il est usage de dire qu'un édito, dans un magazine, c'est important. Qu'un édito peut laisser transparaître une humeur, une envie, un coup de gueule. Ou bien il peut servir de fil conducteur du mag' et peut même se révéler être un amuse-bouche de ce qui attend le lecteur au fil des pages.

Depuis les débuts de ce mag', j'ai dû me prêter une fois ou deux à cet exercice périlleux. Une fois n'est pas coutume, j'ai voulu m'y atteler pour ce numéro, de façon instinctive, dans une certaine urgence et sans réellement savoir ce que pourrait contenir ce papier. Mais j'ai voulu l'écrire, point. Pour dire au revoir, à ma manière, à Daff, le génial batteur des Uncommonmenfrommars, qui est parti trop tôt cet été. Lui dire au revoir et lui dire merci.

Merci pour ces moments partagés ici et là au gré des concerts auquel j'ai pu assister un peu partout en France. Merci pour la confiance que toi, tes frères et Jim m'avez accordée quand j'ai pu éclairer vos sales tronches de rockeurs. Merci pour ces disques tous aussi réussis les uns que les autres. Merci pour ces tranches de rire et ces moments passés en ta compagnie. Nous n'étions pas intimes, loin de là. Tu étais même le membre du groupe que je connaissais le moins. N'empêche que ton départ laisse un grand vide dans mon cœur.

Sentiments étranges de tristesse, d'incompréhension et de chagrin. Tu es parti trop tôt, et je n'arrive toujours pas à me faire à cette idée. Je pense à toi, je pense à ta famille, tes proches, je pense à tous ces moments passés ensemble. Un ami, notre ami, est parti. La vie est ainsi faite, de joie et de peine. N'empêche que c'est dur.

Salut Daff. Et merci. Ce numéro est pour toi.

Gui de Champi Photo : David Basso

SOMMAIRE

06 YAROL

16 YEAR OF NO LIGHT

17 THE OFFSPRING

19 LA JUNGLE

24 ODDATEEE

27 SHEWOLF

30 MFI VINS

32 HEADCHARGER

34 CRYPTA

38 SERJ TANKIAN

40 WE HATE YOU PLEASE DIE

50 ROYAL BLOOD

53 TROY VON BALTHAZAR

60 IT IT ANITA

62 PRIMAL AGE

75 FANTOMES

76 DERNIER CONCERT

82 MSS FRNCE

98 MIRA CALLS

109 JOHNNY MAFIA

110 TWIN SOULS

127 INTERVI OU: FAUXX

130 HUGUI(GUI) LES BONS TUYAUX

134 DANS L'OMBRE

142 IL Y A 10 ANS

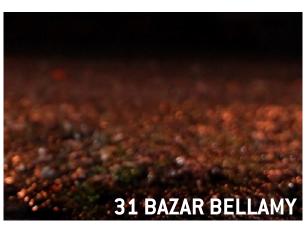
144 FAN ATTIC



Oli, Ted, Éric, Gui de Champi, Mic, Julien, Guillaume Circus, JC, Bertrand, Valérie

Maquette couverture et mag : Oli Toutes photos (sauf précisions) : DR Photo couverture : JC Forestier









LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER CET ETE

On a fait imprimer une version papier du Mag #47. C'est un truc exceptionnel pour un mag exceptionnel (celui avec Bad Religion). Il y en avait 150, il en reste quelques uns, rendez-vous en page 15 pour te le procurer.

Une tournée commune des Zéniths par Mass Hysteria, No One Is Innocent, Tagada Jones et Ultra Vomit se déroulera en début d'année. Son nom, «Le gros 4» est un clin d'oeil au «Big four of thrash metal» qui réunissait en son temps Anthrax, Megadeth, Metallica et Slayer.

Stephen Carpenter des **Deftones** est devenu youtubeur, il met en ligne des «guitare-playthrough» très régulièrement.

Helmet sortira son premier album live officiel, Live and rare, le 26 novembre.

Le monde de la batterie a beaucoup perdu cet été : **Charlie Watts, Daff** et **Joey Jordison, RIP**.

LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER CET AUTOMNE

Trois musiciens dont on apprécie particulièrement la musique nous ont quitté : **Mathieu** (guitariste de Membrane, Coverage, Hollow Corp....), **Julien** (bassiste de Bukowski) et **T2** (bassiste des débuts de Mass Hysteria). Amitié et courage à leurs proches.

A partir du mercredi 17 août et pendant 5 soirs, **le Cabaret Vert** va envoyer du lourd. Sont déjà à l'affiche Slipknot, Pixies, Ty Segall, Paula Temple, Clutch, Wolf Alice, Liam Gallagher, Madness...

Le **Kicking Festival** se tiendra à Epinal dans les Vosges les 21 et 22 janvier avec les Sheriff, The Eternal Youth, Burning Heads, Forest Pooky...

Kerry King a fait savoir qu'il attendait le bon moment pour annoncer la suite de ses nouvelles aventures musicales post-Slayer. Il est déjà certain que Paul Bostaph sera de la partie. La rumeurs évoque aussi Phil Anselmo.

Tu verras beaucoup moins de **news** sur le site, on est tous très pris par nos boulots et notre «vraie vie»... Si jamais t'as 5-10 minutes par jour à nous consacrer, on t'embauche! Merci.

Méga merci à **Mic** qui a grave géré les news depuis quelques années !!!

On bosse sur une nouvelle approche du mag/site, stay tuned!

QUI A DIT?

On ne veut surtout rien attendre des politiciens et ne pas être assimilés aux partis «écolos».

- A. Primal Age
- B. Twin Souls
- C. Mss Frnce
- D. Shewolf

C'est sûr que moi, je n'ai pas envie d'être forcément là où on m'attend.

- A. Yarol
- B. Troy Von Balthazar
- C. Primal Age
- D. Mira Calls

J'écris en inclusif dès que c'est nécessaire.

- A. Mss Frnce
- B. Yarol
- C. Troy Von Balthazar
- D. Shewolf

Et puis quand je vois la haine qu'il peut y avoir ne serait-ce que dans les commentaires Twitter et Facebook, je me dis qu'on est «light».

- A. We Hate You Please Die
- B. Fauxx
- C. Crypta
- D. Mss Frnce

C'est vrai que dit comme ça, ça fait groupe de névrosés!

- A. Twin Souls
- B. Mss Frnce
- C. We Hate You Please Die
- D. La Jungle

D'une manière générale, on essaie de ne pas se répéter. Bien que nos chansons soient basées sur la répétition.

- A. La Jungle
- B. Twin Souls
- C. Fauxx
- D. We Hate You Please Die



YAROL

ALORS QUE LE GRAND PUBLIC CONNAIT YAROL POUR SES COLLABORATIONS AVEC «L'IDOLE DES JEUNES», NOUS AUTRES CHEZ W-FENEC NOUS LUI PRÉFÉRONS SON PASSÉ CHEZ FFF NOTAMMENT AVEC L'ÉMERGENCE DE LA SCÈNE FRANÇAISE ROCK INDÉ DES 90'S. NOUS AVONS EU L'OCCASION DE NOUS ENTRETENIR AVEC LUI POUR LA SORTIE DE SON SECOND EFFORT SOLO. L'OCCASION DE PARLER DE CE KALÉIDOSCOPE ROCK ET NOTAMMENT DU DUO SCELLANT SES RETROUVAILLES AVEC MARCO PRINCE.



Bonjour, merci de nous accorder cette interview, on va peut-être commencer par une chanson d'actualité comme «La pluie», vu qu'il pleut aujourd'hui et que ça pourrit un peu la réouverture des terrasses. Mais a priori, tu as fait une nocturne hier avec Lescop pour préparer le clip de cette chanson. Ça s'est passé comment ?

Super, très cool. Ça va être un très beau clip. La réalisatrice a déjà fait plein de trucs. Ce n'est pas la première fois qu'elle réalise vraiment un clip comme ça, mais dans ces conditions-là, un vrai budget, une vraie équipe c'est une première. Cela va être de très belles images. On a fait pleuvoir dans un entrepôt avec un artificier qui nous a amené une super machine à pluie. Eh ben voilà, il y a tout un jeu entre le groupe et moi et Lescop, mais je vous laisse aller voir la vidéo.

Revenons à l'album et à sa pochette, as-tu des anecdotes quant à sa réalisation ?

La seule anecdote que je pourrais avoir sur la pochette, c'est que, en général, c'est toujours un process un peu long, fait de beaucoup d'allers retours avec les graphistes. Il y a beaucoup d'échanges, on n'est pas sûr de notre coup. Quelquefois, ça m'est arrivé de retarder des sorties d'albums parce qu'on n'était pas content de la pochette. Pour cette pochette, ce sont donc des musiciens qui sont aussi graphistes sous le nom de S4V4G3. Un groupe qui s'appelle Omar Jr et qui ont notamment un compte Instagram assez bluffant, très graphique, et très beau. Et on est tombé là-dessus avec Caroline (NDLR : réalisatrice du clip «La pluie» et femme de Yarol). On a trouvé leur

univers assez trippant, et il se trouvait qu'on les connaissait bien et que nous avions des copains en commun. On les a donc contactés et un des deux membres est venu à la maison. Je lui donne une copie du disque, on a parlé un petit peu, je lui ai expliqué que je voulais un truc pour faire le contrepied de l'album précédent au niveau du visuel ; le précédent était plus dans un code très noir et blanc. Là, on voulait un truc très coloré, un peu plus psyché. Il est rentré chez lui, et dès le lendemain il nous a envoyé la pochette finie. Donc ça a été vraiment, très rapide et une collaboration très efficace. Autour de ma photo retravaillée, ils ont cherché à représenter un petit peu chacun



chaque chanson de l'album par un élément de graphisme. En décortiquant le truc, on se rend compte qu'il y a un crocodile, des explosions, qu'il y a de la pluie, la baie de Rio, et la voiture qui est une Chevrolet, etc.

On a vu que dans ce patchwork, tu avais invité un certain nombre d'amis. Comment s'est faite la sélection ? Comment as-tu décidé de faire jouer tel artiste sur telle chanson ?

En fait, si tu veux cela a commencé par la présence à Paris, pendant l'enregistrement de l'album de mon ami Olivier Arast du groupe Lindigo, qui a pris la relève du Maloya à la Réunion. Nous avions collaboré sur une création pour les Vieilles Charrues il y a deux ans, qui s'appelait Lindigo Connexion avec d'autres artistes internationaux. Il m'appelle et me dit : «je suis à Paris». Je lui ai dit : «Écoute, passe au studio nous sommes en train de mixer». Il passe au studio. Il écoute une chanson et je lui dis : «Ce serait cool que tu interviennes sur le titre». Donc, du coup, tout simplement, il est passé de l'autre côté de la vitre et il a pris un micro. Il a commencé à improviser quelques phrases sur la chanson notamment sur une partie sur laquelle on ne savait pas trop quoi faire au niveau du chant. Il a trouvé sa place naturellement après coup. Grâce à lui, je me suis dit que ce serait vraiment cool et cela me ferait marrer d'avoir plusieurs intervenants sur l'album. Du coup, Lescop, qui avait écrit les paroles avec moi de plusieurs chansons en français, notamment celles de «La pluie», c'était donc naturel qu'il chante sur l'une de ses chansons. On avait une autre chanson qui s'appelle «The detonator», sur laquelle il y avait une partie vocale très aiguë que chantait le mec avec qui j'ai écrit cette chanson, Victor Mechanick. C'est lui qui chantait ça, vu qu'il chantait déjà beaucoup sur l'album et qu'il avait déjà un autre duo avec moi sur la chanson «Chevrolet», on s'est dit il faudrait qu'on appelle Warren du groupe Ko Ko Mo, avec lequel on avait partagé l'affiche, en 2019 sur un festival. Je l'ai appelé, je lui ai proposé de venir pousser une gueulante sur la chanson, il en était ravi. On a passé deux jours super à Paris à travailler sur le titre. Ça s'est fait aussi de manière très naturelle. Et puis il restait évidemment Marco. Je me suis dit que ça me ferait plaisir, surtout sur cette chanson «Television». Il y a une partie vers la fin qui me faisait vraiment penser à un morceau de FFF, un peu dans l'énergie et dans le côté mélange des styles. Du coup, je l'ai appelé. Donc, c'est vraiment une histoire de copinage, de rencontres. Tout s'est fait de manière très naturelle et à chaque fois en direct dans le studio ensemble. Et ça n'a pas été des trucs qu'on a fait par managers interposés et à distance.

Est-ce qu'on peut se tourner vers l'avenir ? On est le 19 mai, on commence à réouvrir. Il y a une date prévue à Paris. Tu commences à pouvoir te projeter pour la tournée pour défendre le disque ?

On a en effet cette date à la Maroquinerie, le 17 novembre. On en est très content. On va peutêtre essayer d'en caler une ou deux au préalable. On a quelques concerts cet été, mais qui sont des trucs qui ne sont pas forcément dans le cadre de la tournée officielle, parce que tous les festivals «officiels» ont été plus ou moins annulés. Donc, on s'est débrouillé pour faire des concerts via des connexions et via des potes, notamment une date ou deux dans les Deux-Sèvres, dans un coin que j'aime beaucoup. On va essayer d'aller jouer pour un festival en Corse, s'il se fait. On n'est pas encore sûr. On prospecte et avec ma bookeuse, on s'est dit que si il y avait une opportunité, on se mettrait dessus. Donc voilà, on est prêts pour une tournée entre guillemets plus conventionnelle, même si on espère que ce ne sera pas trop conventionnel.

On serait donc plutôt sur 2022?

Malheureusement, je n'ai pas de boule de cristal. Je n'ai pas envie non plus de faire des concerts assis en jauge réduite. Enfin, j'en ai fait quelques-uns entre les trois confinements successifs. Mais c'est bizarre de faire un concert de rock devant une salle de 300 places, devant 30 personnes assises, séparées masquées. Ça nous enlève un petit peu du kiff du truc, mais c'est mieux que rien dire. Mais voilà, je préfèrerais quand même vraiment repartir en tournée d'une manière normale, pour retrouver des sensations.

Quel est ton meilleur et pire souvenir de concert?

Il y en a eu plein. Effectivement, jouer à Glastonbury avec FFF dans les années 90 était un truc de dingue. La première fois que j'ai joué à l'Olympia c'était une sensation de fou aussi. Evidemment, certains concerts avec Johnny. Le premier Bercy qu'on a pu faire quand je suis monté sur scène avec Johnny, c'était dingue. J'avais vu tellement de concerts dans cette salle, de l'autre côté, dans le public. Le fait de me retrouver sur scène à Bercy avec lui, en plus, c'était ouf. Il y a des concerts aussi dans des caves de mon quartier à Pigalle avec Black Minou devant 50 personnes, 50 personnes bien tassées les unes contre les autres, qui sont des souvenirs fantastiques aussi. Des bons souvenirs de concerts j'en ai des tonnes. Alors maintenant des mauvais souvenirs de concerts? Oui, je dois en avoir, j'ai tendance à essayer de les oublier le plus vite possible et en général, ce sont des souvenirs qui sont liés à des problèmes techniques ou des incapacités de jouer. Sur la dernière tournée, un soir, j'étais vraiment totalement aphone. Alors oui, ce n'est pas cool de monter sur scène, incapable de chanter, alors qu'il y a des gens qui sont là, qui attendent le concert. C'est vraiment une très mauvaise sensation, ce n'était pas très cool. Ou alors des concerts annulés alors que des conditions fantastiques t'attendent. On prépare, on s'installe, on se dit tiens, ça va être génial ce soir. Et puis, au moment de jouer des trombes d'eau, concert annulé, rapatriement sous une bâche, la sono qui pète... tu comprends pourquoi j'essaie de ne garder que les bons souvenirs.

Si jamais tu devais faire un guest, quel serait ton featuring idéal ?

Il y a beaucoup de gens dans les stars internationales. Je pense évidemment que ça va faire plaisir à notre ami Thibault (NDLR: son attaché de presse). Bien évidemment, faire un truc avec Jack White, ce serait fantastique. Monter sur scène avec Bruce Springsteen, c'est un truc de dingue. Peut-être travailler avec toute la bande de Queen Of The Stone Age, ce serait un des fantasmes. Après moi, j'aime beaucoup aussi la rencontre et la découverte d'autres musiques et d'autres continents musicaux. J'adorerais retourner travailler en Afrique, alors je n'ai pas forcément des noms de musi-

ciens précis, mais retourner à Kinshasa ou aller bosser peut-être aussi au Nigeria ou au Mali. Au Niger, travailler avec des Touaregs ou faire de la musique au Brésil, Je suis allé une fois au Brésil avec FFF pour un concert pendant la Coupe du monde. Travailler avec des musiciens brésiliens avec toutes leurs sonorités serait intéressant. Je pense que j'aimerais bien collaborer avec des artistes de musique électronique ; un truc avec les mecs de Justice, ça m'intéresserait ou alors Jack White ou les mecs des Black Keys. Car tu te dis «C'est quoi le rock ?», «La liberté, c'est quoi ?». Pour moi il n'y a pas de règle. C'est sûr que moi, je n'ai pas envie d'être forcément là où on m'attend. C'est pour ça que pour le mec qui est fan de Johnny et de classic rock à l'ancienne, mon album va le surprendre. Mais voilà, ce n'est pas ce que j'ai eu envie de faire sur ce disque-là. Ce qui ne veut pas dire que je ne ferai pas ça sur le prochain. Mais là, je pas envie de tomber dans un exercice de style. J'ai envie de faire comme j'aime vraiment éclater les barrières et explorer des nouveaux styles et de nouvelles sensations musicales

Comment s'est faite la composition ? Partons sur «Television» par exemple, nous sommes tous fans de FFF à la rédaction.

En l'occurrence ce qui pourrait être une chanson à la FFF, quand même très rock dans tous les sens du terme. C'est une volonté que j'ai eue sur cet album d'essayer de mettre des petites surprises dans les chansons dans l'album aussi, mais à l'intérieur des chansons, Quelquefois, on a compris, on a écouté les 40 premières secondes et on sent un petit peu comment ça va finir quand on a goûté au début. Je cherche justement à surprendre. Il se passe des trucs, un petit peu de suspens dans les morceaux. Je me souviens que je n'aimais ne pas savoir forcément à quoi ressemblait la chanson suivante, quand j'écoutais pour la première fois certains albums. Que ce soient certains albums de Led Zeppelin, certains albums des Beatles, des Clash ou même quand sortait un nouveau Prince. A chaque chanson, je disais «comment va sonner la prochaine ? Où vont-ils vouloir nous emmener ? Dans quel délire ?». C'est vraiment ça que j'ai voulu dans l'album, et au sein même des chansons





aussi, qu'il y ait des accidents et des cassures rythmiques, des breaks harmoniques un peu différents. Que ça vous fasse voyager et que l'auditeur ne soit pas embarqué dans un truc trop linéaire.

Tu as déjà pensé la setlist pour les concerts?

On y réfléchit, on a commencé à avoir des idées là-dessus. De toute façon, la setlist d'une tournée se fait sur la route, c'est à dire que les trois quarts du temps on répète comme des dingues, on a une setlist, on est sûr de nous. On fait un premier concert et on doit tout changer parce qu'on s'est rendu compte qu'en fait tout ce qu'on avait mis au point au local ou dans une salle vide ne fonctionne pas dans le feu de l'action. Les sensations ne sont pas les mêmes et cette chanson qu'on pensait être parfaite pour le show, ça tombe complètement à plat, alors qu'une autre chanson, du coup, si on la met plus tôt dans le set elle ira chercher le public. Une setlist de tournée pour moi, elle est toujours en permanente évolution, c'est à dire que les dix premiers concerts, ça va être un peu ça, puis après, on va changer une chanson, on va remettre une autre, on va décaler celle-ci, on va l'amener plus loin, on va rajouter un interlude à tel endroit. Avec deux albums, ça fait quand même un bon paquet de chansons avec lesquelles on peut s'amuser. En général, on joue entre une heure et demie et deux heures et demie, ça dépend mais, j'aime bien les concerts qui durent et tu auras rarement la même setlist.

Est-ce que tu as des groupes que tu aurais envie de voir jouer avec toi en première partie ou des groupes avec qui tu aimerais partager l'affiche?

Il est prévu qu'on partage quand même pas mal de concerts et d'affiches avec Victor Mechanick car son album est fantastique aussi. Et nous tournons avec les mêmes musiciens. En fait, si tu veux, ce qu'on essaie de mettre au point, c'est de partir ensemble sur les routes avec un espèce de revue. Tu vois un peu comme partir à la Motown. Avec peut-être le concert de Victor Mechanick d'abord, puis donner ensuite ou mélanger les deux. On ne sait pas trop comment articuler tout ça. Mais oui, je pense qu'on va essayer de monter une espèce

de co-affiche.

D'accord, parfait, si tu avais une baguette magique et si tu devais être sur la même affiche de quelques groupes actuels, quels groupes choisirais-tu?

Je ne serai pas difficile et j'adorerais me retrouver en tournée sur la même affiche que les Artic Monkeys, les Foo Fighters, Queens Of The Stone Age, The Black Keys, Royal Blood, tous ces groupes de rock internationaux. Après, tu vas aussi faire un festival ici et me retrouver à partager l'affiche avec les potes. C'est toujours un plaisir de se retrouver avec Ko Ko Mo ou Serpent, le nouveau groupe de Lescop. Mais également des groupes comme Mass Hysteria car je suis très copain avec Yann le guitariste. Ou alors des super groupes comme Mustang ou Feu! Chatterton.

Merci à toi pour cette interview.

Merci à la Team Fenec.

Merci Yarol, merci Thibault.

JC

Photos: JC Forestier



YAROL HOT LIKE DYNAMITE

(Bonus Track Records)

Alors que le premier album de Yarol arborait une pochette noir et blanc et était un rock sans concession, le second album affiche une pochette colorée et le disque se fait kaléidoscope. Chaque chanson se retrouve ainsi représentée («Rio», «Margarita», «Chevrolet», etc.) sur la pochette haute en couleurs et les chansons font honneur à ladite pochette. Pas de temps mort et de nombreux guests pour un album conçu pour être écouté d'une traite comme un voyage musical.

Yarol a convié une longue liste d'invités: auteur de trois textes en français sur l'album, Lescop partage le micro sur «Comme la pluie». Un chanteur de Maloya s'occupe du refrain de «Margarita», le rock n'est pas en reste puisque Warren Mutton, du groupe nantais KoKoMo, est invité sur «The detonator» et Victor Mechanick sur «Chevrolet». Le duo que nous attendions tous est celui avec Marco Prince, de FFF, qui nous replonge dans l'énergie du groupe dans les années 90's sur le titre «Television».

Un superbe album qui appelle au live pour pouvoir avoir la chance de croiser les guests au gré des différentes dates.

> ■ JC Photo : JC Forestier







BAD RELIGION

UNCOMMONMENFROMMARS - ARABROT - GOJIRA
THE GREY - FLEAU - HOLY FAKE NEWS
BEBLY-GAËLLE BUSWEL-FORESTIN BLOOD

OOZI FOREST POOKY - MUR - JORGE BERNSTEIN

MAG 47 en version papier!

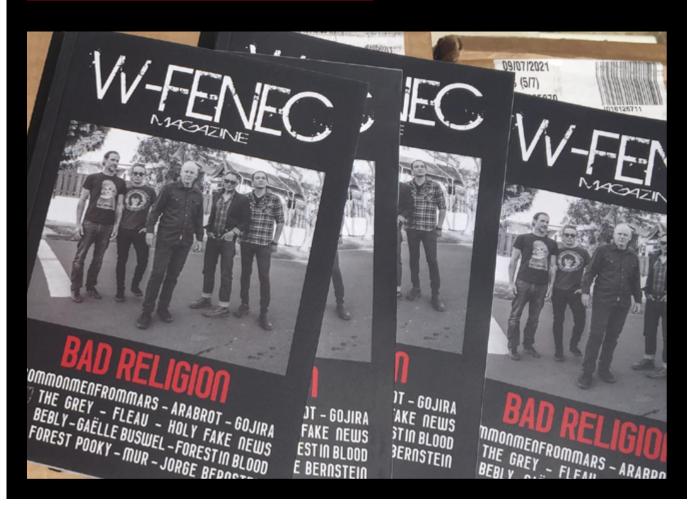
Exceptionnellement, on a imprimé le Mag #47.

Il est dispo à prix coûtant donc 6 euros en direct sur Nancy (Rhizome), Paris (à L'Engrenage du 11 en click & collect), Toulouse (Vicious Circle), Montreuil (Fatalitas!) et sur quelques stands de merch' (Les Sheriff, Kicking Records...).

Si tu veux le recevoir chez toi, il faut envoyer 12 euros via Paypal à **team@w-fenec.org** en précisant ton adresse

en precisant ton adresse postale. Ce mail est aussi valable pour, des infos détaillées

pour des infos détaillées! Merci de ton soutien.





YEAR OF NO LIGHT CONSOLAMENTUM

(Pelagic Records)

Il y eut quelques années sans lumière et le noir est revenu.

Certains avaient pu penser que le tocsin s'était transformé en glas mais il n'en était rien, la grande maladie n'avait pas eu raison des Girondins, elle avait seulement ralenti leur retour. Leur rencontre avec l'océan en Germanie était écrite depuis leur naissance, comme la boussole indique toujours le Nord, les grands esprits finissent toujours par se lier. Après une longue gestation, cette union donne naissance à un as-

semblage (wisi)gothique qui vise la perfection comme le pardon chez ceux qui prônent davantage de simplicité et une vie hors des cadres établis. Le pardon leur est accordé.

Non seulement car on touche à l'absolu mais aussi car le consolamentum ne se discute pas. Il s'impose non seulement comme leur vérité mais aussi comme la vérité issue des entrailles les plus sombres. Empreints de spiritualités empruntées dans l'Histoire, les thèmes parlent d'eux-mêmes (et c'est tellement mieux ainsi). Soit ils ouvrent d'autres chemins de pensée soit ils nous enfoncent sous des idées aussi lourdes que ciselées mais c'est toujours perclus de sensations qu'on s'en extirpe pour finalement y replonger.

Ceux qui s'aventureront dans ces contrées sauront garder à l'œil un point lumineux, parfois il faiblit, parfois il grandit. Incandescent, il brûle à l'horizon comme à l'estomac. Cette lumière est viscérale, vitale, son combat contre les ténèbres est un paradigme, au plus fort des tempêtes, elle vacille et si elle finit par sembler faillir, on sait qu'elle rejaillira.

Pour l'heure, c'est une année sans lumière. Le noir est là. Omniprésent. Omnipotent. Brûlant.

Une année sans lumière.

■ 01i





THE OFFSPRING LET THE BAD TIMES ROLL

(Concord Record)

Le punk-rock, c'est comme le congélateur, ça conserve. On vient de célébrer les 40 ans d'existence de Bad Religion dans le dernier MAG du Fenec (n°47), Green Day va bientôt souffler ses 35 bougies en conservant le line-up originel, et NoFX approche de son gâteau d'anniversaire pour 4 décennies. Je ne parle même pas de The Descendents, qui ont traversé 6 dizaines d'années en restant la même bande de potes. A ce niveau-là, ce n'est plus un groupe, c'est à la vie à la mort. Et dans la famille des groupes de punk rock qui empilent les années comme Fat Mike les concerts, il y a un autre quarantenaire, c'est The Offspring. Pas les moins connus, je le concède. Les Californiens qui proposent cette année 2021, un nouvel album presque 10 ans après Days go by. Pourtant en gestation depuis pas mal de temps, les tournées, le changement de label (exit Columbia Records, bonjour Concord Records) et le Covid ont bien fait traîner la finalisation de Let the bad time roll. Et comment c'est donc, après tout ce temps?

Eh bien The Offspring n'a pas changé et tient à le faire savoir dès le premier track de l'album : un petit riff de guitare, le chant direct en intro accompagné par la guitare qui tourne sur 4 accords, la batterie empile sur un rythme binaire, petite montée et on déroule à fond jusqu'au refrain (The roots, the roots, the roots of America..), refrain qu'on peut reprendre en cœur avec autant de facilité que Greg Graffin pour trouver

une noble cause à défendre, tout ça, plié en 2 minutes 40. The Offspring fait toujours du punk rock à l'ancienne, et veut rassurer ses auditeurs. C'est un peu comme chaque nouveau film de la sage des Fast and Furious, faut que ça commence par une poursuite en bagnole, pour pas trop bousculer le fan. Pour ensuite rappeler qu'ils aiment aussi la jouer plus rock, et qu'ils savent claquer un single imparable, «Let the bad times roll» est là. Après, dans les 10 titres restants, il y a du bon, des tracks qui claquent, du punk-rock old school qui envoie vite et bien, aux refrains entrainants et au chœurs enflammés. Et quand on calme un peu le métronome, on peut apprécier un «Coming for you» bien rock ou un «We never have sex anymore» qui a plusieurs particularités : d'abord d'avoir invité quelques cuivres, ensuite d'avoir ajouté quelques notes plus swing et enfin de proposer une version alternative chantée entièrement en français (rebaptisée «Guerre sous couverture», elle n'est présente uniquement en ligne ou en bonus sur la version Jap de l'album. Et on trouve aussi du moins bon comme ce «Gone away» qui ressemble à s'y méprendre au «Mad world» de Gary Jules mais en moins bien ; ou encore ce cover de «Dans l'antre du roi de la montagne», musique de scène du XIXème siècle, que si tu ne connais pas le titre, tu reconnaitras évidemment l'air; ou ce «Lullaby» qui vient clore l'album et qui n'est qu'une étrange version minimaliste du single de l'album «Let the bad time roll», avec une phrase répétée en boucle sur quelques arpèges de guitare. Le genre de truc qu'on colle habituellement en fin du titre original, pour terminer sur une autre tonalité. Mais heureusement ces deux dernières initiatives ne durent chacune qu'une minute. En conclusion, pour ce nouvel LP de 10 titres, on retrouve The Offspring, qui démontre qu'il fait toujours partie des tauliers, même si cet acte de présence se fait sans prise de risque et dans un certain confort.

■ Eric



RODOLPHE BURGER

(Dernière Bande)

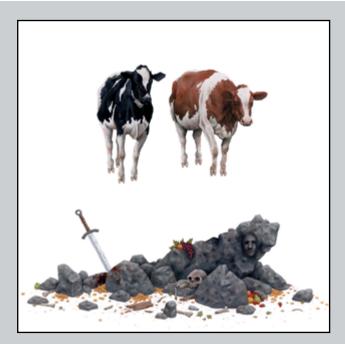
Au début des années 80, Rodolphe Burger fonde le groupe de rock-jazz Kat Onoma. La formation enregistre cinq fois avant de se séparer vingt ans plus tard. Parallèlement, le chanteur s'est lancé dans une carrière solo particulièrement florissante avec neuf albums studio au compteur. Ceci sans nommer les multiples collaborations. Dans son parcours, Rodolphe Burger va d'ailleurs rencontrer le chanteur breton Erik Marchand. Suite à une commande artistique du Quartz de Brest, ils forment une première fois un duo et enregistrent ensemble le projet Before Bach qui paraît sur dernière bande en 2004. 17 ans plus tard, les deux compères donnent une suite à cette performance en enregistrant Glück auf!.

Avoir Erik Marchand sur un disque, c'est sentir le vent salé des marées, le goût des galettes et des crêpes, du beurre salée. C'est voir les marins partir au large et rester sur les dunes de sable. Alors évidemment, si le pays de l'hermine provoque des boutons sur votre peau de rockeur, il vaut peut être mieux passer votre chemin. Par contre, si vous prenez volontiers un bain de culture bretonne, il faut s'arrêter ici. C'est en effet le chant traditionnel d'Erik Marchand qui se déclare en premier presque seul dans l'espace. Les boucles d'un gadoulka viennent s'ajouter en deuxième intention pour apporter un souffle venu des Balkans. Rodolphe Burger allume définitivement la mèche avec sa poésie rock. «Kara Toprak» suit

pour rapporter quelques notes parfumées de l'Orient avec une reprise du chanteur folk turc Äık Veysel. «C'est dans la vallée» est un titre entraînant et dynamique où Erik Marchand vient avec justesse apporter une complémentarité dans son style. Le chanteur breton prend de l'envergure sur «La Mine» avec quelques envolées lyriques. «Nuit albanaise» revient avec un folk vivant envoyé par Erik Marchand et Pauline Willerval. «Waste Land» revient sur une ambiance plus rock par l'interprétation de Rodolphe Burger d'un poème de T.S Eliot et John Henry - chant traditionnel américain largement repris - apporte son ambiance blues. L'album se termine par une reprise de «Eisbär» du groupe Grauzone (NDLR : l'ancien groupe de Stéphane Eicher fondé au début des années 1980). Le chant est effectué en suisse allemand et de ce fait, contraste avec le reste des compositions.

Il faut être un blouson noir avec le goût de l'aventure pour se lancer dans l'écoute de Glück auf!. Mais c'est un projet hors du commun qui unit les hommes dans la musique. Les voix comme les instruments sont complémentaires. Les influences traversent les frontières et c'est une belle énergie. Rodolphe Burger et Erik Marchand font encore un duo impressionnant.

Julien



LA JUNGLE FALL OFF THE APEX

(Black Basset Records / Rockerill Records / A tant rêver du roi)

Le duo de La Jungle a intelligemment géré la période de crise sanitaire, avec une multiplication de divers projets (réédition du premier album, la sortie d'un split-album avec Hyperculte, d'un double-album live, une collaboration avec Arts et Marges, la sortie d'une bière), mais a tout de même été contraint de repousser son nouveau disque d'une année. En effet, Fall off the apex a été mis en boite juste au moment où le premier confinement a été décrété. Pas de bol pour les turbulents Montois et son public de plus en plus nombreux (jusqu'en Russie où le groupe a joué en mai dernier), il a donc fallu attendre le 21 mai pour que le quatrième album de La Jungle puisse voir officiellement le jour.

Enregistré en studio avec Hugo-Alexandre Pernot (producteur de Noyades qui a bossé aussi avec Cats On Trees et Jozef Van Wissem), Fall off the apex permet au duo de renouveler son expérience de transe sonore technoïde qui risque encore de faire brûler les dancefloors et d'hypnotiser les foules par ses ondes électro-acoustiques ardentes. Le contenu de ce nouvel album ne nous apprend pas beaucoup plus sur les intentions de Mathieu et Rémy, La Jungle restant toujours cette entité sonore (sur)vitaminée ayant une base math-rock (qui ne l'est plus beaucoup d'ailleurs, le duo ayant délaissé petit à petit les sonorités rock) et une volonté de (presque) tout miser sur le rythme combiné à des sonorités

pleines de diversité et d'effets dont le loop, histoire de faire rentrer l'auditeur dans une transe complétement folle («Hyperitual» en est le parfait exemple).

Si l'on devait chercher ce qui différencie le mieux Fall off the apex des autres réalisations du groupe, il faudrait alors se pencher à la fois du côté de la production, plus dense et costaude, et des petits détails qui «marquent» comme cette respiration exotique nommée «Marimba» faisant partie des explorations du duo. Tout comme ce morceau final de près de 15 minutes progressif et laissant ainsi aux Montois un champ de liberté créative intéressant, ou bien encore cette interlude percussive («Interloud») ultra massive. Quoi qu'il en soit, voici donc une livrée réussie qui ne devrait pas laisser indifférents les gens avides de sensations, ce nouveau disque révèle un univers et une expérience unique que vous pouvez d'ailleurs prolonger par les derniers clips du groupe («Le jour du cobra», «Feu l'homme», «Hyperitual») d'une qualité et d'un style, là encore, renversant! À quand la suite?

■ Ted



LA JUNGLE

LE DUO BELGE N'A JAMAIS VRAIMENT ARRÊTÉ PENDANT CETTE CRISE SANITAIRE. PARMI UNE MULTITUDE DE PROJETS, UN NOUVEL ALBUM EST SORTI EN MAI ET UNE TOURNÉE A COMMENCÉ DANS LA FOULÉE. LES CHEVAUX SONT DONC LÂCHÉS, MAIS VOTRE SERVITEUR A SU PROFITER D'UNE PAUSE VIRTUELLE DE LA JUNGLE POUR PRENDRE SON POULS ET NOTAMMENT LUI ARRACHER QUELQUES SENTIMENTS SUR SON NOUVEAU DISQUE, FALL OFF THE APEX, ET MÊME FAIRE UN RAPIDE PORTRAIT CHINOIS DE RÉMY ET MATHIEU. C'EST PARTI!

J'ai l'impression que vous n'avez pas chômé pendant les confinements successifs. Un nouvel album a vu le jour mais pas que ça apparemment, pouvez-vous nous dire comment vous avez vécu cette période de crise sanitaire en Belgique ?

Rémy (batterie): Disons que notre nouvel album a même vu le jour juste avant le tout premier confinement en mars 2020. Fall Off The Apex n'est pas vraiment notre album de confinement, c'est plutôt de supers souvenirs, une année 2019 avec plus de 100 concerts durant laquelle on a composé les morceaux, et l'entrée en studio dans un cadre verdoyant quelques mois plus tard, juste avant le début de la pandémie.

Mathieu (guitare-basse-chant-clavier) : Toutes les sorties de 2020 étaient planifiées à l'avance : le double live, le split avec Hyperculte, le triple vinyle remix, la double cassette + remix, du coup on a pu mettre tout ça en œuvre, plus posément, vu qu'on n'avait pas toutes les dates habituelles.

Parmi vos plans, il y a également un projet avec le musée Art et Marges qui débouchera sur un album l'année prochaine, c'est bien ça? Pouvez-vous nous raconter cette collaboration?

Rémy: Avec la crise, une foule d'appels à projets ont été lancés en Belgique. En attendant le retour des concerts, on s'est lancés sur plusieurs collaborations qui touchent à la réalisation documentaire, au patrimoine, à l'illustration ou encore à l'art brut. L'idée avec Art et Marges, c'est d'écrire un nouvel album et de lui attribuer une série d'interprétations graphiques par une

dizaine d'artistes. C'est un processus plus lent, plus ouvert aussi, où on rencontre les artistes invités. On échange un peu plus que d'habitude, avec des chefs d'ateliers, des directrices et directeurs de centres d'arts et spécialisés. Ça prend forme petit à petit, vivement l'année prochaine!

Mathieu : On apprend énormément de ces rencontres et cela nous construit un peu plus. On a composé avec des visuels en tête.

Vous avez aussi soutenu à votre manière la presse par l'intermédiaire de Mathieu qui a contribué au design d'un t-shirt pour une campagne Tipeee du webzine musical belge Goûte Mes Disques. Je ne savais pas que tu dessinais. N'as-tu jamais pensé à faire l'une de vos pochettes ?

Mathieu: Je fais généralement toutes les pochettes, vinyle, K7, t-shirts, avec Rémy aussi, etc... Mis à part lorsque c'est un album, car on a voulu suivre une ligne directrice avec les peintures de Gideon Chase.

Gideon a donc poursuivi sa collaboration avec vous sur Fall Off The Apex. C'est vous les deux vaches? On passe au règne animal selon vous?

Rémy: On le détruit surtout. Mais la nature est d'une rare résilience, bien plus que l'humain. On fera encore bien du tort à ce que tu appelles «le règne animal», mais lui tiendra le coup d'une manière ou d'une autre, pas nous. Et Mars ne nous sauvera pas. Et vive les vaches!

Mathieu : Je ne pense pas qu'on soit les deux vaches. Chacun y trouvera sa propre

interprétation en fonction du titre et du visuel.

Justement, que signifie ce titre ? Que vous vous sentiez à votre apogée avant de le sortir ?

Mathieu: On a été «fauché» par cette pandémie alors qu'on tournait à 100 dates par an. Et du jour au lendemain, tout s'est arrêté. Mais ça évoque le fait d'arriver à un point, au sommet de ce que l'on peut faire subir à la terre par exemple, comme son exploitation. Ça risque de nous péter à la gueule, ce sera la récession ou la chute. Il faut apprendre à savoir se dire «Stop! Là on va trop loin, on déconne». On a pas besoin d'autant de ci ou ça, calmons le jeu en ralentissant cette folle course capitaliste.

Si je vous dis que Fall off the apex est un bon résumé de tous les disques de La Jungle, vous confirmez ?

Rémy: Oui et non. On a surtout essayé de mettre la barre un peu plus haut en terme de production, notamment en retournant en studio. Du coup, ça sonne plus fort et plus gras. Après, ta remarque est peutêtre signe qu'on a vraiment trouvé notre créneau, notre truc à nous, et qu'on est désormais vraiment à l'aise avec ce genre de compositions et de sonorités. Ça me va! Mathieu: D'une manière générale, on essaie de ne pas se répéter. Bien que nos chansons soient basées sur la répétition.

En quoi ce disque est-il différent des précédents ? Le producteur ? L'inspiration ? La façon de le composer et de l'enregistrer ?

Rémy: Avec le recul, chose à laquelle je n'avais pas forcément pensé auparavant, je me rends compte que c'est le disque avec lequel on se lance à fond avec ce groupe. On y met plus d'énergie qu'auparavant, on y consacre davantage de temps. On va jouer plus loin aussi, en Croatie, en Russie. C'est d'ailleurs devenu notre activité principale à tous les deux depuis Fall Off The Apex. Et la tournée suit, de juin à décembre on a de la route, beaucoup, et 2022 risque de s'avérer pareil. Concernant la production, on a passé la main à notre ami Hugo-Alexandre Pernot,

avec qui on compte enregistrer une trilogie : Fall Off The Apex, l'album Art et Marges et un autre disque en cours.

Mathieu : Voilà, c'est surtout en matière de production que la différence se fait. On a gardé grosso modo la même manière de composer et de préparer les pré-prod.

Il y a des titres qui sortent un peu du lot comme «Marimba» qui a de vraies sonorités de tribus indiennes, c'est de la guimbarde qu'on entend ? Vous aviez déjà fait testé ces ambiances là avant ?

Mathieu: Pas de guimbarde, mais c'est cool que ça t'y fasse penser. On aime bien proposer des respirations dans nos albums. On explore, on défriche à coup de machette.

Qu'est-ce qui vous a poussé à fonder votre propre label HyperJungle Recordings

Rémy : L'ennui des confinements très certainement. Mais pas que !

Mathieu: Sortir des trucs qu'on aime quand on le veut. Ne pas être dépendant d'un agenda de quelqu'un d'autre.

Vous êtes en tournée depuis juin, ça faisait un bail, comment vous ressentez ce retour sur scène avec ce contexte et y-a t'il une différence avec avant?

Rémy: Quand on s'est remis à jouer, on a senti un emballement très fort de la part des gens. En fait, je ne me rendais pas compte que le public des concerts était à ce point en attente. Certaines et certains nous ont revus 3 ou 4 fois depuis juin dernier. Et là, on a vraiment hâte d'aller jouer un peu plus loin à nouveau, en France, aux Pays-Bas, en Suisse. La route peut être chiante mais après des mois sans bornes aux compteurs, t'as vite envie d'un peu d'autoroute quand même.

Mathieu: Oui, on est revenu avec un tout nouveau set. Maintenant, on est à l'aise avec et on le fera évoluer au fil des sorties.

Avant l'annonce de cette tournée, vous êtes partis en Russie, c'est la première fois que vous jouiez hors de l'Europe ? Je ne savais pas que vous aviez des fans là-bas, comment s'est passé cette aventure ? Rémy: Disons qu'on avait pas vraiment de fans là-bas. Ça part surtout d'une nouvelle collaboration avec un de nos bookers, Francis, qui bosse pour nous pour les Pays-Bas. Avec la crise, beaucoup ont arrêté de booker, quelques-uns se sont associés, d'autres se sont reconvertis professionnellement. C'est comme ça qu'on est tombé sur Francis, agent de Earthbeat Amsterdam, qui nous a proposé comme première date non pas Amsterdam, ni Groningen, ni Rotterdam, mais Kazan! Il y a un très bon reporting de tournée paru au Focus Vif et rédigé par notre copain Julien Broquet.

Mathieu : Apparemment, certains connaissaient le groupe sur Moscou. Il y avait un DJ qui passait nos chansons là-bas. De fil en aiguille....

Dans le clip «Le jour du cobra», vous avez été mis en scène et avez joué un rôle. C'est une première je crois, puisque d'habitude on vous voyait juste jouer de la musique dans vos clips. C'est un travail qui vous a plu ou vous l'avez fait par défaut pour servir l'histoire du clip?

Mathieu: Oui, comme je disais plus haut, on aime bien essayer d'autres choses. Là c'était carrément l'occas' de le faire et on s'est bien marré. On adore Fred Labeye, le réalisateur, et toute son équipe. Ce sont des gens formidables et passionnés.

On termine cette interview avec un rapide portrait chinois :

Si vous étiez une ville?

Rémy : On revient de Zadar et Hvar en Croa-

tie, c'était très beau!

Mathieu: Une ville dans les arbres.

Si vous étiez un animal?

Rémy: Une vache pour cette fois.

Mathieu: Un bonobo.

Si vous étiez un fruit?

Rémy : Il y a des raisins sur la pochette du

nouvel album.

Mathieu: Une cerise.

Si vous étiez un artwork?

Rémy : Peut-être celui de Earthly delights de Lightning Bolt.

Mathieu : probablement un de Storm Thorgerson.

Si vous étiez une salle de concert ?

Rémy: Notre booker Julien fabrique de la bière et booke des concerts dans un super endroit qui s'appelle La Source à Laeken à Bruxelles.

Mathieu: Le Fuse.

Si vous étiez un studio?

Rémy : En ce moment, on enregistre, donc chez Opus Grestain, chez Pascal et Gigi ! Mathieu : Un studio de répétition pour composer.

Si vous étiez un groupe?

Rémy : Cette question est bizarre. Mathieu : On aurait un plus gros van.

Merci à Didier de Black Basset Records et à La Jungle.

Ted

Photo N&B : Carlo Van Den Heuvel Photo couleur : Romuald Strzelczyk





ODDATEEDUMB SHIT/SPIKKKS

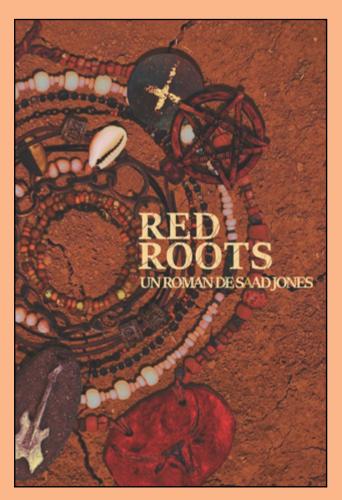
(Atypeek Music / Buck Ruby Music)

Évènement assez rare pour le souligner, cette chronique concerne deux titres et six minutes d'écoute! C'est mon record à titre personnel en terme de disque court à chroniquer, et je n'ai jamais eu véritablement d'entrain pour parler d'un single de deux titres. Mais le problème, c'est qu'il

s'agit ici d'Oddateee, figure incontournable du hip-hop underground new-yorkais, installé depuis presque 10 ans à Lyon, et ayant collaboré par le passé avec de sacrés phénomènes tels que Dälek, Isis, Anti-Pop Consortium, High Tone, Sofa Surfers, DJ Spooky ou encore Le Peuple de l'Herbe. Son dernier méfait n'est pas en solo mais avec deux camarades de jeu inconnus de nos services que sont Junior Robinson et Mickalo'. Et le moins que l'on puisse dire que ces trois là forment une vraie alchimie. Les instrus sont à l'image de ce qu'on connait d'Oddateee, c'està-dire sombres et très orientées nineties, la décennie d'or du hip-hop. Un mid-tempo pesant et lancinant pour «Dumb shit» avec un partage de micro à mi-temps pour une ambiance plus percutante sur la deuxième partie, tandis que «SpiKKKs» joue davantage sur la profondeur avec un piano mélancolique et rythmique encore plus marquée, moins groovy et plus minimaliste. Deux ambiances différentes donc, avec l'idée de donner un avant-goût de ce que pourrait donner une éventuelle future collaboration de ces trois lascars sur un LP. Si cela se réalise, on a hâte que ça sorte.

Ted





SAAD JONES RED ROOTS

(Autoproduction)

Saad Jones a débuté sa carrière d'auteur avec un Violent instinct estampillé «roman métal», on était en effet plongé dans cet univers au travers d'un groupe, d'un fan, des festivals... sa deuxième œuvre littéraire est plus simplement un «roman» car si la musique reste présente au fil des pages, ce n'est qu'une découverte faite par la protagoniste, Lia. Une jeune malgache élevée au contact d'une famille de diplomates scandinaves pour lesquelles sa mère est cuisinière mais également à celui des enfants des rues qui fréquentent son école. Une petite intrépide à qui le politicien norvégien offre un CD de Django Reinhardt. Loin du jazz, encore plus du rock ou du métal, le premier tiers du livre nous plonge dans la jeunesse de cette Lia, insouciante au quotidien mais de plus en plus soucieuse de connaître son histoire, qui est ce père qu'elle n'a jamais connu ? C'est une des principales trames du roman, la question des racines, rouges comme la latérite de Madagascar, hante notre héroïne mais également d'autres personnages en quête d'identité ou de reconstruction. Le façonnage de la personnalité est un des thèmes chers à l'auteur, parmi les autres évoqués dans Red roots, on peut noter les migrations, le racisme, les traditions, le goût du voyage (de l'Afrique à Oslo en passant par les catacombes après nous avoir fait découvrir un Liban en guerre et l'Angleterre dans Violent instinct) et la volonté farouche d'être un passeur de culture, qu'elle soit musicale (les chapitres ont pour nom des titres de morceaux de Burzum, Black Sabbath, Loudblast ...) ou artistique au sens large (chaque lecteur aura irrémédiablement envie de visiter Oslo et le mausolée Vigeland).

Après la vie de la jeune Lia, le roman fait un saut dans le temps, on retrouve notre petite lionne une sangle autour du cou, devenue guitariste émérite sur une plage au bout du monde, le métal refait surface mais ne reste qu'un détail, les relations entre les personnages sont bien plus importantes que certains décors ou quelques situations. Les non initiés profiteront de la lecture sans forcément y prêter attention et pourraient même presque résumer le livre sans citer l'adjectif «métal». Si je n'ai rien à dire sur l'écriture fine et rythmée de Saad Jones, je me permets deux remarques : la première, c'est le peu d'intérêt des «notes» (si ce n'est que de perdre un peu de temps à retrouver la page qui ne nous en apprend guère plus et casse un peu la lecture -ok, j'aurais pu les zapper-], la seconde, c'est la mention «suite» sur la quatrième de couverture. En effet, on retrouve des personnages de Violent instinct dans Red roots, mais est-ce pour autant une «suite»? Je pense qu'on peut lire Red roots sans avoir lu Violent instinct et que ceux qui voudraient avoir la suite directe des aventures du groupe de Tilio en seront pour leurs frais. Saad Jones risque de continuer de nous raconter des histoires, il se trouve que celles-ci ont des points communs, que les chemins de ses héros se croisent mais c'est à chaque fois une nouvelle aventure.

■ 0li



GOODBYE METEOR NORTHTAPE

(Autoproduction)

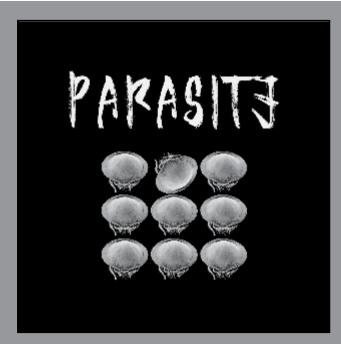
Les 5 gaillards de Goodbye Meteor se réclament du Nord et de ses paysages qui sont une source d'inspiration de leur musique, renseignements pris, ils sont Picards. Pas franchement nordistes donc, juste Haut-de-Français et donc pas de brillants monts des Flandres, pas de larges plages de sable fin, pas de sombres terrils, la Picardie offre des sites bien moins excitants (sauf sur sa sublime côte), on est plus sur du champ ouvert tel celui de l'artwork, Dramatic View? Et bien non, la vue n'est pas encombrée et on peut admirer le

ciel étoilé loin de la pollution lumineuse, on peut se laisser porter par un clavier, deux guitares, une basse et une batterie sans se laisser emmerder par un chanteur. On peut faire du post-rock et faire défiler les planètes, les comètes et autre astronefs lors de trois morceaux relativement courts (pour ce style) et sans titre (si ce n'est «Tape one», «Tape two» et «Tape three», même pas un «Tape worm» ou une «Tape nade»).

A la une, à la deux, à la trois, on se met à l'eau avec un son très clair (qui sonne très Mogwai et ce n'est pas pour me déplaire), une sonorité qui traverse tout le titre et fait fi des cahotements rythmiques et des relances de quelques riffs pour nous servir de phare. On suit donc cette lumière et on se retrouve (trop) rapidement sur une autre piste. Des nuages passent, il fait plus sombre mais cette guitare cristalline reste auprès de nous, en fait, elle est omniprésente sur cet EP, c'est le fanion agité par les Goodbye Meteor pour qu'on les repère au cœur de grandes étendues. Elle se fait ici réconfortante quand ca s'obscurcit, rassérénante quand ça s'emballe, la basse vient lui voler un peu la vedette sur la fin du titre mais c'est elle qui émerge des nappes de synthé qui débutent «Tape three», quand bien même elle emboîte le pas de la batterie, elle conserve tout son charme, c'est elle le météore que l'on cherche à suivre et qui trop vite nous dit au revoir.







SHEWOLF PARASITE

(Tadam records)

Il y a l'excellent «Parasite», film multi-récompensé (à juste titre) de Bong Joon-Ho, qui décrit une société contemporaine dont les strates sont incapables de vivre ensemble autrement qu'en développant des travers comportementaux et individualistes ; il y a maintenant le tout aussi bon Parasite de SheWolf, qui égrène tout autant de thèmes parasitaires de notre société, ces entités nocives qui se sont invitées dans notre vie quotidienne, insidieusement, et qui tirent profit de leur hôte, pour perdurer. Ce sont les relations toxiques homme pervers - femme, la croissance béate vs la définition du bonheur individuel, l'avidité de pouvoir de la classe politique face au peuple, les stéréotypes machistes face à un féminisme qui tente toujours de résister.

Bref, le trio de SheWolf, composé d'Alice (Chant, guitare), Marie-Claude (Batterie) et Fanny (basse, chœur), porte une parole revendicative et féroce, préférentiellement chantée en anglais. Et quoi de mieux que d'accompagner ces lyrics avec un style né pendant les années 90, celui qui a éclaté la vitrine trop parfaite des années 80 que les publicitaires voulaient nous vendre (celle de ses golden boys et des top models stars), à savoir le grunge. Ces 90's qui virent débouler les L7 pour te cracher à la gueule, le «No Logo» de Naomi Klein pour t'expliquer que tu es un mouton, et le «Baise moi» de Virginie Despentes qui bottait le cul des mâles trop testostéronés. Toutes ces références digérées par

SheWolf pour proposer leur deuxième album. Un son de guitare bien grungy, une basse ronde et une batterie qui explose quand il s'agit d'envoyer de la rage; avec la voix d'Alice, belle et impressionnante quand elle semble hurler jusqu'à la rupture. Et le trio aime surprendre, avec des entames souvent tranquilles, des ambiances plus retenues. Comme une main qui descend le long de ta colonne vertébrale, tapotant ton dos comme un piano, avant d'y subitement planter ses ongles, transpercer l'épiderme, et essayer d'attraper tes vertèbres comme de vulgaires sushis («Parasite», «Burnt»). Plus classique dans sa structure, le single «Monster», que tu peux zieuter sur Youtube, t'obligera assurément à reprendre le refrain avec elles. On trouvera aussi parmi les 9 excellents titres, la «pause féminin(e)». Le seul titre en français, en mode spoken word, qui te permettra de calmer les décibels sans échapper à cette tornade d'adjectifs qui te fera ressentir, si tu n'en es pas une, ce que les femmes se ramassent comme réflexion à longueur de journée. En définitive, SheWolf se promène avec maestria comme les enfants légitimes de Courtney Hole et Kurt Nirvana, envoyant une belle œuvre puissante et cinglante en tout point.

> ■ Eric Photo : Céline Salin



SHEWOLF

LE TRIO SHEWOLF, LES FILLES LÉGITIMES DE COURTNEY HOLE ET KURT NIRVANA VIENT DE SORTIR CE MOIS DE JUIN 2021, SON DEUXIÈME ALBUM PARASITE. ET ON DISCUTE AVEC ALICE DE CE NOUVEL ALBUM ET DE TOUT CE QUI PARASITE NOTRE QUOTIDIEN.

A priori vous avez profité de cette période particulière pour faire ce nouvel album ? Les confinements dans le Perche semblent avoir été productifs ?

Alice (chant/guitare): Haha oui! Mais c'est un hasard. Nous avions déjà prévu d'enregistrer cet album à cette période sans savoir ce qu'il allait se passer. C'est plutôt bien tombé pour nous...

D'où vous vient cet amour pour le grunge ? Le deuxième album semble encore plus ancré dans ce style. Comment êtes-vous tombés dedans ?

Vers 13 ans, en écoutant un album de Nirvana que mon père avait ramené à la maison en se disant que ça pourrait me plaire. Je suis restée scotchée, extatique. Puis j'ai plongé dans Hole, les Pixies, les Breeders... Au lycée on était une petite bande de fans de la scène grunge 90»s, on avait même monté un petit groupe. Ce que j'adore dans cette musique, à part ses icônes incroyables, c'est sa simplicité, son côté brut qui force la sincérité. C'est un véhicule émotionnel privilégié.

Dans Parasite, il y a réellement une sincérité qui se ressent dans l'interprétation tant dans la voix que la musique. Ça fait plaisir de recevoir une musique où il y a un tel investissement viscéral. Comment s'est passé l'enregistrement?

Merci! C'est depuis le début une volonté consciente de notre part de privilégier l'émotion. Pour cet album, on a enregistré la musique «live», tout le monde en même temps, dans la même pièce. Puis ensuite les voix. Nous étions à l'aise puisque nous étions dans notre home studio, sans limite de temps serrée, avec MC à la prise de son. Pas de drogues, même pas de bières, juste une dose de perfectionnisme, de

concentration et d'humour!

Dans vos 2 albums, il y a toujours un titre en français qui tranche avec le reste de l'album. Le chant est en français, le style en décalage de l'album, plutôt post punk ou post rock, ce sont deux facettes de SheWolf que vous souhaitez plus développer à l'avenir ? Un album 100 % en français est il envisageable, ou le rock se chante définitivement en anglais ?

Je n'irai pas jusqu'à dire que le rock se chante définitivement en anglais : on a de très beaux contre-exemples comme Dolly. J'aime bien l'idée de tout garder ouvert. Un album en anglais n'est pas spécialement à l'ordre du jour mais peut-être que les compos viendront en français, qui sait ?

Si vous vouliez conseiller l'écoute d'un titre pour faire connaître l'album, ce serait plutôt le fédérateur «Monster», clippé sur youtube, ou un titre un peu plus personnel ?

On a l'habitude de mettre en avant «Monster» et «Parasite». Mais je suis très attachée à des titres comme «Pause féminine» ou «Pages».

Vous avez axé votre album sur un certain nombre de parasites. Selon vous, qu'est ce qui parasite...

- Les relations humaines?

La manipulation, consciente ou non, la co-dépendance, les tabous, la violence sous toutes ses formes. Nous avons tendance à rejouer sans cesse nos drames familiaux, à tenter de combler nos failles et à conjurer nos peurs en faisant des autres nos témoins, nos victimes, nos sauveurs, nos bourreaux... Nous nous empoisonnons la vie et celle des autres à travers ces «distractions», ces diversions psychologiques qui nous évitent de nous regarder en face et d'avancer.



- Les relations amoureuses?

Le désir de coller à un modèle, à une représentation idéale. L'illusion de posséder une personne.

- L'économie?

L'économie actuelle est en elle-même une forme de parasitisme. Ses hôtes : le temps, la dette, la confiance que les gens lui portent.

- La société occidentale ?

Je crois que nous sommes nos propres parasites dans les sociétés occidentales où nous croyons que le bonheur s'atteint à force de lui courir après comme des forcenés, comme le résultat d'une accumulation alors que c'est plutôt le résultat d'une élimination, d'un lâcher-prise.

- La lutte contre le dérèglement climatique ? Le dogme de la croissance économique à tout prix.

- L'industrie musicale?

Le manque de passion.

La difficulté de communiquer.

- La journée qui vient de se dérouler?

Un potager entier à désherber après une semaine à bosser sur autre chose et une semaine de vacances, c'est la jungle... alors que j'ai du taf!!!

- L'avenir de SheWolf?

(rires) seul le présent peut parasiter l'avenir.

Et sinon, vous avez vu l'excellent «Parasite» de Bong Joon Ho ?

Oui! Je suis d'accord, excellent film. Encore un truc où je me suis dit : «Oh nooon quelqu'un de connu a nommé une œuvre Parasite, on va croire qu'on a copié alors qu'on a avait même pas vu le film, et en plus ça va nous faire passer après le film dans le référencement internet...» (rires).

Un grand Merci à Alice et SheWolf pour sa disponibilité et à Eloa Monzié de Give'em Promotion.

■ Eric

Photo: Céline Salin

- Votre quotidien?



MELVINS WORKING WITH GOD [Ipecac Recordings]

En début d'année, les Melvins ont voulu faire plaisir à leurs fans. Le trio a profité du lancement de leur dernier disque, Working with God, pour ressortir en vinyle Hostile ambient takeover (2002) et leur tout premier disque Gluey porch treatments (1987). Working with God est le deuxième album, après Tres cabrones (2013), comprenant la formation de 1983 (Dale Crover

à la basse et Mike Dillard retournant à la batterie) et le moins que l'on puisse dire c'est que la bande s'éclate au point de commencer le disque par «I fuck around», reprise punk fun du «I get around» des Beach Boys. Une véritable réussite (bravo pour le travail des chœurs qui n'est pas chose aisée) donnant de l'entrain à ce qui va suivre. Et le moins que l'on puisse dire est que la déception n'est vraiment pas de mise, car ce qui suit est du 100% Melvins pur jus, avec son riffing groovy comme on les aime («Negative no no», «Bouncing Rick», «Boy Mike»...) des ambiances sombres et lourdes («Caddy daddy», «Hot fish»], aux structures parfois tortueuses et aux sonorités bizarroïdes, notamment cette fin a capella sur «Good night sweetheart» dont on ne sait pas vraiment pas quoi en penser sur le coup. En somme, du gros délire, du Melvins en roue libre qui prouve qu'à l'approche de la soixantaine, ses membres continuent de profiter de la vie tout en gardant leur esprits d'enfants et d'ado intacts («1 Fuck you»), pour notre plus grand bonheur!

■ Ted





BAZAR BELLAMY JUSQU'ICI TOUT VA BIEN [M & 0 Music]

Jusqu'ici Tout Va Bien, c'est un peu la pensée collective de ces quarante dernières années. Et voilà que c'est aussi le titre du premier album de Bazar Bellamy sorti en 2019. L'artwork illustrait un crapaud figé sur le bitume sous les feux d'un bolide. Il s'agissait certainement d'une métaphore pour un monde au bord du précipice sirotant sa folie avant la fissure.

Mais d'abord, Bazar Bellamy c'est qui ? C'est un groupe fondé à Toulouse autour du chanteur/guitariste Monsieur Georges (ex-Lagony). Pour l'accompagner : Pablo Berchenko (guitare/voix), Jean-Louis Bire (Batterie), Ludovic Martin (Basse) et Irwin Gomez (Claviers). Et comme un peu d'aide pour sortir de l'ombre ne fait jamais de mal, Bazar Bellamy s'est octroyé les services d'un certain Nicolas Bonnière à la production. Le musicien est mieux connu pour avoir été guitariste de Dolly ou pour avoir rejoint Eiffel depuis 2009.

Et finalement, ça donne quoi ? Bazar Bellamy fend la brise avec son pop/rock imprégné des effluves d'Eiffel. La langue française est parfois si difficile à manier que de nombreux groupes de l'hexagone préfère l'éviter. lci, les textes sont travaillés et débouchent sur des titres accrocheurs comme «Démodé» et «Garde Les yeux ouverts». C'est avec «A tout jamais» que la formation culmine en tendant pendant 05:19 l'étendard du rock français. Empruntant les mots de Gainsbourg comme de Kipling, Bazar Bellamy passe près de la référence à Noir Désir ou encore à Luke. En sept titres, la formation sait convaincre et se taille une place sans rougir auprès de ses ainés. Alors, reste à imaginer que malgré la crise en cours, Bazar Bellamy va continuer à nous offrir sa musique. Son prochain album pourrait être «Rien ne va plus». En attendant cet hypothétique nouvelle sortie, les curieux peuvent aller sur Bandcamp pour un téléchargement gratuit de Jusqu'ici Tout Va Bien. Un album qui fait du bien.

> ■ Julien Photo : Raphaelle Darricauy





HEADCHARGER RISE FROM THE ASHES [At[h]ome]

Rise from the ashes, carrément. C'est leur choix. Je peux comprendre que le groupe perçoive cet album comme une renaissance étant donné qu'il a intégré deux nouveaux musiciens et un nouveau label mais, que les fidèles se rassurent, le combo n'a rien perdu de sa superbe et de son ADN et aurait très bien pu intituler son nouvel album Back into the light si les Zoë n'avaient pas eu l'idée avant eux. Car la silhouette présente sur la très jolie photo de Mathieu Ezan retourne bel et bien dans la lumière, délaissant une part d'ombre et acceptant d'être au centre du rayonnement. Car ce septième opus est le plus lumi-

neux des Caennais, certainement aussi le plus chaleureux.

Le plus rock aussi, depuis pas mal de temps, Headcharger s'éloignait de son passé métallique, l'arrivée d'Antoine à la batterie et de David, à la guitare et aux choeurs, a accéléré la mue, il faut dire que le «nouveau» guitariste est un grand amateur des sonorités et d'harmonies incisives (on te recommande chaudement ce qu'il a fait avec Noïd), le groupe a donc gagné en légèreté tout en conservant sa base stoner. Quelques bribes de hurlements traînent du côté de «Magical ride» mais ce sont les mélodies qui percutent nos oreilles et font qu'on s'accroche irrémédiablement à chacun des titres. Des compositions qui forment un tout cohérent sans se répéter, jouant sur les arrangements, les rythmiques, les effets, même quelques ajouts inattendus parfois pour nous maintenir en haleine. Avec une telle qualité tout au long des dix pistes, difficile d'en sortir du lot, j'ai une petite tendresse pour «The things to shape» et sa dynamique, une grosse pour «Rise from the ashes» dont le break de basse et la construction générale tout comme quelques distorsions me font penser à Tool.

Le parcours musical d'Headcharger n'est pas sans embûches mais il est toujours sans faute, plus que renaître, ils savent se réinventer en gardant leur cœur et ne modifiant que par petites couches successives ce qui peut être changé et, je peux le dire, amélioré. Ces mecs sont tout simplement brillants.

■ 01i





BILBAO KUNG-FU

L'ARC-EN-CIEL

(Autoproduction)

«J'aperçois l'arc-en-ciel, il est si réel,...», entonne en boucle Bilbao Kung-fu pour débuter leur tout premier EP de 5 titres. L'arc-en-ciel bien réel pour ce groupe bordelais ou d'abord virtuel pour l'auditeur, comme une porte d'entrée dans leur univers, genre porte des étoiles. On choisira donc de franchir le pas, où Bilbao Kung-fu t'invite

doucement dans leur réalité assez bariolée et intense et te promène pendant un peu plus de 20 minutes dans leur univers de rock un peu psyché, vitaminé et surréaliste. Mais traverser un mur des couleurs, ça fait un sacré effet! Pour les frères Granger, Natty (guitare) et Mattéo (batterie) qui se partagent le chant, Rémi Tourneur (basse, chœurs), et Jeff Pesta (lead guitar, chœurs), on les verra scander «éveil de l'esprit, rêve merveilleux, envol euphorie, six, un, six, six un, six deux» sur «Jeu, set et match», ou «les étoiles se perdent, les comètes se cherchent, les soleils sont pâles, désynchronisme astral» sur «SuperNova». C'est de la bonne! Des thèmes développés sur des envolées riffiques parfois suivis d'arpèges légers, ou d'accords mélodiques, avec une bonne basse puissante et une batterie structurante. Bref, à l'image de l'addition de deux termes a priori antinomiques, Bilbao et Kung-Fu, mais qui offrent une belle combinaison musicale et exotique, comme un cadavre exquis, Bilbao Kung-fu sait mixer dans son univers multicolore un rock psyché débridé avec des textes tout aussi barrés. Un bel EP pour l'été, frais et cool, avec ses petites saveurs piquantes et ses thèmes qui invitent au lâcher-prise.

■ Eric





CRYPTA

NÉ PENDANT LE CONFINEMENT, CRYPTA A TOUT D'UN SUPER GROUPE MÊME S'IL NE FAUT SURTOUT PAS LEUR DIRE. LES FILLES DE CRYPTA SE SONT PAS POUR FAIRE DE LA FIGURATION ET LEUR PEDIGREE INDIVIDUEL FAIT DES ÉTINCELLES DE MANIÈRE COLLECTIVE. ENTRETIEN AVEC LUANA DAMETTO DERRIÈRE LA BATTERIE DE CE GROUPE QUI EST PRÊT À CONQUÉRIR LE MONDE DU MÉTAL.

Tout d'abord, comment va le groupe dans le contexte actuel et comment le groupe a-t-il fait face à la pandémie ?

De mon côté, j'ai beaucoup travaillé sur des éléments pour les futures chansons de Crypta, en jouant les chansons à la maison pour toujours garder mon endurance pour être prête dès que nous devrons repartir en tournée... Et en plus de jouer, j'ai travaillé sur la boutique en ligne du groupe et d'autres plans qui concernent les mois à venir. Nous nous sommes répartis les tâches entre nous pendant la pandémie pour que chacune d'entre nous ait une mission spécifique pour le groupe, donc nous sommes toutes occupées d'une manière ou d'une autre.

Vous définiriez-vous comme un «super groupe»?

Je nous définirais comme un groupe normal, formé par un groupe de personnes qui partagent le même intérêt pour le style de musique que nous aimons. En étant un groupe composé de filles, nous attirons plus l'attention, car la majorité des groupes sont formés uniquement de garçons, mais je ne dirais pas que nous sommes spéciales en ce sens.

Comment vous êtes-vous rencontrées et comment avez-vous décidé de jouer ensemble ?

Au début, il n'y avait que Fernanda et moi, puis nous avons su que nous devions trouver une guitariste pour démarrer le projet et nous avons immédiatement pensé à Sonia Anubis, nous l'avions rencontrée lors d'un concert que nous avions donné avec son précédent groupe, Burning Witches, et nous la connaissions également via les échanges online via nos différents réseaux sociaux. Après cela, nous avions toujours besoin de trouver notre deuxième guitariste, et pendant que nous cherchions, Tainá elle-même a envoyé un message nous disant qu'elle souhaitait continuer à jouer et voulait rejoindre un groupe, donc nous lui avons simplement demandé des vidéos et elle a été acceptée assez rapidement au sein de Crypta!

Nous nous souvenons d'un de vos posts sur les réseaux sociaux «Né en juin 2019, Crypta est un quatuor de Death Metal brésilien/néerlandais, influencé par les sous-genres old school du style». Tout semble être allé très vite pour vous (label, tour management, etc.) même si vous avez tous déjà quelques réseaux dans l'industrie musicale.

Nous travaillions avec Napalm Records auparavant, lorsque nous jouions pour Nervosa, donc lorsque nous avons commencé ce nouveau projet, le label voulait entendre ce que nous faisions, et ils ont fini par l'aimer et ont décidé de nous soutenir pour la suite, donc, dans ce domaine, tout a été très naturel. Les gens ont été très enthousiastes envers le groupe depuis cette annonce, ce à quoi nous ne nous attendions pas, mais nous n'avons pas à nous plaindre, tout se passe très bien.

Cela amène une question : vous êtes-vous rencontrées physiquement pour répéter pendant la pandémie ?

Nous n'avons répété dans le même local ensemble une seule et unique fois et c'était après avoir enregistré l'album à Sao Paulo, à part cela, nous n'avons malheureusement pas eu les bonnes conditions pour voyager et nous retrouver pour répéter car nous vivons toutes loin les unes des autres. Nous avons des projets pour cette année, donc nous nous retrouverons probablement et aurons du temps pour de nouvelles répétitions.

Deux d'entre vous étaient auparavant dans le même groupe. Vous aviez vraiment besoin d'ouvrir un nouveau chapitre avec Crypta?

Si nous n'en avions pas besoin, nous ne l'aurions pas fait. Avec notre groupe précédent,

nous pouvions vivre de la musique, nous avions un groupe nous étions entourées d'une équipe qui nous soutenait et nous étions très sûres de nous dans l'industrie musicale, donc nous n'aurions pas laissé toute cette sécurité, si nous n'avions pas senti que c'était nécessaire. Crypta est parti de zéro, sans aucun filet, mais nous avons ouvert une nouvelle page sur la même bonne vieille passion de jouer la musique que nous aimons, donc c'était le meilleur choix pour tout le monde.

Quels thèmes vouliez-vous explorer dans l'album et comment l'avez-vous composé malgré la distance ?

Nous avons écrit les chansons et nous nous les sommes échangées par internet, puisque nous vivons toutes loin les uns des autres, nous essayons de faire tout ce que nous pouvons online, par des chats et des envois de pré prod sur des clouds. Les paroles ont été écrites par Fernanda, mais elles sont très diverses, nous avons des paroles sur des sujets qui tournent autour du fantastique et d'autres chansons plus politiques. Je dirais que nos paroles sont aussi diverses que notre son.

Nous sommes certains que vous aviez des concerts prévus dans les prochains mois. Êtes-vous confiantes pour une tournée mondiale bientôt? La France vous attend.

Nous avons quelques projets pour cette année, et des projets pour l'année prochaine également, mais rien n'est vraiment confirmé, car nous ne savons jamais si la tournée devra être annulée à cause de la pandémie. Nous espérons jouer en Europe l'année prochaine, en commençant par la tournée avec Deicide et Krisun, et nous espérons forcément passer par la France!

Vous avez une esthétique particulière dans votre logo ou vos photos de presse, etc., il semble que les visuels fassent partie de l'atmosphère de votre musique... comment avezvous choisi la pochette du LP?

De nos jours, la musique est toujours très attachée à l'aspect visuel, je dirais qu'elle l'a toujours été, mais maintenant que nous avons la technologie et les médias sociaux, il est très important de projeter nos idées à travers les visuels que nous créons. L'album aborde plusieurs thèmes, et nous essayons de les faire vivre à travers le clip, la pochette, les photos et même avec nos propres vêtements. La pochette a été réalisée par Wes Benscoter, nous voulions qu'elle ait l'air old school, peinte à la main avec une ambiance très années 90, pour correspondre aux enregistrements de l'album qui sont plutôt old school dans le sens où nous n'avons pas utilisé de samplers ou trop de post traitement.

Vous sentez vous comme des héritières légitimes de groupes de filles comme les Runaways, Girschool, Vixen...?

Nous sommes un tout nouveau groupe, donc je ne dirais pas que nous pouvons nous comparer à ces groupes classiques et old school, mais nous sommes certainement un groupe composé de femmes qui essaient de faire en sorte que les groupes féminins soient de plus en plus communs dans le circuit, donc peutêtre que dans le futur, ce ne sera plus une particularité de trouver des groupes de métal féminins extrêmes.

Le mot de la fin?

Merci pour cette interview et pour tous ceux qui l'ont lue. Nous vous retrouvons prochainement sur la route!

Merci Luana et bonne route à Crypta.

JC

Photos: Estevam Romera





d'améliorations sur ce type d'album mais dans la balance la spontanéité et la rapidité d'exécution de ce disque gomment toutes les petites anfractuosités et aspérités qui ferait de ce premier effort un classique. Il ne reste plus qu'à confirmer sur scène.

■JC

CRYPTA ECHOES OF THE SOUL

(Napalm Records)

Il y aura eu peu de points positifs issus de la pandémie. La naissance de Crypta en est un. Alors que Nervosa a pris l'eau et que les Burning Witches changeaient de line-up, le grand gagnant a été Crypta. Récupérant Fernanda Lira (Chant / Basse) et Luana Dametto (Batterie) des premiers et Sonia Anubis des seconds avec une touche de ex-Habgard Taina Bergamaschi aux guitares, Crypta en tant que nouveau groupe a tout d'un super groupe même si ses membres partagées entre la Hollande et le Brésil réfutent ce terme. Composant de chaque côté de l'Atlantique pendant les différents confinements les quatre filles ont su mutualiser les expériences personnelles acquises dans leurs précédentes formations pour nous livrer un album de Death brutal mâtiné de Thrash.

Beaucoup de groupes du genre auraient aimé produire un premier disque de cette qualité. Ainsi, les anciens groupes qui ont vu les fondatrices de Crypta partir sont en train de voir leurs propres formations éclipsées par cet album qui est un des meilleurs du genre pour l'année 2021. Et ce n'est ni la pochette ni le premier titre d'intro «Awakening» qui va nous contredire car ## Crypta est en train de réveiller la bête qui est affamée et le titre «Starvation» montre bien que les 4 qui n'avaient quasiment pas répété dans la même pièce avant l'enregistrement de l'album ne sont pas là pour jouer les groupes de second rang. Il y a toujours moyen de trouver des axes



SERJ TANKIAN

ELASTICITY

(Alchemy Records)

Pas loin d'égaler les Guns N Roses en ce qui concerne les rebondissements sur la sortie d'un éventuel sixième album (Mezmerize et Hypnotize datent de 2005, oui, ça ne nous rajeunit pas), System Of A Down a du mal à se mettre d'accord pour écrire et jouer ensemble (bon, au début des années 2000, ils jouaient déjà assez peu «ensemble» en concert, c'était leur principal défaut...). Seri Tankian a beau présenter des bouts de morceaux, il se fait rembarrer et doit les ranger au fond de ses placards. Certainement lassé par la situation, il a décidé de rebosser quelques vieilles démos et d'en faire un EP pour tuer le temps avec son vieux pote Dan Monti. Histoire de chatouiller un peu les fans, il intitule la bestiole Elasticity pour faire un clin d'œil à Toxicity mais ces «chutes» sont loin d'être du niveau de l'album culte de SOAD. Dès la pochette (qui provoque naturellement un mouvement de recul), on comprend que si les goûts et les couleurs ne se discutent pas, Serj a vraiment des goûts de chiotte pour ses artworks (c'était pourtant peu évident de faire pire que Harakiri).

Intro en roue libre, rasade d'électro (pour remplacer une grosse gratte ?), il faut attendre la partie la plus mélodique pour accrocher à «Elasticity», dommage d'avoir revu ses titres en version «rock» pour cette sortie, avec davantage de patate, on en aurait certainement davantage parlé. Le morceau est sympa, le clip aussi, mais il manque un truc pour qu'on adhère totalement. «Your mom» traite de politique, vindicatif, il intègre aussi quelques éléments folkloriques, difficile de comprendre pourquoi le reste de SOAD n'a pas voulu de cette piste de facture assez proche de ce qu'ils ont l'habitude de nous concocter. «How many times?» s'ouvre avec un piano, la tension monte progressivement, c'est aussi assez classique, Serj Tankian met en avant ses talents vocaux, dommage que les arrangements viennent un peu saloper le tout qui méritait certainement plus d'intimité. Même refrain pour «Rumi», piano et voix nous touchent mais les synthés et les samples ajoutés cassent la dynamique. Merde, Serj, lâche les chevaux comme sur ce dernier «Eletric Yerevan» et vire moi tout ce qui ne sert à rien, ne garde l'essentiel! Ces satanées boucles électro bouffent tout l'intérêt du morceau qui perd de son essence et donc le message se retrouve brouillé. Fuck.

Le mec a du talent, on le sait, le mec s'ennuie, on s'en rend compte, le mec a trop voulu faire et refaire ces démos, le résultat en est décevant. Plutôt que cet Elasticity, nombreux sont ceux qui auraient préféré les versions «roots» de ces idées ou carrément voir Serj les sortir avec un groupe autour de lui (plutôt qu'un producteur), quitte à faire un clone de SOAD pour un temps (ça n'a pas dérangé Axl Rose d'enregistrer des trucs sans les membres de Guns).

■ 01i

Restez debout.





NINETEEN SOMETH ING

LES CADAVRES

Au Terminus de l'Histoire LP/CI Disponible

THE BATMEN

Back From The Stoneage... LP Disponible

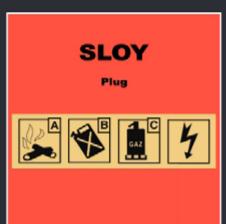
REAL COOL KILLERS

Black, Mad And Wild CD fin 2021

SLOY

Plug LP / CD 2022







LES SOUCOUPES VIOLENTES

16 Potions d'Amour CD Disponible

BURNING HEADS

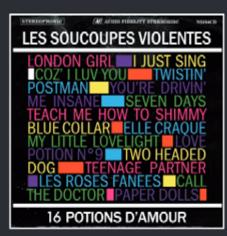
Under Their Influence LP+45t/CD Disponible

FOGGY BOTTOM

Dans Cet Endroit CD fin 2021

NASTY S' and THE GHOST CHASERS

Waiting For The Last Gasp Of My Generation CD fin 2021











WE HATE YOU PLEASE DIE

IL Y A DES GROUPES DÉCOUVERTS PAR HASARD AU DÉTOUR D'UNE CHRONIQUE D'UN COLLÈGUE DU W-FENEC, UN NOM QUI REVIENT DE PLUS EN PLUS FRÉQUEMMENT ET LA POSSIBILITÉ DE LES VOIR SUR SCÈNE. LE GROUPE DÉGAGE QUELQUE CHOSE DE PART SA MIXITÉ ET PAR SA FAÇON DE CRÉER UN ROCK INDÉ TOUT EN PERSONNALISANT LES DIFFÉRENTES INFLUENCES... RENCONTRE AVEC RAPHAËL.



Vous venez de Rouen, comment vous êtesvous rencontrés? En parlant des Dogs? Plus sérieusement la scène rouennaise recommence à faire parler d'elle avec les MNNQNS notamment, vous vous sentez attachés à votre ville influence-t-elle votre musique d'une façon ou d'une autre?

Il y a une certaine dynamique en effet à Rouen, mais je pense qu'il y en a dans toutes les villes. Peut-être que Rouen est une ville plus médiatisée ces derniers temps? On a la salle du 106 ou le Kalif qui dorlotent beaucoup la scène, et ça c'est très chouette! Mais globalement certains groupes s'entraident et il y a des assos

et des orgas extras. Il manque peut-être de lieux de diffusion. Enfin bon on n'est pas chauvins dans l'idée, on préfère dire qu'on vient de Normandie globalement!

Vous sortez votre deuxième album Can't wait to be fine en pleine pandémie. Le titre est lié avec la situation ou avec votre état d'esprit de post adolescence / adulescence ?

C'est vrai que le titre pourrait coller avec la pandémie, apparemment plusieurs personnes l'ont compris ainsi. Pourtant c'est un titre qu'on avait imaginé bien avant. La recherche du fait d'aller bien, une quête du bonheur difficile

dans un monde anxiogène. Je ne pense pas qu'il y a vraiment de post-adolescence ou adulescence, ni même d'adultes dans le monde d'aujourd'hui. Car si devenir adulte et grandir, c'est devenir les personnes qui ont fait devenir le monde ainsi, alors le terme adulte est un poil maléfique je trouve. C'est peut-être pour ça qu'on évolue plus beaucoup, car on pense que grandir nous rend plus mature, moi je trouve que ça nous emmène plus sur une répétition des schémas passés et un individualisme profond. A savoir souvent se ranger, ranger ses rêves et ses combats, pour juste prendre le train de la société, et faire à son tour des enfants. Une boucle. Je pense que les jeunes de maintenant sont plus sensibles et matures car ils acceptent les failles du système, mais les subissent malgré tout de plein fouet, ils attendent d'aller bien.

Il y a trois ans vous sortiez sur votre microlabel Kids are lo-fi un album qui porte le titre du label comme si c'était un peu une description du groupe. Il y a une volonté de DIY, de contrôle ou c'est juste parce que les Lo-fi Kids n'avaient pas confiance en eux?

Kids Are Lo-Fi Records a été créé avant la sortie de notre premier album car on ne trouvait pas de label parce que c'était un milieu encore nouveau pour nous donc on avait peu de contacts. Du coup on s'est dit qu'on allait être notre propre label, on a créé une asso et on lui a donné le nom du premier album avec le mot «records»... on n'avait pas beaucoup d'idées de noms (rires). Finalement, on est contents car le label est devenu un label à part entière sur lequel on sort d'autres groupes! C'est beaucoup de boulot et de nouvelles choses à intégrer, parfois quelques points de vie perdus, mais c'est passionnant. Le coté DIY il y en a oui, mais on n'est pas jusqu'auboutistes avec ça. Il y a des choses qu'on ne sait vraiment pas faire qui nous ont amené à collaborer avec d'autres gens, ce qui est vachement plus cool car ça permet de faire des rencontres et aussi d'ouvrir son esprit, car le freaks-control parfois ce n'est pas très inclusif.

Le second sort sur les labels Howlin Banana Records, Le Cèpe Records, Ideal Crash, Stomp Records au Canada, Freakout Records aux USA et Buttercup Records en Australie. Comment voyez-vous cette évolution, pas trop de pression? On trouvait ça cool d'avoir plein de labels un peu partout dans le monde! Ça permet de voir un peu comment ça se passe ailleurs, mais aussi de faire des jolies rencontres et de se diffuser davantage! Chaque label a un peu sa spécificité. Stomp Records au Canada s'occupe de notre distribution numérique, Buttercup en Australie fait une édition limitée du vinyle, Ideal Crash nous a fait des K7 magnifiques à tirage très limitée, Le Cêpe Records et Howlin Banana, nos labels de cœur depuis la réédition nous accompagnent encore pour ce nouvel opus! On est saucés!

Quand nous écoutons ce nouvel album, nous pensons tout autant à L7, Fluffy, les Pixies époque Doolittle ou par moment à du System Of A Down voire du Maximum the Hormone sur les parties plus criées. Comment décrivezvous votre style ? Il semble difficile de vous mettre dans une case, de vous coller une étiquette ?

T'as tapé dans le mille avec les références! Ce sont des groupes que j'aime d'amour ! On aime beaucoup de musique, de la pop au punk thrash, tout comme la folk ou le hip-hop et j'en passe! On adore les choses hybrides, l'idée étant de proposer quelque chose de sincère et digeste, et surtout qui nous éclate. Ce qui est cool c'est que ça vient assez naturellement et on est grave content quand les gens nous disent que ça leur fait penser à pas mal de choses sans pour autant être identifiable. On distille un peu de tout, c'est aussi une façon inconsciente de rendre hommage à toutes les musiques qu'on aime et qui nous ont sauvé la vie. C'est une sorte de melty-punk je dirais. On ne veut pas trop s'enfermer dans un style.

Pour revenir sur votre nom vous parlez de Scott Pilgrim, pouvez-vous nous expliquer cette référence ? Il semble aussi correspondre à votre sorte de schizophrénie «we hate you» cette haine que vous crachez sur scène (sans parler du «Kill your duddy») et ce «please die», surtout le «please» qui est moins une invective qu'une demande ce qui pourrait plus rejoindre vos caractères diurnes ? Il y avait une volonté d'avoir un nom percutant, limite provocateur. Une référence pop culture d'un côté avec Scott Pilgrim, et aussi un nom qui serait miroir de la violence du monde. C'est un nom très cathartique finalement, qui fait la synthèse de beaucoup d'émotions. On sou-

haite la mort de personne, mais il y a quand même des choses qu'on déteste fort, surtout l'injustice. Le monde parfait n'existe pas, on le sait, mais putain un peu de vivre ensemble et de l'égalité ce serait bien. Et puis quand je vois la haine qu'il peut y avoir ne serait-ce que dans les commentaires Twitter et Facebook, je me

dis qu'on est «light».

Question qui rejoint la précédente. Raphaël, vous êtes combien dans ton corps et dans ta tête? Lors du concert de Cosse, tu étais dans le premier rang à t'excuser de gêner les photographes et dès que tu montes sur scène tu





es une personne complètement différente qui occupe toute la scène, invective le public etc. (Rires), on me pose souvent cette question. Ça étonne souvent les gens car je suis de nature assez timide et réservé, surtout quand je ne connais pas les gens, et sur scène je lâche tout ce que je n'ai jamais pu lâcher. Parfois on me demande même si ce n'est pas du théâtre. En fait, ce sont juste les émotions qui sortent sans filtre, comme si tous mes petits verrous d'anxiété, de colère, de frustration et timidité sautaient un par un. C'est très libérateur et très épuisant en termes d'énergie. La scène c'est vraiment un truc de dingue, et c'est peut-être cliché ce que je vais dire, mais c'est très thérapeutique, surtout sur le style qu'on produit. C'est comme si tout était à vif, les émotions s'entremêlent, je veux que chaque concert soit unique et honnête, comme si c'était le premier et dernier concert en même temps. Avec ces moments de rage et de tension, mais aussi de fun comme de tendresse.

Vous parlez de vous en ces termes «enfants de mauvaise qualité bercés à la méritocratie qui ne se sentent jamais bien dans leur peau, parce qu'ils ont toujours l'impression qu'il faut faire mieux». C'est pour éviter l'autosatisfaction ou c'est révélateur d'un mal être? Le mal être est le fruit de la pression qu'on nous impose dans cette vie. C'est super dur de s'aimer et d'aimer le monde dans lequel on

évolue. On n'est pas tous équipés de la même façon. On attend de nous d'être productif, et on nous demande d'appliquer un schéma de vie qui est actuellement en train d'arriver à son dernier souffle. Il suffit de voir le rapport du GIEC sur le climat et les tensions géopolitiques. On est de plus en plus alors qu'on sature sur les ressources. La maison brûle clairement. Ca fait une génération malheureuse, qui se sent impuissante et incomprise. La course au mérite est clivante et insensibilise les gens. L'individualisme créé d'énormes frustrations et d'egos boursouflés, et aussi des gens cassés, oubliés, souvent sous médication pour pouvoir respirer un peu. Il y a vraiment des jours où je perds un peu espoir, j'ai la rage, je n'ai jamais demandé à naître.

Plutôt que de parler de la mixité du groupe, il y a ce commentaire d'un musicien qui vous aime sur vos différents caractères qui feraient presque de vous des personnages de dessins animés sur scène. Raphael tu as tout de suite pensé à Scooby Doo. Pourquoi cela ? Vous avez une «Mystery Machine» pour les tournées ?

C'est rigolo comme comparaison le truc des dessins animés. C'est vrai que ça fait un peu «manga» car on a des personnalités assez différentes, ce qui fait des moments magnifiques, comme de tensions! C'est enrichissant d'apprendre à vivre avec les différences de chacun, que ce soit pour nous ou pour le projet qu'on a commun. C'est marrant de se dire qu'on a 13 ans de différence avec Mathilde (batterie). Je suis vraiment heureux de ces amitiés, et de savoir qu'on est uni dans l'envie de lâcher du gros son et d'envoyer se faire foutre les trucs qui nous énervent!

L'album est sorti depuis plus d'un mois, quels sont les premiers retours et notamment lors des quelques concerts que vous avez pu donner ? Ce n'était pas frustrant tous ces mois sans show ?

Les retours du nouvel album sont déments, on est vraiment touchés. On reçoit des messages d'un peu partout dans le monde vu qu'il a bénéficié d'une plus grosse diffusion, et on est heureux! Je me demandais si les anglophones allaient comprendre ce que je chante (rires). Les retours des premiers concerts pour le défendre sont vraiment chouettes aussi, on a eu un public terrible en juillet dernier sur une date sur la terrasse du Trabendo. Je pense que c'est

mon concert préféré! Ça a rattrapé la disette de lives due au virus!

Comment se fait l'écriture et la composition des titres ? Il y a des compositeurs et un auteur ou au contraire c'est l'auberge espagnole et chacun vient avec ses compos ? Vous chantez les textes des autres ?

Souvent Joseph (guitare) nous amène des maquettes, ensuite je vais poser un premier jet de voix, parfois c'est Chloé. Ensuite on mouline ça en répète voir ce que ça rend, on teste. Mais souvent on est vite d'accord de si on une composition nous groove ou pas. Ensuite une fois qu'on a un squelette, on voit qui chante quoi, mais souvent chacun chante ce qu'il.elle écrit.

Vous avez consacré deux chansons à des femmes «Paula» et «Rita Baston», une mère et une fille. Vous avez l'idée de suivre ces deux personnes/personnages sur d'autres titres, sur d'autres épreuves de leur vie et de leur consacrer d'autres chansons?

En vrai, j'aime beaucoup ton idée. Peut-être une chanson sur Robin, le père de Paula, qui est un garçon exceptionnel. J'aime bien faire référence à mes ami.e.s dans les chansons. Comme sur «Barney» qui parle du rêve mon ami Ed ou «Vanishing patience» qui parle de Gaelle, une amie formidable qui est aussi réalisatrice de beaucoup de nos clips. Mais oui il y a possiblement un truc à creuser dans tout ça!

Avez-vous déjà une tournée hors France et dans les pays qui ont sorti votre LP de prévue avec tous ces labels qui vous soutiennent ou pour le moment, la pandémie met tout en suspens ? Et vous seriez plutôt festival type Rock en Seine ou petit club surchauffé ?

On n'a pas encore joué ailleurs qu'en France! C'était prévu mais avec la pandémie, ce n'est que partie remise. Une tournée au Canada via notre label Stomp Records est prévue en 2022, et bien sûr en France. Personnellement j'adore jouer n'importe où, mais j'avoue que les bars ou club qui suintent la bière c'est mon élément, c'est là où j'ai vécu mes meilleurs moments devant comme sur la scène. La proximité c'est un truc super important je trouve, du moins pour ce projet.

Si nous parlons de l'artwork des deux albums. Qui les a réalisés et y a-t-il un lien entre les deux ? il semble trancher avec le visuel de votre EP.





C'est la même personne qui a fait la photo de chaque artwork, et c'est son visage sur les deux albums. Elle s'appelle Bambi Biche, c'est une amie artiste qui a un univers très thrash mais également enfantin. On trouvait que son travail s'accordait parfaitement à notre musique, le côté percutant et innocent. Récemment elle a exposé au 104 à Paris, elle a conçu un piano pour enfant dont les touches sont reliées à plusieurs godemichets qui s'activent quand on en joue.

Il y a eu donc cette parenthèse Waiting room entre les deux LPs. Pourquoi le besoin de sortir cet EP, d'autant plus qu'on y retrouve le titre «Coca-collapse» qui est sur le deuxième album et que vous avez sorti récemment une chanson non retenue : «Cult» présente sur le Summer sampler 8 de Howlin' banana ? Vous avez encore d'autres titres en réserve pour un nouvel EP ?

L'EP était une façon pendant le premier confinement de sortir un petit truc pour «patienter» pendant cette période étrange. C'était surtout l'occasion de remettre en avant notre single avec Alt-Dsl, un label digital de Rouen, qu'on a sorti le jour de Noel 2019. Et bah crois moi, sortir un truc le jour de Noël c'est la pire idée du monde (rires), mais comme il t avait la chanson «Coca-Collapse» dedans, on trouvait ça méga drôle. Du coup l'EP Waiting room c'est les deux chansons du single avec une inédite. Et comme on aimait vraiment le jeu de mot avec «Coca-Collapse» alors on voulait absolument lui donner une autre vie sur l'album également. On a pas mal de petites chansons en stock à l'état de maquette, certaines resteront certainement que sur nos disques durs, d'autres deviendront des b-sides, voir pour le troisième album. Ce que je peux te dire c'est qu'on bosse des nouveaux morceaux et que je suis très excité à l'idée qu'ils prennent vie au plus vite!

Vous avez repris en 2020 la chanson de Mia «Bad girl» que vous vous êtes complètement réappropriée. Pourquoi ce choix de reprise et avez-vous été galvanisé de tourner cette reprise dans le magnifique studio Pigalle?

Le premier truc c'était de trouver une chanson qui nous parlerait à tous et à toutes, et ce n'était sacrément pas simple (rire)! Il y'a eu beaucoup d'idées, des trucs sérieux et d'autres moins. Puis est arrivée l'idée de reprendre cette chanson de Mia qui est juste tout sim-

plement un des meilleurs morceaux de ces dernières années. La thématique était sûre «qu'est-ce que le punk?», et quoi de plus punk que Mia qui a marqué au fer rouge la musique par son talent et ses combats. C'est possiblement une des artistes les plus en phase avec son époque, son engagement est admirable, c'était l'occasion de lui rendre hommage. On ne voulait pas tomber dans une reprise énervée du titre, on pensait que ça serait trop attendu, au contraire on est resté sur des tempos assez lents voire identiques, et on a mis un accent sur les voix et les chœurs. C'était vraiment le kiff même c'était impressionnant de jouer au milieu de ce studio magnifique et de toutes les caméras. Depuis on la joue parfois en live!

Une dernière question sur vos trois derniers clips : «Can't wait to be fine», «Barney» et «Otterlove», ils semblent différents mais semblent également représenter une facette du groupe. Il y a des rencontres derrière chacun de ces clips ?

Pour le nouvel album, on a bossé avec différents artistes. C'est super intéressant de voir comme un.e réalisateur.trice interprète une musique et lui donne ses couleurs, ses émotions. On se retrouve du coup avec un clip complètement zinzin en animation sur la chanson «Barney», comme avec quelque chose de plus introspectif sur la track «Can't wait to be fine». Ou encore une carte blanche à des amis en Inde sur la chanson d'amour «Otterlove». Je pense que les prochains prendront la même direction, à savoir montrer des palettes d'émotions et de ressentis différents.

Le mot de la fin pour nos lecteurs?

Venez boire une bière avec nous en concert avant la fin du monde, on aime bien rigoler aussi!

Merci Raphael, merci We Hate You Please Die.

JC

Photos: JC Forestier





ROYAL BLOOD TYPHOONS

(Warner Records)

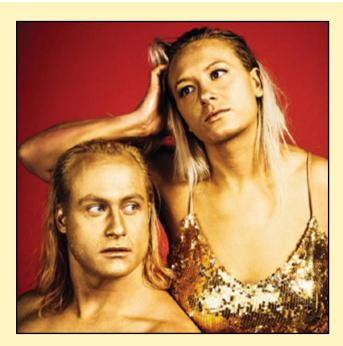
Le confinement a retardé les plans des Royal Blood et les a peut-être amenés à travailler et retravailler un peu différemment leurs titres. Résultat: d'un stoner parfois assez brut, on est passé à un rock dopé aux éléments électroniques. Et autant le dire tout de suite, cette évolution ne plaira pas à tout le monde. Je reste moi-même assez circonspect à l'écoute de certains titres qui sont gonflés d'arrangements techno-discodance pas toujours en phase avec l'énergie du duo.

Pourtant l'album commence en fanfare avec «Trouble's coming», un stadium-hit à la rythmique énormissime, on est embarqué en moins de dix secondes, le chant saccadé fait le job et avec une grande simplicité Royal Blood nous fracasse d'entrée. On se retrouve à taper du pied, à fredonner (I hear trouble coming) et on se dit qu'on s'attaque à un truc qui va être lourd. Sur sensiblement le même schéma «Oblivion» ajoute pas mal d'éléments plus dansants, le son s'éclaircit quelque peu mais ce n'est qu'avec «Typhoons» qu'on commence à se poser des questions, il y a bien cette jolie partie de gratte au milieu mais l'ensemble sonne assez creux. Sur le titre suivant, malgré quelques tentatives (au chant), on perd toute la dynamique et toute la puissance auxquelles on est habitué. L'intro électro de «Million and one» permet de cibler le petit caillou dans la chaussure, ce sont toutes ces sonorités «parasites», le titre est une

purge absolue. Virez-moi toutes les pistes inutiles de «Limbo» et on aura un tube, là, on a un truc sympa mais enrobé de sucreries qui remplissent des vides essentiels. Le titre suivant, «Either you want it», gagne la palme de la transparence, même du côté des instrus classiques, on ne garde rien. Quant à «Boilermaker», on ne sait pas trop où le groupe voulait aller, vouloir ajouter du fluo et des paillettes à un rock garage n'est vraiment pas une bonne idée. Même topo pour «Mad visions» pourtant assez sympatoche jusqu'à son refrain... Josh Homme (à la prod sur quelques titres) n'a pas sauvé grand-chose du naufrage («Hold on» jusqu'au prochain album?) et si je n'incrimine pas la dernière track (pianovoix), elle démontre que le combo devrait rester sur ce qu'il sait faire.

Typhoons balaye tout le travail de Royal Blood qui devra rebâtir à partir de ses fondations pour me charmer à nouveau. Les mecs ont toujours un truc accrocheur mais, pitié, cassez leur matériel électronique...

■ 01i



MIESHA AND THE SPANKS

SINGLES EP (Saved By Vinyl)

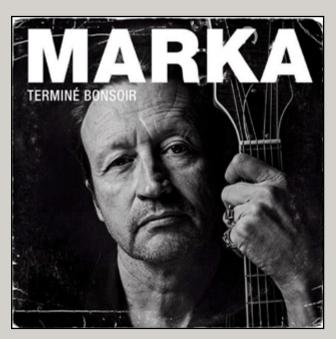
Miesha and The Spanks est un projet initié en 2008 par la chanteuse canadienne Miesha Louie. L'idée globale est de distiller un rock garage voire punk. Tandis qu'elle assure également la partie guitare, Miesha multiplie les collaborations avec des batteurs pour compléter son duo. En 2016, Sean Hamilton se glisse derrière les fûts et donne un corps définitif à la formation. Voilà, difficile

d'en savoir plus tant le groupe semble être resté discret après une dizaine d'années d'existence. Bandcamp sait toutefois illustrer que Miesha and The Spanks produit davantage de singles qu'autre chose. En avril est sorti Singles Ep qui comme son nom l'indique ressemble davantage à une compilation qu'à un album studio.

Alors cette nouvelle galette, c'est quoi ? C'est d'abord une création dans laquelle Miesha Louie est largement sous les feux. Son chant clair et dynamique est le principal apparat de son projet. Certaines de ses mélodies chantées en sont carrément entêtantes. Il reste à savoir si cela est un bénéfice pour tous les auditeurs. Les compositions renvoient un côté vintage plus d'une fois. Les penchants punk sont quant à eux proches de The Runaways. Globalement, il manque certainement une basse pour donner du relief et surtout de la profondeur. Le batteur remplit sa partie sans écarts. Il cogne plus fort «Use To Care (I don't care)» et la musique semble plus équilibrée. Dans « Singles Ep », Miesha and The Spanks révèle un belle énergie. Il reste à voir pour la prochaine fois si la formation pousse le bouchon plus loin.

Julien





part aussi sur un délire quasi disco sur «Poulette» dédié à son chien. L'artiste nous rappelle ses influences punko cubaines sur un «Havana calling», lui qui a pour un soir été le roadie des Clash, à ce titre le livre qui accompagne le disque est rempli d'anecdotes en tout genre. Il rappelle qu'il est quand même le chef de famille dans «Le daron» et préfère les vieux amis de Blankass à sa progéniture pour un featuring sur une reprise d'un de ses titres de 2001, «Avant après».

Certains ont pu découvrir grâce à ses enfants Marka, c'est un personnage attachant et espiègle tout comme l'est cet album.

JC

MARKA TERMINÉ BONSOIR [At[h]ome]

Alors que le titre de l'album pourrait faire penser, si ce n'est à une épitaphe, à un salut final, c'est sans compter sur le cuir que Marka s'est fait pendant des années. Ce Terminé bonsoir pourrait être même ponctué d'un point d'exclamation. Là où la première lecture laisserait croire à un dépôt des armes ou une pause («Demain si je reviens»), bien au contraire, c'est un sursaut plein de vigueur : un «Les enfants, rangez vos jouets et laissez papa travailler». Comme une volonté de reprendre la main face à une descendance qui a pris pas mal de place sur la scène franco-belge ses dernières années.

En effet «Avant d'être [lui]», Marka est le père d'Angèle et de Roméo Elvis ainsi que le mari de Laurence Bibot, cette dernière est invitée sur deux des chansons de l'album. C'est donc un retour tout en force plus qu'un testament que nous livre Marka. Et il en rit dans «Avant d'être moi» qui lui est venu lors d'un enterrement où il est présenté à une femme qui lui dit «ah vous êtes le mari de...» et il a répondu «je suis beaucoup d'autres choses avant d'être moi». Et c'est vrai que l'homme semble avoir vécu mille vies et avoir joué tous les styles de musique.

Et c'est le cas ici, ne serait-ce que par cette intro instrumentale Morriconesque «Maftaboule» qui est enchainée avec le très taquin «Avant d'être moi» et le plus sérieux «Des hauts, des bas» qui semble être un hymne à sa propre vie Marka



TROY VON BALTHAZAR

COURAGE, MON AMOUR!

(Vicious Circle)

Sur le radar des nouvelles sorties attendues en 2021, Courage, mon amour !, le sixième album de Troy Von Balthazar, tenait une place importante dans le sens où l'Hawaïen nous déçoit plutôt rarement même si, avouons-le clairement, notre préférence se situe plutôt vers le TVB des débuts. «What I like (about me)», premier extrait du disque sorti en clip sur YouTube le 11 juin, nous confirmait assez rapidement que le frontman de Chokebore n'a jamais eu l'intention d'abandonner sa mollesse légendaire et son style pop lo-fi minimaliste axé sur une mélancolie dégoulinante et exacerbée. D'ailleurs, le clip en slow-motion de ce titre construit sans base rythmique était bien là pour appuyer le propos au cas où tu n'aies pas encore compris l'univers bien spécifique de cet artiste reconnaissable entre mille.

Éloge de la lenteur certes, mais alors, que de beaux morceaux viennent truster ce Courage, mon amour ! autoproduit dans le studio de l'Hawaïen dans la Creuse. On soupçonne après coup d'avoir peut-être compris le sens du titre ! «Black black» (un clin d'œil au sublime album de Chokebore sorti en 1998 ?) qui introduit ce disque. Découpé de façon bizarre en deux parties totalement différentes, ce morceau est d'une tristesse infinie. Le reste est du même acabit, seuls les arrangements changent finalement. Troy Von Balthazar troque parfois sa guitare contre du piano («Mr. Cohen», «Violent

summer», «Move me») ou un synthé, en y ajoutant par moments une légère percussion, ou bien passe d'un enregistrement sur bande au digital, le tout agrémenté de petites touches sonores faisant office d'habillage, parfois bidouillées. On notera la présence appréciée d'un «Just don't it» (un peu) plus vigoureux que la majorité des morceaux.

Courage, mon amour! c'est aussi cette poésie si chère à TVB (il est auteur de 3 recueils de textes) qu'il met en musique. «Le monde extérieur» fait justement honneur à ce genre littéraire dans lequel il récite quelques vers en français traduits en anglais dans la foulée. En somme, ce nouvel album nous réjouit. D'une part parce qu'il résume parfaitement la personnalité de TVB en 13 morceaux, une âme solitaire face à elle-même qui arpente ses propres chemins dans la quiétude rurale et exprime ses profondeurs en chansons, et d'autre part, parce qu'il n'y a tout simplement aucun morceau à jeter, ce qui facilite l'écoute de cet album intimiste fortement apprécié.

■ Ted



TROY VON BALTHAZAR

ISOLÉ AU FIN FOND DE LA CREUSE, TROY VON BALTHAZAR CONTINUE TOUJOURS DE NOUS ÉMERVEILLER PAR LA DOUCEUR DES MÉLODIES DE SA POP INTIMISTE. SON SIXIÈME DISQUE, COURAGE, MON AMOUR!, CHERCHE CONTINUELLEMENT LE BEAU, NOUS SOMMES ALLÉS L'INTERROGER POUR EN SAVOIR UN PEU PLUS SUR SON NOUVEAU BÉBÉ ET VOIR COMMENT LE PRINCE DU «SADCORE» PRÉPARE L'AVENIR.

Salut Troy, comment as-tu survécu à la crise sanitaire et tes confinements depuis 1 an et demi?

J'ai pris le temps de terminer mon nouvel album et de commencer le suivant. C'était un moment difficile et étrange pour nous tous et c'était dur de voir mes amis souffrir à la fois de la peur qu'engendre cette crise et de la maladie que provoque ce virus. J'ai reçu deux vaccins, alors j'essaie d'être intelligent et prudent avec ce virus. Nous avons eu la chance jusqu'à présent de ne pas connaître de guerre majeure dans cette région de notre vivant, mais ce virus est similaire sous certains aspects. J'espère que ce moment de folie passera bientôt et que dans quelques années, ce ne sera plus qu'un étrange souvenir.

Ce nouvel album est sorti en août et s'intitule Courage, mon amour !. Pourquoi avoir utilisé la langue française pour l'identifier ?

Je vis en France depuis quelques années après avoir passé plus de 6 ans à Berlin. À la fin de mon séjour à Berlin, j'en avais vraiment assez des humains, et de la vie en général, alors j'ai déménagé dans la Creuse pour être loin de tout. Là-bas, je passe mon temps avec les vaches et les arbres. J'ai passé quelques années seul, c'était important pour moi d'avoir le temps de réfléchir, de prendre quelques jours pour vraiment se poser les bonnes questions et d'avoir le temps d'y répondre sans que mes pensées soient altérées. C'était bien d'essayer cela, cela a fait de moi une personne plus heureuse. C'est un réel plaisir d'être de retour en France, la plupart de mes amis sont ici. Je trouve que la culture ici est comme les petites vagues d'un lac, il y a une certaine fluidité dans la culture française qui est douce et naturelle. C'est agréable de vivre ça.

À qui s'adresse «mon amour» dans ce titre ?

Oh, c'est une exclamation qui s'exprime de manière générale, c'est une expression qu'on utilise pour essayer de donner du courage dans un moment difficile, comme une pensée qu'on pourrait dire à quelqu'un qu'on connaît. En cette période spéciale, nous devrions tous la dire.

Peux-tu nous parler de «Le monde extérieur», titre qui est également en français ? Est-il lié à la pandémie ?

Ce texte a été écrit avant la pandémie. Il est extrait de mon livre Caution! Poison snake! No entry!. Je voulais parler français sur cet album parce que c'est important pour moi de me rapprocher de cette langue. Pendant de nombreuses années, je ne voulais pas être connecté, je voulais comme bloquer la plupart de ce que les gens disaient. J'aimais la liberté et le silence, mais maintenant, je me sens un peu différent. J'aimerais parler à mes amis en français, me joindre à eux à la fête. Nous pouvons tous changer.

Ce disque est surement plus intime que tes précédents, j'ai l'impression que tu as beaucoup plus utilisé le piano et les synthés. Quelle approche as-tu eu pour composer ce disque ? Combien de temps cela a-t-il pris ?

J'ai enregistré ce disque tout seul dans la Creuse, dans une petite maison. Mon processus de travail est simple : Je me réveille le matin en pensant à la chanson de la veille. Le reste de la journée, je prends du temps au piano, à la guitare ou à un autre instrument pour trouver la meilleure façon de l'exprimer. J'enregistre cette musique le jour même, pendant qu'elle est encore fraîche. C'est comme une amibe à ce stade, sans forme. Le lendemain, je cherche des paroles dans mes livres ou j'écris de nouveaux mots pour les adapter à la musique. Mon chant est enregistré en une fois,

et l'enregistrement s'effectue tout en même temps que j'écris. Je suis devenu très attaché à cette façon de faire de la musique. C'est plus proche de la peinture à bien des égards. Cela ne fonctionnerait pas dans un grand studio car cela prendrait trop de temps, mais seul à la campagne avec toutes mes guitares autour de moi, c'est incroyable. Chaque soir, je m'endors heureux, et le lendemain matin, je continue...

Où as-tu été puiser ton inspiration pour ce disque ?

Tu sais, je suis quelqu'un de très simple dans la vie. C'est d'ailleurs comme ça que je me décrirais. Je ne veux rien d'autre que ce que j'ai actuellement, tout m'inspire ici.

Le dessin enfantin sur la pochette donne aussi ce sentiment de rentrer dans ton intimité. Pourquoi ce choix ? Quel message as-tu voulu donner à travers ce dessin ?

La peinture est un moment personnel que j'ai vécu une fois. Un moment spécial que j'ai vécu avec le regard d'un enfant. Juste une milliseconde qui a été extra colorée dans mon esprit. Il y a une harmonie dans l'imperfection du souvenir. J'ai offert ce tableau à quelqu'un de spécial dans ma vie et je l'ai revu récemment en réfléchissant à une idée d'album. J'ai ressenti une connexion avec cette peinture comme cela arrive avec une nouvelle chanson qu'on compose. J'ai donc décidé d'en faire la couverture de l'album. J'ai dit à mon amie : «Elle vaudra un million d'euros à ma mort». Elle n'était pas d'accord... jusqu'à présent.

Tu sembles porter beaucoup d'attention aux paroles de tes chansons d'autant plus que les compositions les subliment. Ressens-tu le besoin de transmettre tes textes au public, aussi fortement que ta musique ?

Les paroles sont toutes aussi importantes que la musique. Selon moi, il y a tellement plus de fantaisie dans les textes, tant de choses à examiner et à exprimer, extérieurement et intérieurement. J'aime prendre du temps et essayer de rendre mes textes forts, en espérant que quelquefois je parvienne à réussir à le faire.

As-tu prévu de sortir de nouveau recueil de poésie ?

Non, mais j'écris toujours.

As-tu participé de près ou de loin à la réalisation du clip de «What I like (About me) ? Peuxtu nous en parler ?

Non, je n'ai pas pris part à l'écriture ou à la réalisation de ce clip. C'est un réalisateur de Los Angeles, Joey Alvarado, qui s'est chargé de ça, un gars super sympa. Il a aimé la chanson et je lui ai donné entière confiance. J'ai découvert le clip le jour où il a été mis en ligne.

Sur le disque précédent, la release party s'est faite avec Elias Dris. Est-ce une chose que tu souhaiterais refaire dans le cadre d'une tournée, inviter quelqu'un?

Bien sûr! Tout le monde est le bienvenu sur scène quand je joue devant un public. Parfois, je me sens seul sur scène, alors je suis toujours heureux quand quelqu'un monte et chante avec moi.

En parlant d'invité, je voulais savoir si tu avais des nouvelles d'Adeline Fargier et si tu pensais un jour rejouer avec elle, car je trouvais votre duo très complémentaire et assez magique.

J'aimerais beaucoup rejouer avec Adeline. Elle joue de la guitare avec Cat Power depuis plus de 5 ans lors de ses tournées mondiales. Je les ai vus jouer à Berlin, c'était incroyable. Adeline est une musicienne extraordinaire, avec un vrai style musical. On peut s'entraîner pendant des années pour devenir un bon musicien mais on ne le peut pas pour avoir un style naturel. Elle l'a naturellement dans son jeu.

Fin d'année 2020, Vicious circle a réédité A taste for bitters, album majeur de la scène indie de la fin des nineties, est-ce que vous êtes prêt à remonter sur scène pour fêter cette réédition?

J'étais très ravi que Vicious circle réédite cet album, qui était très spécial pour moi. Philippe Couderc, le fondateur du label, était un fan de Chokebore et a été d'un grand soutien pour la sortie de l'album. Il est décédé récemment, il me manque. Nous aimerions un jour refaire des concerts avec Chokebore, mais l'avenir est incertain et la fin est toujours proche.

Quels sont tes plans pour les prochains mois et années ? Une tournée est-elle prévue pour défendre ce nouveau disque ? Ou la situation actuelle compliquée est quelque chose qui t'empêche de te projeter ?

Mon désir pour les prochaines années est de faire de meilleurs albums. J'aime aussi mixer la musique d'autres artistes, c'est quelque chose que je fais beaucoup en ce moment car j'adore cette étape dans la création musicale. En ce moment, je suis en plein dans l'enregistrement de mon prochain album. Je ferai de la musique aussi longtemps que je le pourrai avant d'être en panne d'inspiration ou d'énergie. Avant cela, je voudrais écrire quelque chose de vraiment beau. Je m'en suis approché plusieurs fois mais je n'ai jamais atteint cette musique que j'entends dans mes rêves. Écrire la musique de mes rêves, c'est mon plan.

Pourrais tu finir cette interview par ta citation favorite?

«Je ne me souviens même pas de quel jour on est, comment pourrais-je alors me souvenir d'une citation ?» de Troy Von Balthazar!

Merci à Troy et également à Guillaume et Vicious circle.

■ Ted & JC Photo couleur : Camille Derian Photo N&B : Magali Boyer





PËRL LES MAÎTRES DU SILENCE

(Terre Ferme / Foudrage)

Dans l'océan du Rock, il y a toujours des trucs qui passent sous nos radars et qu'on découvre un peu trop tard, mais pas comme l'iceberg qui croise (et coule) le Titanic, plutôt comme une perle qui enrichit ta culture et vient combler un vide que tu ne soupçonnais pas. Je découvre donc Përl avec Les maîtres du silence ce qui est déjà leur troisième album! Le combo balance un post-hard-core et j'ai beau être habitué au style, je suis ici bluffé à plusieurs niveaux.

Au premier étage, l'évidente qualité de l'ensemble, donner dans le métal qui combine passages éclairés et brutalité noire, c'est devenu un classique, réussir à être aussi bon dans les moments où la luminosité est presque pop que dans ceux où on se fait labourer les oreilles par une rythmique granuleuse, des riffs puissants et un chant guttural, ce n'est pas donné à tout le monde, quand en plus, le tout est bien dosé et que les transitions d'un versant à l'autre sont invisibles, c'est une grande réussite. Përl pourrait aussi bien faire un album pop rock qu'un autre black metal que celui qu'il nous propose qui amalgame tous ces talents. Pas de faiblesse du côté des bases qui sont particulièrement mises en valeur par les travaux conjugués d'Etienne Sarthou (AqME, Karras, Deliverance, Grymt...) et Magnus Lindberg (Cult of Luna, My Own Private Alaska, Bunkr, Sick Sad World...).

Au deuxième, le groupe prend des risques et ça paye à chaque fois. Chanter en français, tenter de longs tunnels de douceur presque progressive, adoucir des distorsions... Përl se permet un tas de choses que beaucoup n'osent pas de peur de sortir d'un créneau établi. Eux, ils y vont et ils ont raison.

Au troisième : Aline. La frontwoman assure les chants et la guitare avec une facilité déconcertante. Si on isole son timbre clair (genre Véronique Sanson), on se dit que ça va être compliqué de faire du post-métal avec, mais force est de constater qu'entre maîtrise, puissance et charisme, on ne sait pas trop où elle est la meilleure. De telles qualités sont rares sur la scène mondiale, je ne comprends toujours pas comment j'ai pu passer à côté depuis 8 ans.

Enfin, parce qu'il faut bien que je m'arrête à un moment (et si je commence à parler des textes ou des vidéos, il faudra une deuxième page), Përl n'est qu'un trio. Là où certains se mettent à 6 pour faire le job, eux envoient tout valser juste à trois. A peine croyable.

Et en plus, ils seraient donc Les maîtres du silence! Pour l'heure, c'est bien leur musique qui me transporte au cœur de leur univers fait de tout sauf de ce silence, un silence qui est vite synonyme d'absence et de manque. Du coup, j'ai du mal à décrocher, allez, je le remets, juste une fois...

■ 01i



LAST NIGHT DERNIÈRE NUIT

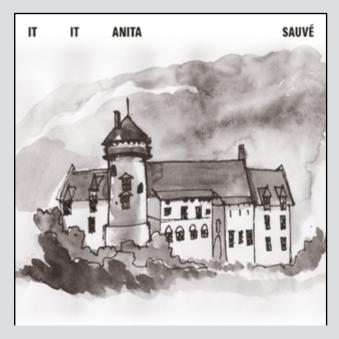
(Viro Major)

Les quatre lascars dont on cause ici ne sont pas nés de la dernière pluie, encore moins de la dernière nuit et ont écumé les caves, salles et bars parisiens jusqu'au petit matin depuis une vingtaine d'années avec leurs précédents (ou actuels) groupes, à savoir Jetsex, M-Sixteen, Frustration, Mon Autre Groupe, Master Master Wait... Voilà pour les présentations en mode speed dating. Pour ce qui est de la musique, double différence notable sur ce mini album, gravé en juin sur vinule, faisant suite aux LPs

Negative 384 400 sorti en décembre 2019 et Friendly fires en 2017. La durée des morceaux a été sacrément raccourcie, pour tourner autour des deux minutes et surtout on est passé de l'anglais au français. Leur garage a ainsi gagné en incisivité, il se veut plus tranchant («Demain»), tout en s'étoffant de sonorités post punk avec des guitares au son clair et une basse bien ronde, comme sur l'attirant «Magnétique», pour une ambiance et des textes plus sombres. Certaines chansons font davantage mouche («La dernière nuit», simple, basique, efficace) que d'autres («Le pire le mieux», plus dispensable) et l'ensemble nous laisse de ce fait (sept titres pour seize minutes) un peu sur notre faim. Enfin notre soif. Comme un goût de fond de bière tiède dans un gobelet en plastique à la fermeture d'un rade, nous conduisant à errer désemparé, en manque, dans des ruelles vides. Nul doute que ces changements opérés lors du confinement, ayant amené à accoucher de ce disque de transition dans l'urgence, arriveront très vite à maturation. Cette Dernière nuit a été agitée, perturbée mais un p'tit déj' de champions et la journée qui s'ensuivra va tout déchirer!

■ Guillaume Circus





IT IT ANITA SAUVÉ

(Vicious Circle / L'Autre Distribution / Idol)

Trois après Laurent, le quatuor belge It It Anita a présenté en avril son troisième album intitulé Sauvé, du nom de son producteur Amaury Sauvé, batteur d'As We Draw mais aussi producteur/ingé-son de talent qui a façonné le son de Bison Bisou, New Favourite, Soja Triani, Point Mort et tant d'autres. On ne fera pas les surpris, ils nous avaient déjà fait le coup sur le précédent disque, et pour couronner le tout, sa pochette est un dessin de Fab Severage du château de Laval, lieu où a été enregistré l'album. Histoire de marquer le temps de souvenirs très certainement mémorables. Question musique, la première écoute

nous rassure d'emblée : Sauvé est du pur lt lt Anita. Avec sa noise massive (et ce, dès l'introductif et puissant «Ghost» suivi par un excellent «Sermonizer» très Metz dans les intentions) et quelques incartades popisantes («Authority», morceau berçant dans l'univers d'un The American Analog Set pour ne citer qu'une formation), le quatuor séduit à travers dix morceaux pour la plupart énergiques et bien troussés. Le gros plus de ce disque se situe du côté de la production que je trouve bien plus aboutie qu'auparavant avec un volume et une densité sonore imparables. Mais également par le biais de compositions plus «direct dans ta face», plus punk, et par conséquent moins aventureuse. It It Anita était déjà connu pour être une machine à riffs aux vocalises très maîtrisées (le travail des chœurs est d'ailleurs un vrai régal sur ce disque), à travers Sauvé, il repousse encore plus ses limites. Et avec une telle production, cela fait toute la différence. Doit-on en conclure qu'It It Anita est sauvé?

■ Ted





KILLING VOLTS SYMPTOMATIC DILEMNA OF A CAPITALIST MIND

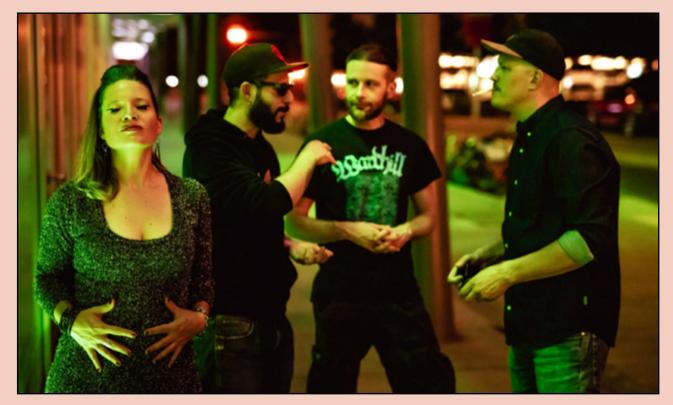
(Electric Maze Records / Urgence disk)

Quand Tania Silversen envoie un splendide hurlement de plusieurs secondes pour accompagner la guitare d'Al Castro qui venait de lancer le premier morceau par un grosse entame riffique imparable, et que la basse d'Antoine Superflej et les fûts de Math Sink emboitent le pas pour envoyer un bon gros son alternative rock, on retrouve avec plaisir le quatuor suisse des Killing Volts

qui semble vouloir péter tout en sortant de leur confinement helvète. Oui, j'imagine que, comme tous les pays européens, la Suisse y est allée de ses petits enfermements pour lutter contre le virus à tête de fraise des bois martienne. Et ça a dû bien énerver Killing Volts, qui revient bien plus rageuse que dans son premier EP Why Should I Say Yes?, un 4 titres de rock fuzz bien vitaminé sorti en 2016.

Avec Symptomatic dilemma of a post-capitalist mind, le quartet genevois en rajoute une couche à bien des niveaux. Sur la forme, c'est un premier album de 8 titres, et sur le fond, c'est plus de rage, plus de saturation et comme Killing Volts maitrise son fonds de commerce, il tente quelques tergiversations bien senties. Vocalement Tania glisse vers un chant plus punk, voire grunge quand elle ne flirte pas avec le rapcore comme sur le final de «Love sailed». Et comme Tania libère son chant puissant et clair, Antoine, Math et Al l'accompagnent dans un même désir de casser la monotonie des structurations parfois trop classiques des morceaux rock. Et c'est une réussite. Et si voir la mer donne une étrange envie de partir en voyage, écouter Symptomatic dilemna of a capitalist mind donne une furieuse envie de les voir en concert. Allez Killing Volts, get in the van!

■ Eric





PRIMAL AGE

LES PRIMAL AGE NE SONT PAS LES DERNIERS VENUS SUR LA SCÈNE MÉTAL HEXA-GONALE. CEUX QUI NOUS LISENT DEPUIS DES ANNÉES SONT FAMILIERS AVEC LE GROUPE. MALGRÉ DES CHANGEMENTS DE LINE-UP, PRIMAL AGE EST TOUJOURS LÀ ET A PRIS LE TEMPS NÉCESSAIRE À LA COMPOSITION DE CE NOUVEL ALBUM. LE GROUPE NE FAIT TOUJOURS PAS DE CONCESSION ET EST PRÊT À EN DÉCOUDRE SUR LA ROUTE, NOTAMMENT DIM QUI SE COLLE À L'INTERVIEW.

Comment va le groupe dans le contexte actuel?

Nous allons aussi bien que possible avec une énorme envie de jouer. On essaie de se concentrer sur 2022 car cette année est fortement compromise.

Vous n'êtes pas nés de la dernière pluie, la première formation a débuté fin des années 1990 qu'est-ce qui donne envie en 2021 de sortir un album ? D'autant plus un album aussi énervé...

En fait on est là depuis 93. Il ne reste que Didier au chant et moi à la basse de la formation d'origine. Il se trouve qu'on a encore la passion intacte et là on avait vraiment envie de proposer un nouveau jet qu'on voulait brutal. L'élaboration s'est avérée compliquée pour diverses raisons mais le résultat est en tous points au-dessus de nos espérances.

Comment se passe la composition au sein de Primal Age ?

Nous devions faire un album avec 2 nouveaux guitaristes, Ben et Flo arrivés il y a 5 ans. En tant que seul musicien d'origine j'ai amorcé le processus de compo en sachant que j'aurai de quoi faire la moitié de l'album et j'espérais avoir du renfort par la suite. Par bonheur Flo s'est joint à moi et a amené de supers mor-



ceaux qui sont différents des miens tout en collant parfaitement. Ca donne un ensemble très riche

L'impact du Covid et des confinements a-t-il modifié votre façon de travailler ?

Les textes je les avais écrits depuis 4 ans. Je place le chant et ce qui a changé c'est que la plupart de ce travail a été fait à distance pour que Didier puisse bosser chez lui.

Vous avez intégré un nouveau batteur il me semble. C'est un peu le tabouret musical à ce poste, c'est facile d'intégrer une nouvelle recrue?

Aujourd'hui nous avons Miguel à la batterie mais il est arrivé après l'album. Pour celui-ci c'est Rudy d'Explicit Silence qui nous a amené sa patte comme s'il faisait partie du groupe. Grâce à lui on a pu rattraper le temps perdu avec les autres batteurs. Ca a été une super collaboration

Si on regarde votre discographie le premier LP date de 1999 et vous n'en avez sorti que deux entre le premier et celui-ci. C'est une néces-

sité chez Primal Age de prendre son temps?

On a sorti quelques petits disques entre deux... Mais sinon oui on prend notre temps. Nous sommes amateurs et soumis à aucune pression de devoir sortir des prods tous les 2 ou 3 ans. On le fait quand on estime avoir la matière pour valider tous les morceaux. En 28 ans nous restons fiers de toutes nos sorties. En plus entre le boulot, les vies persos, le budget et les tournées lointaines comme au Mexique, au Japon ou au Brésil... il faut jongler avec tous ces éléments sur les périodes de vacances.

Votre précédent label a mis la clé sous la porte. C'est aussi un des risques de ne pas sortir de disques de manière récurrente, comment s'est faite la rencontre avec WTF Records? Ils sont arrivés au début du projet ou vous leur avez proposé un «produit fini»?

On remercie beaucoup Alex de Deadlight pour ces 10 années à nos côtés. Faire un label dans cette musique nécessite une bonne dose de passion car c'est devenu très compliqué. Quand on est allés au stud on avait une liste de 45 labels auxquels on voulait proposer le projet. On a eu 17 retours positifs et Tim de WTF

a montré plus d'intérêt de nous compter dans son écurie. Il nous distribue depuis plus de 20 ans et se sent très concerné par ce qu'on raconte, ça compte aussi beaucoup pour nous dans le choix du label.

Une constante néanmoins, votre logo. C'est important malgré les années de conserver cette identité visuelle comme pour indiquer que vos fondamentaux ne changent pas ?

Un logo reste un repère visuel qui identifie le groupe. Ça nous convient comme ça donc pas de raison de changer.

Parlons de l'artwork de l'album mais également du single qui est sorti en mars. Qui a été chargé de sa conception ?

On se débrouille beaucoup par nous-mêmes car les moyens sont limités. Pour l'artwork on a fait appel à Greg de Visual Injuries car on le connaît de longue date et qu'on collabore depuis un paquet d'années. Il sait ce qui constitue notre univers visuel et nous a fait cette proposition qui nous a tous emballés. C'est important pour nous que tous les éléments du disque soient réussis. On en fait peu souvent donc on cherche la qualité dans tous les secteurs. Pour les clips nous avons par chance des compétences dans notre environnement proche, puisque c'est Marine la copine de Didier qui nous aide dans ce domaine. On a beaucoup de chance à défaut de moyens d'avoir cet entourage pour aider dans les domaines qu'on ne peut pas gérer nous-mêmes.

Dans le titre de l'album ou du premier single, il apparaît que la rage est tournée vers cet ennemi masqué ou ce diable qui ne se cache pas dans les détails mais dans l'ombre. Quelles sont vos sources d'inspiration?

J'ai écrit ces textes en voyant ces périodes de contestations populaires récentes. J'ai le sentiment qu'on se tourne vers les personnes sensées être aux responsabilités mais qui au final ne gèrent plus grand chose. Une petite oligarchie a amassé suffisamment d'argent pour imposer les politiques aux états et se servent de ces pantins pour faire passer ces décisions, elles ne sont jamais exposées directement. La collusion est flagrante entre l'agro-alimentaire, le pharmaceutique et les différentes

sphères de pouvoir.

Peux-tu nous parler du clip de «The devil is hidden in shadow» ?

Comme je te disais, nous avons peu de moyens et Marine nous a fait ce montage avec des bouts qu'on avait faits au studio lors de l'enregistrement. On a complété avec ces images dans un village en ruine à côté de chez moi à Evreux. La petite histoire c'est qu'il faisait moins 1 degré quand on a tourné, on s'est bien marré... On sort en ce moment un second clip, toujours grâce à Marine. Ca reste un support important de promo, surtout qu'on est privés de concerts donc ça aide à garder un lien avec ceux qui nous suivent.

Vous êtes investis dans la cause animale, dans la lutte contre le changement climatique et êtes pour la plupart vegans dans le groupe. Quand cela s'est-il fait ressentir comme une nécessité? Le hardcore notamment le mouvement Straight Edge est un des précurseurs avec des groupes comme Minor Threat c'est de ce côté de l'Atlantique que viennent vos influences de ce côté?

Oui bien sûr, surtout pour les anciens nous avons baigné dans cette mouvance et c'est sans aucun doute ce qui nous a amené à nous poser des questions sur nos modes de vie. Aujourd'hui on essaie de relayer ces messages. La musique reste un puissant vecteur d'idée et pour nous ça compte d'apporter du fond. Il y a d'ailleurs un texte dans cet album pour rendre hommage à ces groupes qui nous ont aidés à nous construire.

Une autre constante est votre engagement. Votre intro reprenant une partie du discours de Severn Cullis-Suzuki en 1992 au sommet de la terre, devenue quarantenaire mais son discours est toujours d'actualité. Pourquoi avoir choisi ce discours et pas celui de Greta Thunberg? Ce choix est-il pour montrer que des voix s'élèvent en vain et que l'issue est certaine?

Pour le coup cette idée est venue d'un bon pote, Sylvain qui jouait dans Seekers of the Truth et avec lequel Didier et moi avons joué dans Absone. Il m'avait demandé des nouvelles de l'avancée de l'album et je lui avais expliqué les soucis avec la batterie. Il m'a proposé de lui balancer le premier morceau et a collé une batterie avec ce sample. On a gardé l'idée. Je trouve que c'est plus parlant car ce discours a été prononcé quand on a formé le groupe et c'est tellement d'actualité que beaucoup pensent qu'il s'agit de Greta. C'est un triste constat, en effet depuis 30 ans les choses n'ont pas beaucoup évolué et l'écologie ne sert souvent que de prétexte à de nouvelles taxes. En cela on ne veut surtout rien attendre des politiciens et ne pas être assimilés aux partis «écolos».

Une sortie d'album est souvent couplée à une tournée. Comment vivez-vous l'absence de visibilité de ce côté ?

Mal. L'envie est très grande, nous lisons les très bonnes chroniques et on se dit qu'on passe à côté de belles choses. Mais comment faire ? On se retrouve comme tous les groupes privés de concerts à ça commence à faire très long car on veut défendre cet album. On n'a jamais intégré autant de nouveaux morceaux

à un set. Après tous ces bons retours on a hâte de partager cet album avec le public et retrouver ces sensations du live.

Un dernier mot pour nos lecteurs?

Un grand merci, on espère vous retrouver très vite.

Merci Dim, merci Primal Age, merci Roger.

JC

Photos live: Paul Barros



LOFOFORA PAUL B - MASSY @JC FORESTIER





















FRÉDÉRIC D. OBERLAND

MÊME SOLEIL

Frédéric D.Oberland. Le blase vous dira-t-il quelque chose ? Photographe à ses heures, ce multi instrumentaliste est co-fondateur du label Nahal Recordings et des groupes Oiseaux-Tempête, Le Réveil des Tropiques et Foudre! Il mène en parallèle un parcours solo qui compte trois albums studios. Le petit dernier de la famille a vu le jour en juillet dernier et porte le nom de Même Soleil.

«Augures» fait une entrée mystique. Des boucles

sonores sinuent dans le fond. Hypnotisé, le cerveau n'a plus qu'à écouter les instruments se répondre. Les cuivres font une mélodie qui pousse à s'enfoncer dans le rêve, oublier le temps. Simplement se laisser guider vers le chant des oiseaux qui habitent la fin du morceau (sans la tempête). «Quatre épaves d'acier» tourne encore lentement des sons synthétiques à l'infini favorables à l'élévation pour se terminer dans un brouhaha de prières indiennes. Cette fin est reprise sur «En cercle immergé» en superposant à cela des discours de PDG mettant le monde en laisse. Les extraits de déclarations d'Elon Musk et de Jeff Besos bourdonnent jusqu'à créer la confusion. «Un feu rebelle» se construit autour de la guitare de Frédéric D.Oberland. Rapidement, l'ambiance se fait plus sombre. L'instrument semble d'abord résonner dans les espaces avant que quelques vrombissements viennent ajouter du corps. Le morceau gagne en intensité crescendo et la menace grandit. Les sons électro cheminent sur «Ravages» et ramènent la tranquillité à bord du navire. Comme le premier morceau, «A notre nuit» culmine à plus de dix minutes. Le caractère hypnotique revient habiter la musique. Dans la folie de la transe sortent les cuivres. Dominants, ils montrent un cap halluciné. Pour que le soleil se couche, les mêmes instruments se mettent à nu dans une dernière minute émouvante.

La musique de Frédéric D.Oberland est un voyage. Le mieux, c'est sans doute de s'allonger, de fermer les yeux et de se laisser porter sans jamais laisser le rideau se lever.

Julien





WELCOME-X

VOL. 2
[Le Triton]

2), c'est qu'ils ont mis toutes leurs idées dans les compositions et il y en a à la pelle. Le combo joue avec tous ses registres favoris, du rock au métal en passant (beaucoup) par la prog, et s'il n'y pas franchement de blues (malgré le morceau «Thylacine blues»), on peut même dénicher du jazz ou du post-rock. Même si c'est moins clivant que lors de leurs débuts, le chant lourd me laisse toujours de marbre, je préfère largement quand le ton s'adoucit ou cache sa clarté derrière quelques effets (trop rares, dommage pour moi j'adore la partie cool sur «Ombromanie»). Côté instrus, il y a de la place pour tout le monde, clavier comme guitares peuvent batifoler tranquillement et créer cet univers un peu particulier qu'est celui de Welcome-X. Un monde étrange à la croisée de nombreux chemins comme ceux de Mike Patton (Faith No More, Fantomas, Tomahawk...) et de Steven Wilson (Porcupine Tree, No-Man, Blackfield...), deux superstars prolixes qui aiment

créer avec d'autres fortes têtes mais qui n'ont

pas besoin de se rencontrer puisque ce qu'ils

pourraient faire existe déjà, clairement, ça ressemblerait à du Welcome-X, tu l'as compris, ce

deuxième volume est au moins aussi exigeant

et aventureux que le premier.

Si les gars de Welcome-X ne se sont pas fait

chier pour le titre de leur deuxième album (Vol.



MELEE

MELEE

(Araki Records)

On connait tous la mêlée, ce «combat confus au corps à corps entre plusieurs individus», ou cette fameuse phase de jeu au rugby dans laquelle les joueurs se regroupent en bloc. Eh bien, désormais, tu emploieras ce nom pour désigner un duo de math-rock noise italien qui a sorti en fin d'année dernière (oui, toujours à la page chez W-Fenec), un excellent (premier ?) disque nommé. Melee chez l'excellent label de musique d'ascenseur émotionnel Araki Records (Bilal, Tabatha Crash, Le Crapaud et la Morue, Nose in the Nose, L'Effondras). D'un côté, une basse bien grasse très expressive qui joue assez vite avec des remous de partout, du «stop and go», des accords, du slidé, du phrasé léché et j'en passe, et de l'autre, une batterie qui en fasse combat confusément au corps à corps avec cette basse chimérique. Crois-moi, tu vas en prendre pour ton grade d'amateur de musique virevoltante car ça pilonne («Spiaggia», «Oneïdalzone») et balourde sans scrupule du riffs inébranlables («250», «Pizza», «Martello») du côté de chez Melee. Les mecs sont même ultra sympas en te calmant les oreilles à mi-parcours pendant une minute! Intensive et solide, la musique de Melee est à rapprocher de celle de leurs concitoyens de MoRkObOt. Une valeur sûre, indéniablement.

■ Ted



MOANAA EMBERS

(Deformeathing Production)

Si l'EP Torches était à la fois de grande classe et glauque, que dire de l'ensemble de l'artwork de cet Embers? Au moins aussi classe dans les matériaux et la construction du digipak, l'image phare est celle d'un oiseau dans un cercueil, mais on trouve également des dents, des formes étranges, un enfant siamois coupé en deux en mode planche anatomique et des croquis old school où l'œil tient une place importante, le tout dans un nuancier de marron. L'objet entre les mains, on sait que le meilleur groupe de posthardcore polonais n'a pas changé sa guitare d'épaule, on se doute même de la tonalité de l'ensemble, le combo n'a laissé que très peu de place aux mouvements éthérés et clairs, mis à part le début de «Triad», «Inflexion» (découvert sur Torches) et son extension «Expire» (quel régal), Embers a plutôt une lourde tendance à nous tabasser la gueule.

Chant lourd, riffs graves et puissants, rythmes assez élevés, y'a toujours un truc pour nous défoncer. Car quand la guitare s'éclaircit et que les rugissements se taisent, le tempo devient infernal (grosse démonstration que cette accélération sur «Nothing») et même si c'est un des principes de base du genre (faire cohabiter des opposés), Moanaa est passé maître en la matière, ne se contentant plus de juxtaposer des ambiances mais réussissant à entremêler les sensations et se permettant de faire des relances complètement folles alors qu'on pen-

sait avoir atteint le climax du morceau. J'ai beau avoir écouté l'album en boucle durant plusieurs jours (oui, il n'était pas encore chroniqué lors du maquettage du mag'), je me laisse encore surprendre par des atmosphères ou des détails (par exemple cette petite gratte délicate en arrièreplan sur «Lie»).

Compositions éclatantes, production impeccable (le mix et le mastering sont signés Haldor Grunberg qui a bossé avec Behemoth, J.D. Overdrive, Azarath...), artwork somptueux (va voir les créations de Dogma Noir, le tatoueur responsable des dessins), Moanaa confirme sorties après sorties qu'il faut compter sur eux pour représenter le post-hard-core, et s'ils sont peut-être très bien chez Deformeathing Productions, je ne serais pas étonné de les retrouver chez Pelagic Records un de ces jours...

■0li



FANTOMES IT'S OK [Pan European Recording]

La mode des duos rock (sans basse) est loin d'être finie puisque nous découvrons les Parisiens de Fantomes à travers leur premier album It's OK, sorti en février dernier sur le label Pan European Recording (celui de Flavien Berger, Poni Hoax et Marc Melià). Un disque fortement porté

par les sonorités lumineuses et énergiques des groupes indés des nineties, qui par moments se dirige vers le punk-garage ou l'indie-rock des débuts 2000. Si «Rainbow» (ou d'autres comme «Rain») développe un univers très proche de Weezer avec une voix qui vient sans prévenir s'écorcher à la façon de Kurt Cobain, «Sometimes» rappelle quant à lui la frénésie électrique et mélodique des Libertines. Et si vous prenez le temps de parcourir cet album, sans vous contenter uniquement de mater leurs clips plutôt bien foutus et cools, vous constaterez que chacune de ses pistes vous évoquera très probablement l'un de vos groupes favoris, si vous vous sentez proches de la sphère 90s, bien évidemment. It's OK fait partie de ces rares disques rock à être réussi de bout en bout, et même si la surprise ne nous envahit pas (on est vacciné à ça depuis 25-30 ans, c'est un peu comme si nous connaissions déjà la fin d'une chanson avant de l'avoir écouté en entier), son grand avantage est qu'il ne provoque jamais d'ennui ou de redite. Car Paul et Mus vont tout simplement à l'essentiel, en variant les plaisirs, et savent exactement comment nous séduire avec cette guitare pleine de mélancolie et cette fine et puissante rythmique. L'un des albums de notre été.

> ■Ted Photo: Lou Beauchard



DERNIER CONCERT AVANT LA FIN DU MONDE

UNE VILLE OÙ JE N'AVAIS JAMAIS MIS LES PIEDS, UN CLUB QUE JE NE CONNAISSAIS PAS ET DES GROUPES DONT JE N'AVAIS JUSQU'ALORS JAMAIS ENTENDU PARLER (À UNE EXCEPTION PRÈS). VOILÀ LA TENEUR TOUT À FAIT RÉJOUISSANTE DE CE QUI FUT MON ULTIME SORTIE AVANT QUE LE MONDE NE SE RENFERME SUR LUI-MÊME. TOUT CELA S'EST FAIT TRÈS VITE ET N'A TENU QU'À PEU DE CHOSE, UN SMS QUE M'A ENVOYÉ MON VIEUX POTE JEZ DÉBUT FÉVRIER 2020 ET QUI DISAIT SOMMAIREMENT : "HÉ MEC, ÇA TE DIRAIT UN TRIP DE TROIS-QUATRE JOURS À SAN FRANCISCO POUR ALLER VOIR UN SHOW D'UN GROUPE CULTE DE SKATE-ROCK ? SI T'ES OK ON PART D'ICI UNE PETITE DIZAINE DE JOURS". HONNÊTEMENT, COMMENT REFUSER ?

Me voilà dès lors embarqué de mon plein gré dans un traquenard fait de la découverte d'un pub absolument démentiel (le fabuleux Toronado et sa cinquantaine de bières en pression), de la visite d'un disquaire légendaire (le toujours fringuant Amoeba) et donc d'un show en date du 21 février situé non pas à Frisco même mais de l'autre côté de la Bay, à Oakland. Le lieu du délit, l'Uptown, est un club à taille humaine constitué de deux espaces, l'un pour le bar et l'autre pour la salle de concert et qui accueille ce soir-là quatre groupes. Soit dans l'ordre de passage, les Devil Sliders de Santa Cruz, Clay Wheels de San José, JFA de Phoenix et enfin Drunk Injuns, de San José également. Si les noms des deux premiers ne diront probablement rien à personne, celui de JFA (pour Jodie Foster Army) par contre devrait assurément parler aux vieux de la vieille amateurs du circuit hardcore 80's. Quand à Drunk Injuns, il s'agit du fameux groupe dont me parlait mon camarade de virée, un quintet portant en permanence des masques squelettiques, difformes et biscornus, fondé en 1983 et auteur d'un unique album et d'une paire de EPs. Une formation cultissime au sein du milieu de la planche à roulettes américain puisque initié par son chanteur Mofo qui fut un collaborateur historique de la revue Thrasher Magazine pour laquelle il créa au début des années 80 une série de compilations de... bah de skate-rock pardi! Mais alors que je pensais venir à un simple concert, je découvre en arrivant sur place que l'évènement est en fait la soirée d'anniversaire des 60 ans de Mofo! Je vous laisse imaginer l'ambiance lors du concert de Drunk Injuns et de l'after qui s'en suivit. Mais remettons les choses dans l'ordre en commençant par le commencement.

Grosse surprise lorsque les Devil Sliders montent sur les planches face à une audience encore clairsemée : si les membres des autres groupes de la soirée doivent quasiment tous être grands-pères, le cumul des âges des trois musiciens présents devant nous n'atteint pas celui de Mofo. Et vu la réaction bruyamment enthousiaste de certains au sein de la salle, j'en viens à me dire que leurs parents, oncles et tantes ont fait le déplacement. Et ils ont raison de les acclamer car les gamins assurent en envoyant un thrashcore rappelant celui de la scène de Venice Beach (je pense beaucoup à Excel). Ça joue vite et carré, les compos sont vraiment très bien construites et le trio sait tenir la scène avec un professionnalisme qui impressionne au regard de leurs jeunes âges. Avec une mention spéciale au frontman, chanteur et guitariste aussi à l'aise à la rythmique qu'en lead.

Changement de plateau et de registre avec Clay Wheels, autre trio qui compte en son sein à la basse un des membres de Drunk Injuns et qui pratique une forme hybride de skate-rock et surf-rock avec des touches

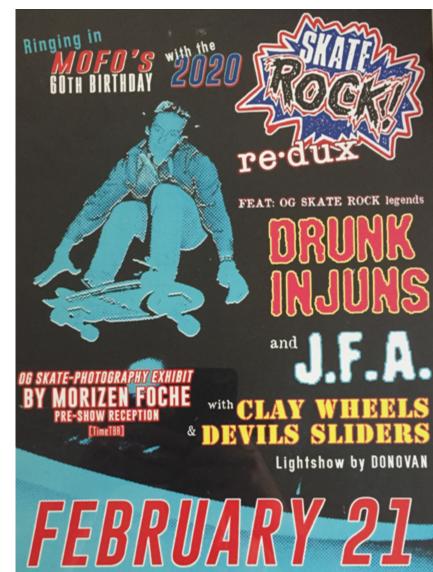
heavy-blues. La rupture stylistique est pour le moins abrupte mais là aussi je me laisse prendre. La formation fait tourner une formule qui justement ne tourne pas en rond et qui séduit titre après titre. Et puis après la déferlante thrashcore que l'on vient de vivre et ce qui nous attend par la suite, je me dis que la performance de Clay Wheels remplit parfaitement son office plus prompt à la coolitude. À noter qu'entre les deux groupes le public s'est étoffé et je repère autour de moi de plus en plus des gars plus vraiment tout jeunes venus assister au show le skate sous le bras ou accroché dans le dos.

Quand JFA investit les lieux, la salle est quasiment pleine comme un œuf et la guerre peut commencer. Toujours actif après quarante ans de carrière et de multiples changements de line-up, la formation emmenée par son impressionnant chanteur Brian Brannon (qui ne tient pas en place) envoie un set de fou furieux ultra speed mettant littéralement le feu à la salle, déclenchant pogo sur pogo parmi une audience majoritairement composée de vieux briscards. Et croyez-moi, pogoter avec un skate à la main ça ne doit pas être facile. Je rentre pleinement dans le show multi-vitaminé et pour tout dire totalement galvanisant de ces fiers hérauts du hardcore US. Au passage, le groupe nous apprend qu'un invité de marque a fait le déplacement et se trouve dans le public pour fêter l'anniversaire de son pote Mofo : il s'agit de la légende du skate Steve Caballero! Dès la fin du show de JFA, Jez et moi nous précipitons pour le voir et échanger quelques mots avec lui. Bref, la cerise sur le gâteau (d'anniversaire donc).

Déjà, en m'en tenant aux trois prestations auxquelles je viens d'assister, je peux parfaitement considérer que cette soirée est on ne peut plus réussie. Mais reste le gros morceau, celui pour lequel tout le monde est venu (même de France, dingue non ?). Alors quand les lumières s'éteignent à nouveau pour accueillir la tête d'affiche, c'est un peu l'hystérie qui s'installe au sein du Uptown. La ferveur est palpable et l'atmosphère électrique. Jez m'avait fait écouter l'album

du groupe avant notre séjour, je m'étais donc un peu familiarisé avec sa musique si spécifique, mélange de skate-rock et de death-rock avec des plans pas toujours très éloignés du post-punk. De fait, j'apprécie d'autant plus ce concert assez fantastique. Sur scène comme dans la salle, la fête est totale avec un volume sonore au-delà du raisonnable (comme pour les groupes précédents) mais clair et précis. Une bonne grosse partie du répertoire de la formation est passée en revue et ils sont nombreux dans l'audience à donner de la voix. Le show se clôt, Mofo retire son masque, remercie tout le monde d'avoir fait le déplacement. Jez et moi finirons cette soirée en sa compagnie à papoter avant de nous éclipser au beau milieu de l'after, des souvenirs plein la tête et le sourire aux lèvres. Une parenthèse formidable et enchantée en somme avant un retour à une triste réalité qui allait tous nous frapper de plein fouet...

> ■ Bertrand Pinsac New Noise





DIRTY BLACK SUMMER

GREAT DECEPTION

(Nova Lux Production)

Des fois je galère à trouver une entrée pour attaquer un article et d'autres fois, j'en ai une telle quantité que je ne sais laquelle choisir et je rédige ce que tu es en train de lire. Je vais toutes les balancer, tu choisiras tes préférées pour mettre les paragraphes dans l'ordre!

Oiseaux de mauvais augure! Dirty Black Summer sort son EP en mai 2021, précisément lors d'un des derniers jours où on a vu le soleil... Il reste quelques jours en août mais même avec une canicule torride (alors que la météo annonce encore 3 jours de pluie sur les 5 à venir dans le Nord), l'été 2021 restera comme l'un des plus pourris depuis longtemps. Un sale été très sombre... Comme par hasard? En fait, non, rien de prémonitoire dans ce choix, c'est plus pour honorer Danzig, un groupe que les cinq sudistes apprécient. Bien entendu rien à voir entre mon avis et le titre de la galette: Great deception.

Avec l'âge on s'adoucit! Clairement HardCore dans leur jeunesse, Cyril, Jimbo et Michael tous trois ex-In Other Climes font parler leurs expériences dans ce nouveau projet résolument alternatif, si on garde un gros son, il est saturé comme il faut pour se rappeler des années 90, celles où la frontière entre rock et métal était très floue, ne permettant pas de catégoriser Alice in Chains ou Soundgarden et forçant les critiques à

inventer le grunge. Dirty Black Summer n'est pas vraiment gunge mais les loustics usent d'une voix granuleuse, de guitares sauvages et des mélodies venimeuses qu'on pouvait entendre à l'époque, aujourd'hui, on dirait que c'est plutôt stoner.

C'est le nouvel Headcharger ? Privilégié, j'ai reçu le nouvel album d'Headcharger au début de l'été et il se trouve, oui, je raconte ma vie, que lors d'un long trajet en bagnole j'ai chopé deux disques dans ma pile, le Headcharger donc et celui-ci. En ne faisant pas trop gaffe, on pourrait presque les mélanger. Gros son, harmonies velues et accrocheuses, guitares lourdes, rythmiques qui envoient, les deux combos ont pas mal de traits communs et on écoute aisément les deux disques les uns après les autres, si tu fais le DJ, prends en bonne note, tu peux enchaîner des titres des deux groupes sans souci.

Paye ta cover ! J'adore quand des «tubes» sont repris et déformés par des musiciens qui n'hésitent pas à en faire «leur morceau», c'est le cas ici avec «Womanizer», j'ai d'abord trouvé cette plage un peu étrange avec ces chœurs et le gimmick de l'intitulé qui revenait tout le temps, ce n'est qu'en me penchant un peu plus sur le skeud que j'ai percuté. C'est une reprise de Britney Spears! Pour ma défense, j'étais concentré sur ma conduite, je ne suis pas un grand fan de toutes ces chanteuses/danseuses et surtout les Dirty Black Summer font grave le taf pour faire du hit une plage presque comme une autre de leur EP. Pour autant, pour les découvrir, essaye plutôt «Your great deception» ou «Know better».

■ 0li



BLACK INK STAIN

INCIDENTS

(Atypeek Music / Araki Records / Day Off Records)

Originaire de Clermont-Ferrand, Black Ink Stain est une formation qui puise son énergie dans le noise rock. La formation composée d'un triangle guitare-basse-batterie réalise son EP Black Ink Stain en 2017. Un 4 titres qui met méchamment l'eau à la bouche.

En avril, les trois musiciens mettent dans les bacs un premier album : Incidents. Un travail réalisé avec de la continuité puisque le projet est toujours accompagné par David Weber aux studios des Forces Motrices (Suisse).

C'est sur quelques notes industrielles que Incidents débarque. L'introduction de «Slice of Pain» passée, le son lourd et rageur de Black Ink Stain fait surface. La batterie est ferme, la basse bien grasse et la guitare grince en tous sens. Ranger ce groupe sous une étiquette est aussi difficile qu'inutile. Bien sûr, l'ensemble prend globalement des allures noïse. Des ambiances rock lourdes et lentes rappellent le premier album de Nirvana (1989 - Bleach). Sur des titres plus agressifs, Black Ink Stain explose des sonorités métal. Laissant parfois quelques pistes instrumentales s'exprimer, le chanteur s'impose nettement avec des paroles parfois scandées souvent criées. Le témoin d'une expression urgente et permanente.

Incidents est un album qui cultive la rage sans concession. Une musique parfaite à écouter en boucle pour des jours sombres. Vu l'actualité, ça tombe plutôt bien.

■ Julien Photo : Anastasie Viala





À TERRE
NOTRE CIEL NOIR

(Autoproduction)

Ce n'est pas parce qu'ils ont des attaches du côté de Mont-de-Marsan que Gojira soutient À Terre dès la parution de leurs premiers titres, c'est parce que derrière des raccourcis simplistes (tu liras sans cesse que ces mecs font du «post hard core entre Cult of Luna et AmenRa»), À Terre propose quelque chose de suffisamment particulier pour qu'ils s'y intéressent. Et moi aussi. Mais si j'y ai prêté une oreille attentive, ce n'est pas parce que je zone dans leur coin, c'est que leur bassiste, Jérôme, joue aussi dans Way For Nothing, un combo post-rock dont j'ai dit le plus grand bien dans le Mag #46...

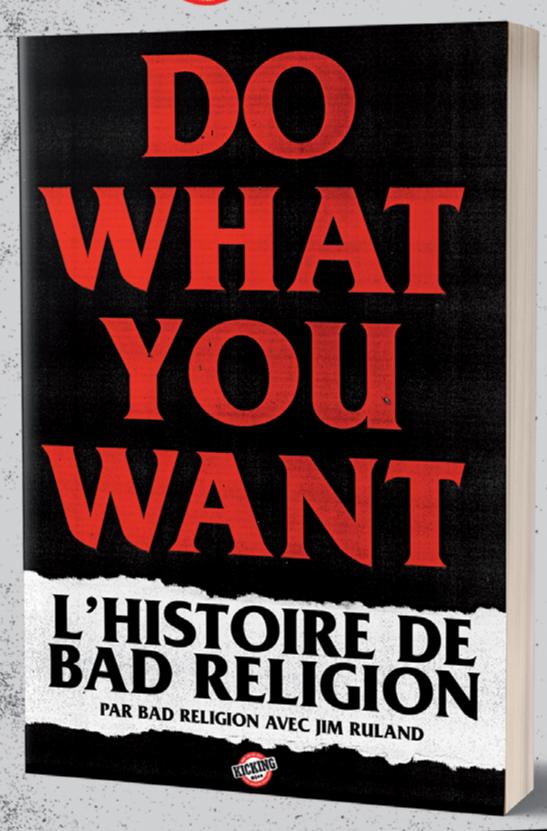
Le style a beau être différent (pas tant que ça si on y réfléchit mais ce n'est pas le sujet], on retrouve les mêmes exigences en ce qui concerne les atmosphères, les sons, les rythmes et le message. Celui-ci est en français, audible malgré une voix bien éraillo-caverneuse et nous met plus bas que Terre, les dépressifs passeront leur chemin car le champ lexical labouré nous offre du «sans espoir», «traumatisme» (aussi bien une défaite en finale de coupe d'Europe ou la fermeture des lieux musicaux emblématiques de la capitale girondine), «eaux troubles», «plus rien n'existe», «sans lueur», «se laisser sombrer», «limbes»... Choisir Notre ciel noir comme titre de ce premier EP est donc logique même si ces mots ne sont pas ceux des 3 pièces proposées. Les textes sont en adéquation avec les sensations procurées par la musique, lancinante et

lacérante, elle alterne sans trop de surprise des passages éthérées et d'autres particulièrement massifs mais réussit surtout à mélanger les ambiances (cette guitare plus claire qui traverse le final de «La réponse») et à particulièrement bien passer de l'ombre à la pénombre («Bordeaux traumatisme»). Le combo sait également ne pas lâcher la pédale de distorsion sans lasser un auditeur qui réclamerait son lot de quiétude («L'éternel retour»).

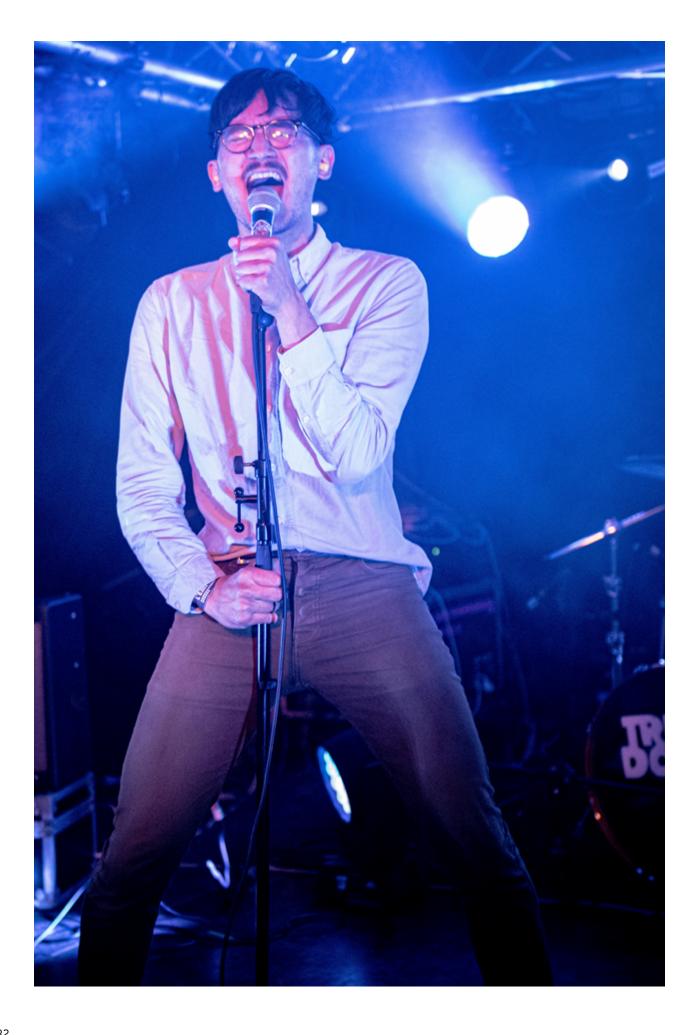
Les amateurs de post-hardcore peuvent donc ajouter À Terre sur leur liste de groupes à suivre, Notre ciel noir date du début 2021, les Néo-Aquitains ont d'ores et déjà pas mal composé et il se pourrait que la suite de leurs aventures se fasse entendre assez vite alors plutôt qu'à terre, reste à l'affût.

■ 0li





Disponible sur www.kickingrecords.com



MSS FRNCE

LES MSS FRNCE ONT UNE RÉGULARITÉ D'HORLOGE SUISSE : UN AN, UN EP. NOUS SOMMES DÉSORMAIS AU V AVEC TOUJOURS UNE URGENCE ET LA VOLONTÉ DE NE PAS DÉPASSER LES DEUX MINUTES SUR LEURS CHANSONS DE BRÛLOTS PUNKS EN FRANÇAIS DANS LE TEXTE. LEUR PASSAGE À L'EMPREINTE, SCÈNE DU GRAND PARIS, NOUS A DONNÉ LA POSSIBILITÉ DE PARLER DE TOUT CELA DANS UN ENTRETIEN FLEUVE AVEC TOUT CE QUI FAIT L'ESSENCE DANS LE MOTEUR DU GROUPE...

La première question est de savoir comment s'était fait votre rencontre et d'où venait cette urgence de jouer des chansons punk de moins de deux minutes ?

Martin (chant): Jérémie et moi, on allait à des concerts à Nancy. Donc c'est comme ça qu'on s'est rencontrés. Thibault et moi, on a fait nos études ensemble et c'est comme ça qu'on s'est rencontrés. Jérôme et moi, on est nés dans la même ville et on était dans le même lycée. Et c'est comme ça qu'on s'est rencontrés. On a eu notre premier groupe de punk ensemble. Et puis, quand on était tous les quatre à Paris, on s'est dit qu'on avait envie de faire de la musique. On ne savait pas du tout quel genre de musique.

Jérémie (batterie): Ça faisait longtemps que Martin et moi, on parlait de faire un groupe ensemble et on s'est dit que ce serait mortel de faire un truc comme ça, très énervé. En fait, moi, je suis batteur et Martin est chanteur. Il fallait trouver des larrons pour nous épauler. Jérôme, est arrivé à Paris à ce moment-là. Ce qui est drôle, c'est que je ne l'avais jamais rencontré avant la première répèt et Thib, on l'avait déjà vu quelquefois sans le connaitre vraiment. Lui ne vient pas du tout du punk. Ça, c'est rigolo.

Thibault (guitare): Je ne viens pas du tout du punk. Avec Martin, on avait un peu bu à un concert et il m'a dit «Viens! On va faire un groupe de punk ensemble! Essaye, on répète et on va voir ce que ça donne».

Jérémie: La première répète, c'est un match direct. On a directement écrit un, voire deux morceaux. On a testé des reprises car, en général, c'est ce que tu fais pour te tester un peu, pour te renifler. Et cela a tout de suite pris. On s'est vu assez régulièrement et on a essayé d'écrire un peu plus, de faire deux ou trois morceaux, et si jamais on arrivait à faire

un concert pour les potes, cela ne nous mènerait pas beaucoup plus loin que ça. Et tu vois, on est là ce soir.

Comment s'est fait le choix du nom ? Parce que c'est un peu osé...

Thibault : On ne sait plus.

Martin: Maintenant, on a une bonne justification. Nous aussi, on veut la paix dans le monde. D'accord, c'est une bonne raison...

Martin : Avoir enlevé le «i» et le «a» c'est une référence à «La disparition», le livre de Georges Perec, mais nous avons conservé le «e» uniquement, contrairement au livre écrit sans «e».

C'était votre premier concert ce soir depuis un certain temps, depuis mars certainement ?

Thibault: C'était en privé, pour les sélections du Printemps de Bourges. Cela faisait long-temps qu'on n'avait pas joué et rien que de balancer les riffs, cela a fait un bien fou. C'était intéressant parce que même les ingés son et tous les techniciens étaient trop contents de voir les groupes rejouer, même pour quelque chose de privé. L'ambiance était cool même si c'était un concert avec le public assis.

Et ça vous a fait quoi ce soir, de remonter sur scène ?

Jérémie: Évidemment, ça fait énormément de bien. On a eu quelques soucis à se voir pendant le confinement, mais l'idée d'organiser les emplois du temps pour faire des répètes alors que cela faisait un mois que nous n'avions pas répété, ça fait du bien. Normalement, on répète chaque semaine ou même avant les concerts pour se maintenir un peu en forme. Et tout cela parce qu'on est des grands flippés. Et en fait, de revenir sur scène d'un coup, perso, ça m'a fait des petits frissons, de retourner dans une



salle où il y avait du son, des bracelets artistes, les gens de l'orga, du catering, etc.

Thibault : Avec des gens qui parlent, des gens qui applaudissent, qui crient.

Jérémie: Du coup, quand Thib balance ses premiers accords et qu'on se checke avant: «Messieurs, bon concert, on y va»! Et bam bam! J'ai eu une espèce d'explosion intérieure.

Martin: Je suis d'accord avec ça, et en même temps, j'ai l'impression que c'est comme si c'était hier la dernière fois. On n'oublie pas quand même la base des shows, c'est comme un bon pote que tu n'as pas vu depuis très longtemps et ça revient direct.

Thibault: Je fais une comparaison avec l'enregistrement de V: c'est pareil, on sortait du confinement. Et moi, je me souviens quand j'ai fait mes premiers riffs, cela a fait un bien fou. Martin et moi-même avons enregistré les voix et les chœurs presque en une prise. J'ai ressenti la même chose sur scène tout à l'heure: la puissance de tout ce qui était coincé en moi depuis quelques mois qui est sorti automatiquement et plus féroce. Et tu retrouves la même chose sur l'album V, ça se sent.

Il a été enregistré pile-poil il y a un an, les 23

et 24 juillet 2020...

Thibault : Et malheureusement on n'a jamais eu beaucoup d'occasions de le défendre sur scène.

Où vous vous présentez avec un côté un petit peu gendre idéal...

Jérémie: On nous pose souvent la question quand on nous voit sur scène: «Vous vous habillez un peu bizarrement pour monter sur scène?» C'est drôle parce que c'est complètement l'inverse. Comme on a beaucoup joué à Paris, on jouait tout de suite après le taf et on n'avait pas le temps de se changer. On est habillé comme cela tous les jours, donc ce n'est pas par choix, ni par contrainte, mais juste qu'on s'habille comme ça dans la vie. Et comme le groupe reflète les personnes qu'on est dans la vie, cela ne sert à rien de porter un déguisement le soir.

Thibault: C'est agréable aussi de voir quand on a fait un concert avec des gens qui étaient en train de se marrer en nous voyant arriver comme ça, ils pensaient qu'on allait faire de la pop. Et à la fin du concert, ils étaient surpris de nous voir faire du punk.

Martin : Le décalage est énorme. Les gens

nous disent souvent à la sortie des concerts. «On ne s'y attendait pas. Vous êtes tout poli, tout gentil, petite chemise ... Et on ne s'attendait pas à ce que vous jouiez du punk».

On trouve dans vos sources d'inspiration : la rage quotidienne et Paris. Autant, effectivement, la rage quotidienne et Paris, il suffit juste de prendre la bagnole dans cette ville pour comprendre que les deux sont indissociables et intrinsèquement liés. On trouve aussi Minor Threat et Oasis, là c'est un petit peu aux antipodes.

Jérémie: Je ne sais pas si c'est aux antipodes parce que les deux groupes ont quand même une rage en eux. Et même si oui, Oasis je trouve que c'est un groupe de britpop qui est vénère. Les frères Gallagher sont des vénères. Des chants de stades, de hooligans, Manchester City, ce ne sont pas des tendres.

Thibault : Je suis un grand fan d'Oasis. Leurs premiers lives sont quand même énormes. Ils se sont fait virer plusieurs fois des stades.

Jérémie : Minor Threat et Oasis, ce n'est pas la même idéologie mais ces deux groupes ont la même rage.

Il y a un côté prolos vénères...

Jérémie: Et c'est ça, tout à fait. Oui, effectivement, les prolos vénères. Et nous, c'est ça aussi. On ne va pas revendiquer un héritage ouvrier des mines, mais on vient de familles prolos.

Thibault : Ce qui est drôle, c'est que Paris, on l'aime et on la déteste. Et du coup, c'est nous. On crie, on revendique.

En fait, «je te fuis, tu me suis, etc...»

Jérémie: Mais c'est un peu ça, en fait. Moi, personnellement, je trouve ça toujours très drôle de mettre Paris dans les influences. Parce qu'en fait, c'est une ville qui te bouffe tellement que ça retranscrit tout ce que tu peux détester d'un être humain, mais aussi tout ce que tu peux aimer dans un être humain. C'est si vaste et tellement ambivalent. On a plusieurs chansons sur Paris, dont «Paris est une fête» et «Incivilisés», une chanson sur le fait d'être un connard ou une connasse à Paris. Je trouve que le fait de revendiquer d'être et de venir de Paris, je trouve ça assez punk.

Thibault: Mais quand on lit les paroles, il y a quand même beaucoup d'optimisme. Et ça, c'est chouette, ça critique, ça revendique mais en même temps, il faut être optimistes.

Jérémie : Je dois avouer qu'il y a quand même beaucoup de positivité là-dedans. Qu'est-ce que tu en penses Martin ?

Martin : J'étais en train de me dire que JC va se faire chier à retranscrire tout cela, mais en effet, Paris est une vraie influence.

Jérémie: Bref, cette ville est tellement spéciale. En fait, quand tu dis que tu viens de Paris, tu as toujours le côté un peu prétentieux de la capitale et le côté friqué. Effectivement, on a le fric pour vivre dans Paris où on fait tous les boulots qui payent assez pour qu'on puisse vivre «intra muros».

Thibault : En étant dans des petits apparts. Jérémie : Bien sûr, on ne mène pas la vie de pacha à Paris mais on vit quand même dans Paris.

Il y a à peu près un an, vous annonciez votre présence à l'Xtreme Fest, pour ne pas le citer. Et puis, il y a eu cette publication dernièrement et c'était pour faire un point sur votre absence à ce festival. Comment vous positionnez làdessus? Nos lecteurs et nous-mêmes avons un regard extérieur sur ce dossier et on se dit : «Merde! Mais qu'est-ce qui se passe dans cette scène ?». Il y a le respect des victimes avant tout. Il y a également la présomption d'innocence. Comment vous êtes-vous donc positionnés ? Est ce qu'il ne valait mieux pas aller à l'Xtreme Fest, faire un break entre deux chansons et dire aux mecs de l'orga : «Vous avez telle ou telle personne qui est à pointer du doigt et vous avez impacté les vies de vos victimes. Comment allez-vous travailler sur ce sujet ?».

Jérémie : La question s'est posée entre nous. On s'est dit «Qu'est-ce qui serait le mieux à faire «

Martin: On s'est méga pris la tête.

Jérémie: On s'est arraché les cheveux. Moi, je me suis fait des nœuds au cerveau. Je n'en ai pas dormi une nuit. On s'est posé la question par messages interposés, mais aussi de vive voix autour d'une table pour prendre la position, finalement, de ne pas y participer. Effectivement, on s'est posé la question: «Ne vautil pas y aller pour faire bouger les choses de l'intérieur?». La conclusion est que ce n'était pas le moment et que l'important dans l'immédiateté de cette vague qui émerge, c'était de prendre une position claire et nette mais pas non plus définitive. On agit pour montrer qu'on est totalement du côté des victimes. Et notre action principale, c'est de dire «non» à cer-

tains trucs qui ne vont pas. Et effectivement, tu as cité l'Xtreme Fest qu'on a refusé. Mais oui, on leur a dit «non» pour plein de raisons, qui sont facilement trouvables, je n'ai pas très envie de revenir là-dessus, tant sur les raisons extérieures qu'internes au groupe. On a dit «non» et on s'en est tenu là. On a discuté avec l'orga, on a aussi discuté avec des bénévoles et avec des groupes. Ça a mûri notre réflexion et on a décidé de ne pas y aller. C'est un moment assez important pour qu'on prenne position pour les victimes. Tu dis qu'il y a la présomption d'innocence, OK, mais on n'est pas devant un tribunal. Là, c'est essentiel de montrer aux gens qui sont venus nous dire des choses ou aux gens qui osent l'ouvrir : «C'est difficile aujourd'hui d'oser parler mais c'est important», d'autant qu'on a des proches qui ont été impactés dans leur vie à cause de ça. Et donc, il était important pour nous de faire ce truc-là. On essaye de prendre des positions de notre petit coin de mecs et franchement, être un mec là-dedans, c'est quand même faire partie du problème. Quand tu fais partie du problème, Il faut savoir aussi ne pas trop la ramener. On a pris position, on a fait un communiqué, on a fait une interview, on en fait une deuxième. On nous a encore posé la question aujourd'hui, on en parle avec W-Fenec. Mais il faut aussi veiller à ne pas trop prendre la parole à la place de gens dont c'est vraiment l'engagement ou la vie. On peut essayer de faire bouger un tout petit peu les lignes de notre côté, en parlant aux copains/copines, aux organisateurs. On a parlé à l'Xtreme Fest, on leur a dit au téléphone : «Voilà pourquoi on ne vient pas» et ils nous ont dit «On vous comprend, on vous écoute, très bien». On a choisi de faire un communiqué sans citer de noms. D'autres groupes ont communiqué et on se reconnaît tout à fait dans ce qu'ils ont pu dire.

Pour Stinky, qui a aussi refusé d'aller à l'Xtreme Fest, c'est un peu différent. «On ne savait pas si on devait y aller ou pas. Finalement, on n'y va pas» alors que vous vous êtes un peu plus tranchés dans votre position finalement?

Jérémie: On a échangé avec Stinky, avant qu'ils ne prennent leur décision et c'était hyper intéressant de voir que l'on s'entendait sur chacun des points qu'on avait soulevés en interne avec Mss Frnce comme «Est-ce qu'on y va pour dire quelque chose? Est ce qu'on n'y va pas pour dire quelque chose?». On a aussi pu

avoir des discussions avec d'autres groupes, qui par exemple pouvaient jouer dans des festivals où on a dit non. Ces groupes y allaient, pour des raisons fortes qui les concernent, notamment Pogo Car Crash Control qui, à travers Lola, a eu un geste fort sur scène. Il n'y a pas de jugement là-dessus. Il n'y a pas de nanas dans cette scène, donc le fait d'être une nana sur scène, c'est quand même quelque chose d'hyper important. En acte militant à la fin de leur set, Lola a retourné sa basse contre la batterie avec écrit dessus «more women on stage» (NDLR: et elle l'a refait au Festival 666).

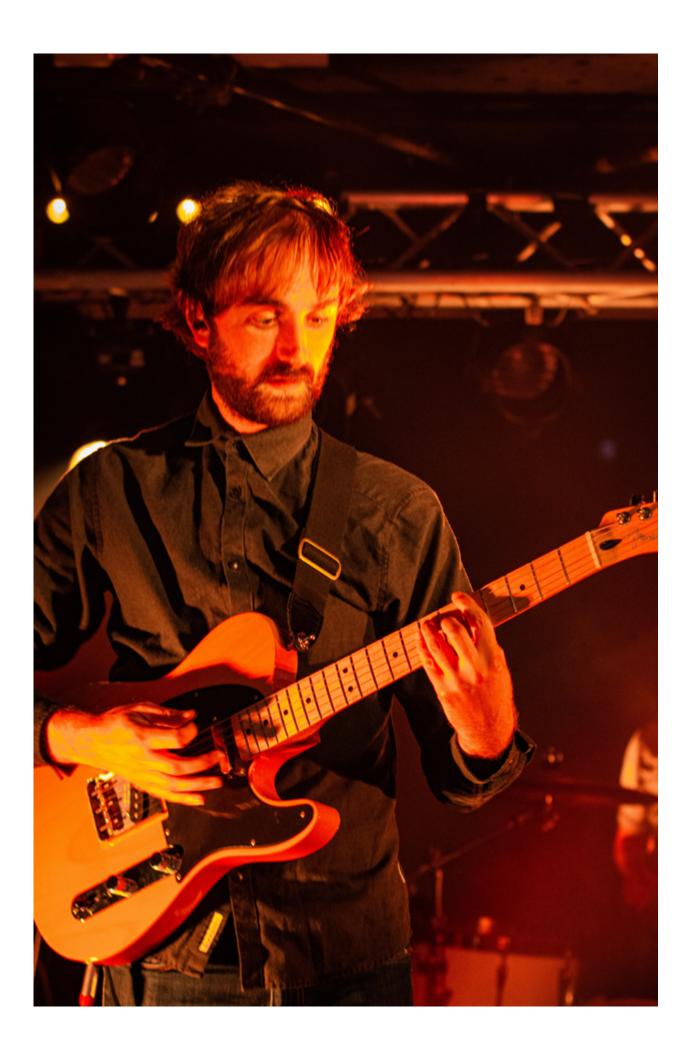
Martin: C'est un acte fort. Nous, on est quatre mecs, si on peut se mettre en retrait pour laisser jouer un groupe qui a plus sa place, tant mieux. Le fait qu'on se retire de l'affiche d'un festival comme celui du Xtreme Fest, par exemple, n'a malheureusement pas fait venir un groupe de riot grrirls hyper vénères sur scène. C'est un peu dommage, mais en fait, si on peut le dire quand même à ces festivalslà pour qu'ils prennent conscience et qu'ils foutent un nouveau groupe sur leur affiche qui a plus d'intérêt à être là, tant mieux. Ce n'est pas ce qui s'est passé. Je ne sais pas si ce qu'on fait, c'est pisser dans un violon mais au moins, on est tous les quatre d'accord avec nous-mêmes. Et ça, c'est le plus important.

Parce qu'il y a cette notion de «colibri», un des titres de vos chansons où chacun doit apporter sa pierre à l'édifice, chacun doit finalement mettre en œuvre tout ce qui est possible, pour éteindre le feu, même avec une seule goutte.

Martin: Je suis d'accord.

Thibault: Ce n'est pas tout blanc ou tout noir. Il y a beaucoup d'affect. Moi, je suis hyper content que ça sorte et que la parole se libère parce que ça va laisser de la place à d'autres groupes qui n'ont peut-être pas osé ou qui étaient traumatisés ou perturbés. Parce que la scène du punk et métal sont des scènes qui devraient être saines et j'espère que ça va donner un coup de pied dans la fourmilière. Je trouve ça très positif et c'est bien que la parole se libère.

Jérémie: Quand on voit les réactions et ces affaires, s'il y a bien un milieu dans lequel ça ne devrait pas se passer comme ça, c'est bien le nôtre. En fait, ça fait des années qu'on est là, qu'on est formé à ces idées de militantisme, de féminisme, d'inclusion, et c'est simplement



ce qui fait que tu es un humain décent dans la vie. En fait, en lisant les paroles des groupes, face à ce que ces gens font, tu te rends compte que tu as des connards qui sont juste à côté dans la fosse.

Martin: À un moment, c'était un peu mon combat et je me suis «On y va, on fout le bordel là-bas, on défonce tout, on se bat avec Ultra Vomit et on fait passer un message».

Jérémie: C'est quelque chose qui se comprend tout à fait, non? On a hésité sérieusement, mais vraiment, on jugeait que ce n'était pas le moment de le faire. On était en plus programmé le même soir que Tagada Jones, et en réalité, je n'ai pas envie d'aller discuter avec ces gars-là, ce n'est pas mon rôle, je ne suis pas assez costaud là-dessus, je ne veux pas parler pour les victimes.

Jérémie: Pour finir là-dessus, vraiment, ce n'était pas notre rôle de nous battre. On respecte tout à fait les gens qui veulent le faire, mais ce n'est pas notre rôle, c'est clair. Comme le dit Martin, on a très bien fait. Au bout d'un moment, l'engagement a pris le pas sur le fun. On n'aurait jamais pris du fun là-bas en sachant qu'en fait, il fallait débattre avec des gens sur scène ou en coulisses, avec les Tagada Jones ou avec l'orga sur scène.

Thibault: Jérémie, tu as une phrase qui résume cela.

Jérémie : «Talk minus action equals zero», ca vient de DOA, un groupe des années 80 : «La parole sans action, ce n'est rien».

Vous êtes pour l'écriture inclusive notamment dans vos paroles de chansons. J'ai vu que vous aviez un petit peu chambré un mec qui a posté : «Je vous aimais bien, mais avec l'utilisation de l'écriture inclusive, vous nous faites chier ? Je ne vous aime plus».

Thibault : Mais qu'est-ce que tu veux répondre à cela ?

Vous parliez d'inclusion, j'ai adoré votre réaction de dire finalement : «Si tu n'aimes pas l'écriture inclusive, tu vas écouter notre musique, tu vas regarder nos clips, tu ne vas pas aimer non plus».

Jérémie: L'écriture inclusive, c'est juste la pointe d'un mouvement qui est tellement plus ample. On se concentre sur une écriture inclusive juste un point dans un mot. Franchement, si c'est juste cela le combat qu'on mène, c'est de la connerie. Il y a des combats tellement plus importants.

Thibault : Il y a des gens qui meurent pour

leurs droits, et on nous parle d'un point dans un mot...

Martin: C'est souvent moi qui écris les paroles, je me relis justement pour ne pas oublier un «e». J'écris en inclusif dès que c'est nécessaire.

Jérémie: C'est ça que j'aime bien dans l'écriture inclusive. C'est que ça t'oblige à penser à tout le monde, à l'oral ce n'est pas possible de faire de l'écriture inclusive. «l.eL» c'est impossible à dire à l'oral, tu peux l'écrire, mais c'est pas possible quand tu parles. C'est vraiment un combat mineur à côté d'autres choses. Si un mec se sent offensé par ça, que veux-tu qu'on fasse?

Martin: Mais même l'appellation «écriture inclusive» se suffit à elle-même parce que ça veut dire juste inclure le maximum de personne dans ton propos. En tout cas, c'est ce qu'on essaie de véhiculer avec Mss Frnce.

Un autre combat aussi sur le «SSS». C'est toi qui as fait le clip avec les têtes de Mickey sur les CRS. La loi sécurité t'a soufflé l'idée de mettre des têtes de Mickey, de la petite sirène ou des Teletubbies sur les flics?

Martin : Si mes souvenirs sont bons, je crois que la loi est passée en secret un samedi soir, je me suis réveillé le dimanche matin, je vois ça et j'étais ultra vénère. Le truc, c'est que la vidéo était déjà montée sans les têtes des dessins animés pour notre release party. Parce qu'à un moment, on joue sur un fond vert et il y a des vidéos de CRS, incrustées dedans. La vidéo était faite et je me suis dit «Putain, ils ont fait ça en «soum soum» en mode samedi soir, personne dans l'hémicycle. La loi est passée». J'étais dégouté, j'étais là : «Putain !», il était 10 heures du mat' et hop, café, et j'ai eu cette idée en quelques minutes comme ça et je me suis dit : «Bon vas-y, je taffe comme un ouf!». Genre à 14 heures, la vidéo était prête, à 15 heures elle est sortie. Ca s'est vraiment fait dans l'urgence

Jérémie: C'était début décembre, vers le 1er ou le 2 décembre, on avait prévu de sortir ça pour le 13 décembre, ça fait 13/12 (NDLR : 1-3-1-2 en référence aux lettres ACAB de l'alphabet pour «All Cops Are Bastards») et on s'était dit que c'était une bonne date pour sortir cette chanson. On a donc sorti la vidéo un peu plus en amont, parce qu'en fait, c'est insupportable. On a participé aux manifs. Moi, personnellement, je suis journaliste, donc ça me touche. Mais en fait, on est tous citoyens.



La loi a été partiellement retoquée...

Jérémie: Pour les journalistes, ce n'est pas comme dans la loi d'origine où il fallait flouter les images. Ils ont quand même le droit de faire leur boulot. Mais il n'empêche, que ce truc-là, c'est quand même arrivé après des mois et des mois de répression, des mois et des mois de violences, des mois et des mois où des journalistes n'ont pas pu faire leur boulot. Et encore aujourd'hui, c'est n'importe quoi ce qui se passe pour les libertés individuelles dans ce pays. C'est n'importe quoi pour les journalistes et pour les citoyens.

Martin: Dans le pays des droits de l'Homme! Jérémie: Mais vraiment, on ne va pas dire qu'on vit dans une dictature, mais on est dans un pays qui rogne progressivement sur les libertés individuelles. Et ça, c'est indéniable, ce n'est pas moi qui le dit, c'est un constat international.

Martin: C'est triste à dire, mais ces trucslà sont comme une sorte d'essence dans le moteur de Mss Frnce. Ils font tellement de la merde que nous nous disons: «Putain! Mais en fait, on va continuer à faire des EPs parce que ça pue la merde».

Thibault : Je n'écris pas beaucoup mais ces situations m'énervent.

Martin: Thibault écrit de temps en temps des paroles et il est vénère d'un truc du genre «Moi, ça me sert, ça me vénère de ouf, je vais écrire des paroles». 24 heures après, on a une chanson qui est faite. La musique n'est même

pas encore composée, mais c'est juste que c'est super instinctif. On est motivé par ce qui ne va pas dans la société.

Thibault: On compose dans l'urgence. On jamme avec Jérôme à la basse et moi à la guitare. On balance un riff, puis ça se fait dans l'urgence. On m'a demandé si on prenait du temps à écrire, etc. Et c'est vrai que quand on passe trop de temps, on se triture trop les méninges, on arrête parce qu'on perd l'énergie.

Martin: C'est l'ADN de Mss Frnce.

Thibault: C'est facile et pas facile d'écrire une chanson. Parce que nos chansons ne durent que 1 minute 05, il faut tout condenser, avec des changements de rythme. On a quand même un refrain/couplet/refrain en une minute. C'est assez simple et en même temps, c'est compliqué parce qu'il faut tout mettre dedans.

Je souhaitais aborder aussi votre retranscription française du titre «Clint Eastwood» de Gorillaz en «Jean-Paul Belmondo». Ce clip et l'urgence de la chanson est absolument génial. Thibault parlait de l'urgence et de ce côté un petit peu crachat, grosse glaire dans la gueule et on se prend le truc. C'est vachement funky à la base

Thibault : Avec du respect. C'est ça, l'ambivalence.

Jérôme (basse) : Un crachat respectueux. Martin : Il faudra que tu le notes, Jérôme a parlé

Thibault : Parce que là, Martin crache. Mais il

fait cela proprement.

Martin: On a un peu digressé, le crachat ce n'est pas trop Covid. Mais c'est vrai qu'à une époque, je crachais beaucoup sur scène et à chaque fois, je ravalais mon crachat ou j'essayais de le rechoper. Je trouve que c'est très Mss Frnce, genre «on crache, mais on fait attention».

Thibault: On fait attention et on respecte.

Martin : On fait tomber une bière. «Hop», petite serpillière pour essuyer.

Thibault: Quand c'est trop violent, on leur dit de se calmer dans la fosse.

Moi, j'adore cette ambivalence et cette dichotomie, entre l'esprit punk et la volonté de garder une sorte de normalité. Pour revenir sur Gorillaz. Comment êtes-vous allés chercher cette chanson?

Martin: C'est Thibaut qui est fan de Gorillaz et de Damon Albarn. Et donc, il nous a proposé cette reprise. Comme on était OK, on l'a bossée.

Jérémie: En vérité, ce qu'on aime bien dans les reprises, c'est quand il y a des marqueurs assez reconnaissables. Dans Gorillaz et cette chanson, quand tu fais «Tou tin tin tin», tu reconnais tout de suite ce que c'est comme chanson. Du coup, que tu l'abrèges comme on l'a fait ou que tu la rallonges, tu la reconnais tout de suite. Et c'est pour ça que j'aime beaucoup cette reprise.

Thibault : On ne la joue même pas, on devrait l'intégrer à la setlist.

Jérémie: C'est un peu comme les «Eaux de Mars» parce qu'il y a des marqueurs dans les reprises. Et là, on a enregistré une reprise de Nirvana pour une compil, et ce qui est rigolo, c'est que tu remarques quels sont les passages obligés dans une chanson, et ensuite, tu peux faire ce que tu veux, elle sera reconnaissable.

Thibault: Dans celle de Nirvana, «Lithium», c'est le refrain «Yeah, yeah yeaaaaaaaah!», c'est le passage obligé, après tu fais ce que tu en veux.

Jérémie : Voilà, ce qui est rigolo dans Gorillaz, c'est justement que tu respectes les passages obligés. Il y trois marqueurs par lesquels il faut que tu passes et on passe par ça en moins d'1 minute 20.

Martin: Pour le coup, on a coupé une partie parce qu'en fait, le passage rappé, je devais le faire mais c'était méga compliqué. «Finally, someone let me out of my cage» je l'avais traduit. Thibault : Surtout que moi sur ce passage, je devais faire un arpège injouable.

Martin: «Quelqu'un m'a sorti de ma cage» et ça faisait cette ligne de voix rappée à la française qui faisait vachement genre «Nuit de folie»: «Il y a la basse qui frappe à la guitare, qui choque il y a le batteur qui s'éclate et toi qui tient le choc». Et voilà comme on a traduit les paroles en français. Pour revenir à la question, on s'est dit: «Qui est le Clint Eastwood français?»

Thibault : C'est évidemment JPB, quoi ! Martin : Jean-Paul Belmondo «paix à ton âme» quand sortira l'interview. (Gros rires)

Les paris sont pris!

Thibault : Moi, j'ai adoré faire cette reprise. Le travail de reprise, c'était vraiment très drôle. Félicitations à Martin qui a fait le clip.

Martin, parle-nous du clip!

Martin : Je suis libraire et au début du deuxième confinement, les bouquins n'étaient pas encore des biens essentiels. Donc, je me suis dit : «Ah bah, t'sais quoi ? Vas-y, je suis chez oim, j'ai le temps de faire un truc». Je me suis toujours dit que je voulais faire un dessin animé un de ces quatre. Donc tu rentres en mode «Allez, on va dire 8 images par seconde.» Bon, il faut les dessiner. Mais tu as le temps, tu es confiné. Donc, j'ai commencé à dessiner, je crois que j'ai fait 250 dessins en tout. Je leur ai demandé des photos et des vidéos. Et j'ai pris des vidéos live qui existaient déjà, j'ai foutu mon papier calque sur mon ordi, je les ai détourées après, je scannais et j'ai fait ça à peu près 250 fois.

Thibault : C'est très réussi et c'est un parallèle avec les personnages de Gorillaz.

C'est effectivement surprenant de vous retrouver à la fois sur cette chanson qui est pop à la base et sur ce côté un peu graphique.

Thibault: C'est ce qu'on aime bien faire. C'est très Mss Frnce, on fait cette reprise, c'est tout à fait nous. C'est cela, tu disais tout à l'heure entre Minor Threat et Oasis. Pour nous, cela a plus de sens de reprendre du Gorillaz que du Minor Threat. En fait, il y a tellement de choses à faire avec Gorillaz, alors qu'une reprise de Minor Threat, ce serait exactement la même chose. Notre première reprise, c'était G.L.O.S.S.. Très bonne, mais en fait, on n'a rien apporté

Jérémie : On n'a fait que traduire les paroles, elle se trouve sur notre deuxième EP.

Martin : Notre seul album MP3, parce qu'on a voulu toucher à tous les supports.

Jérémie: Il manque le CD!

Martin: On sortira un CD quand on splittera avec tous les titres, ça passe en 30 minutes ou 35 minutes, montre en main.

Thibault: Dans nos concerts, il ne faut surtout pas arriver en retard parce que si tu arrives cinq minutes en retard, tu loupes presque 4 chansons.

Peut-on parler de l'artwork du dernier EP ? C'est ton frère, Martin, qui a fait la pochette ? Martin : Absolument.

Et donc, qu'est-ce qui lui est arrivé?

Martin: C'est une cicatrice qui a un peu grossi. Et ce qui est intéressant avec cet EP, c'est surtout que de l'autre côté, il y a sa tête. En fait, c'est lui qui a créé le concept. Il y a un sticker, qui est sur son visage. Donc, si tu veux voir son visage, il faudrait enlever le sticker mais ce sont des stickers de tagueur en mode coquille d'œuf. Si tu veux arracher l'autocollant, ça arrachera le papier, mais c'est presque impossible de l'arracher. Tu ne peux donc pas voir son visage. Et en plus, il en a chié pour prendre ces photos. Parce que je pense que c'est difficile de se mettre devant un appareil photo, et de montrer ses cicatrices.

Jérémie : Sur la page Bandcamp de V, il explique l'artwork. Il l'a également fait pour IV,

qui était une pochette vide avec des stickers. Il l'a fait aussi pour V, où il explique pourquoi il s'est mis en scène comme ça. Une manière d'assumer à la fois sa cicatrice et son image. Il faut vraiment qu'il parle, on ne veut pas parler pour lui. Allez voir son explication sur notre page Bandcamp.

Martin: Le truc, c'est qu'on essaye d'être conceptuel jusqu'au bout. On ne fait pas de la musique juste pour faire de la musique, mais l'objet fabriqué est un peu de l'»art», entre guillemets.

Jérémie : Et même sans guillemets, c'est juste de l'art.

Thibault : Voilà, on essaie de garder le côté DIY. Martin : Vous remarquerez, il n'y a pas de label, Zéro label.

Thibault: Le label «DIY», on devrait l'écrire.

Tout est autogéré?

Thibault: On est quand même entourés, on a un tourneur, etc..., mais on n'a pas de label. Jérôme: Vous pouvez aller voir sur Discogs il y a marqué «no label» sur les cinq EPs.

Martin: Alors, je le dis: sur Google, il y a une erreur, Nous n'avons pas de label! Je ne fais que de les relancer, ils vont vérifier. Je les relance. Je refais des captures d'écran genre «je suis Mss Frnce, je suis propriétaire des comptes Facebook, Instagram et nous n'avons pas de label».



Et du coup, en parlant de «Je suis Mss Frnce», dans ton dayjob, Thibault, tu as pu faire écouter Mss Frnce à Miss France.

Thibault: Alors j'ai eu la chance de faire un tournage avec Miss France. Je pense que l'on peut arrêter le groupe car mon but ultime, c'était que Miss France écoute Mss Frnce.

Et elle a vraiment vomi après?

Thibault : Non ça c'était moi dans un autre reportage... je suis ingé son pour une émission de télé et j'ai rencontré Miss France et je lui ai fait écouter Mss Frnce.

Martin: Je ne me souviens plus, elle a vraiment écouté?

Thibault: Oui et du coup, c'est très drôle car le reportage s'appelle «Mss Frnce Vs Miss France». C'était une chouette expérience et je voulais que Miss France découvre Mss Frnce, et le comité Miss France a également vu l'émission. Et c'était chouette, et on a les mêmes valeurs, la paix dans le monde, c'est vraiment un de nos souhaits de faire écouter à une Miss notre musique. J'étais trop content d'avoir pu faire écouter Mss Frnce à Miss France

Martin : Et à Benjamin Biolay !

Thibault : Ah oui, il y a aussi Biolay, lui il nous kiffe.

J'ai lu quelque part que vous essayez de séquencer vos sorties d'EP tous les ans. Vous avez de nouvelles compos ?

Martin: Oui nous avons de nouvelles chansons que nous n'avons pas incluses dans le set. On a trois compos qui sont prêtes, mais Jérôme est devenu l'heureux papa d'une petite fille, donc je dois avouer que nous avons un peu moins de temps maintenant pour nous retrouver et surtout lui d'ailleurs pour composer. Et pour l'instant, on se cantonne avec ces trois titres-là. On verra comment ça va se passer si les «règles» doivent changer et qu'on ne rentre pas un EP par an, on prendra le temps qu'il faudra.

Thibault : On a déjà trois nouvelles chansons, donc c'est cool.

Martin : Voilà déjà trois bonnes chansons, donc une exclu pour W-Fenec : il y aura du saxo.

Thibault: Et une très vénère qui dure 40 secondes avec une collab. Deux de ces chansons sortent un peu du lot et sont un peu plus calmes, plus pop avec le saxo.

Martin: Elles ne sont pas pop non plus. Alors, tu as une exclu: les chansons s'appellent «La liesse», «Jeu de l'oie» et «Cambodge».

Si on revient sur les chansons déjà sorties, comment avez-vous eu l'idée de faire une chanson d'une seconde ?

Martin: Pour la petite anecdote, on a essayé de rentrer dans le Guinness Book, car il y a déjà un groupe de métal qui a fait le clip le plus court du monde. Mais le Guinness a refusé notre candidature! On a composé cette chanson pour passer dans le Guinness Book et en fait, ils ont refusé

Jérôme : Le titre du groupe de métal faisait deux secondes, le nôtre une seconde mais ils n'ont pas considéré que notre demande était suffisamment légitime.

Quel est le titre de la chanson déjà?

Thibault : «Toquard raciste urophile mais président» et cela fait TRUMP. Parfois pour se chauffer, ça nous est déjà arrivé de la jouer. Elle est hyper dure...

Martin: Et je crois qu'il y a même une radio qui nous l'a passée. En mode «On passe une chanson de Mss Frnce, écoutez «Bam!» et c'est tout!»

Écoutez, c'est super. J'ai fait le tour de mes questions...

Martin : C'est super merci, ah bah, il est déjà 3 heures du matin ? [Rires]

En tout cas merci pour votre disponibilité et ce show assez mémorable. Est-ce que vous avez un dernier mot pour nos lecteurs? À part la paix dans le monde, bien sûr...

Martin: Le pet dans le monde? A partir du moment où on s'amuse, j'imagine que les gens s'amusent. Jérôme a une banane de ouf. Thibault devient complètement taré. Moi, je danse.

Jérome : A partir du moment où on arrive à communiquer le plaisir qu'on a sur scène, je pense que c'est un concert réussi.

Thibault : On prend du plaisir et en même temps, on a des choses à dire.

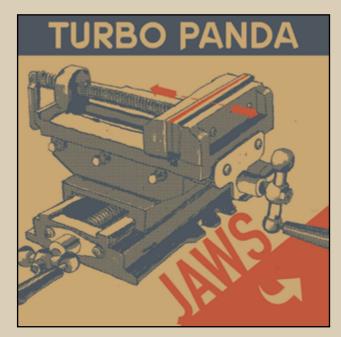
Martin: C'est pas mal comme citation pour finir. Merci beaucoup, en tout cas, merci à toi, et bon courage pour la retranscription.

Merci à Mss Frnce, sincères condoléances à la famille de Jean-Paul Belmondo. Et oui, j'en ai chié pour la retranscription.

JC

Photos: JC Forestier





TURBO PANDA

JAWS

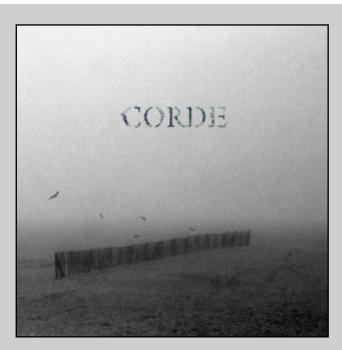
(Autoproduction)

Ça fait plusieurs années que je suis ces Turbo Panda du Mans, à ne pas confondre avec les Ultra Panda de Tours, même si les deux officient dans un registre rock indé noisy. Plutôt dansant en revanche pour le duo Ultra (à la Death From Above 1979) et plutôt intense pour le trio Turbo (à la Fugazi / Jawbox). J'avais mis les Manceaux sous mes radars car le groupe comprend en son sein un ex Powell, qui avait à l'époque aussi fait ses classes à l'école dischordienne et en était sorti avec les félicitations du jury. Quatre disques (principalement des EPs) en un peu moins de dix ans, Turbo Panda poursuit son petit bonhomme de chemin, discret mais régulier avec donc le dernier né, Jaws.

Je parlais de Jawbox à l'instant et c'est vraiment le groupe qui me vient à l'esprit en premier et plus généralement toute cette scène noise post hardcore des années 90's, dans laquelle ont baigné nos pandas, à l'écoute de «Summer camp», qui ouvre cet EP. Son massif, basse claquante, sèche et bien mise en avant, guitare acérée, chant à la McLusky, tantôt plus mélodique et davantage crié, saturé à d'autres moments, batterie qui garde le cap, accentuant le côté répétitif de la rythmique, on sent que le trio maîtrise son sujet et sait où il veut aller. Et on les accompagne volontiers, à moins que ce ne soit eux qui nous amènent, sans faire d'effort et sans comprendre ce qui nous arrive, tout au long des quatre titres de quatre minutes chacun. Le dernier, «Jaws», se démarque légèrement en étant plus lourd, sorte de mélange entre Quicksand et Unsane. Bref, un beau paquet de références pour un groupe qui ne cherche nullement à courir après une mode, un courant musical qui sera remplacé par un autre dans 4-5 ans mais bel et bien à se faire plaisir et ça s'entend. Une espèce en voie de disparition, quoi. Je garde un oeil et deux oreilles sur eux et ne manquerai pas de vous tenir au courant de leurs futurs bienfaits discographiques.

■ Guillaume Circus





(«Shipyard»), de l'électro au rock (raaaah ce «When the night comes» aux distorsions graves) sans jamais avoir de mots, on passe fatalement dans des décors «post» quelque chose mais l'ensemble est tellement rapide (la plupart des étapes font autour de 3 minutes) qu'on ne sait jamais vraiment où on se trouve (ou plutôt si, on sait qu'on est au pays du Chapelier Fou sans être chez lui).

Un grand bol d'air frais chargé d'embruns, voilà donc ce à quoi peut faire penser ce disque, une musique envoutante, un style assez rare, un mélange savant et plaisant, un moment d'évasion, d'abandon, de réflexion mais également de contemplation.

■ 0li

CORDE

CORDE

(Vailloline Productions)

Dans le rock, elles servent parfois pour la décoration, quand il faut sortir un arrangement un poil larmoyant, elles n'occupent cependant que rarement le devant des scènes même si certains les (mal)traitent avec tous les honneurs comme Apocalyptica ou Chapelier Fou, les cordes sont donc plutôt discrètes.

Dans le rock, elle sert parfois pour la décoration, quand il faut donner un peu de rythme ou créer une ambiance, elle n'occupe cependant que rarement le devant des scènes même si certains (Daft Punk, Air, Chemical Brothers...) en ont fait une spécialité rentable et sont apparentés au monde du rock alors qu'ils sont clairement des chantres de la musique électronique.

L'idée de faire du rock avec quasi exclusivement ces deux ingrédients est donc pour le moins osée... et quand on découvre ce premier album, on ne peut être que bluffé par le résultat car c'est du grand art que nous offre Corde. Ce trio issu de la scène lilloise (Polyandres, Gumma...) ose mélanger la chaleur du violon et du violoncelle à la dureté des sonorités synthétiques, leurs débuts relativement folk semblent loin quand on écoute (d'une traite, forcément) Corde, un opus qui construit des paysages, la bande-son d'un voyage en terres lointaines qui passe par la mer. Un trip avec d'obscures résonances un peu acides («Texel» qui fait aussi escale à Bristol) et des envolées aussi nerveuses que lumineuses



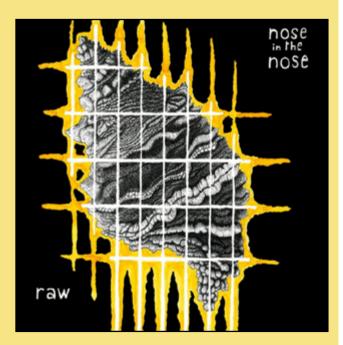
HORSE TEMPLE

ARH ABRABH

(Zéro Egal Petit Intérieur)

Arh abrabh est le deuxième disque de Horse Temple, projet solo de Guillaume Collet, bassiste de Rome Buyce Night et membre de Dernière Transmission également. Si cet album était un film, ce serait sans aucun doute un western bien acide et noir. Arh abrabh nous plonge dans un univers contemplatif, complètement neurasthénique de par la langueur de la voix, le désenchantement des guitares et le retrait des percussions légères. Les incantations et les histoires de Guillaume racontées de manière subjective - bien influencé par Jim Morrison pour le coup - collent parfaitement sur sa musique qui bénéficie d'un habillage sonore parfois judicieux (comme cette flute sur «I feel your soul» ou cette nappe en arrière-plan de «Don't let me down»). Seulement, il y a un hic : ce disque se fait bouffer par sa monotonie, sa linéarité pouvant vite provoquer l'ennui. Est-ce voulu ? On en arrive presque à avoir cette fâcheuse impression de connaître les morceaux suivants sans les avoir écoutés auparavant. Le chant maniéré et approximatif, qui de surcroit est mis en avant, n'aide franchement pas non plus à apprécier ce disque qui pourtant ne manque pas d'arguments sur le papier.

■ Ted



NOSE IN THE NOSE

RAW

(Araki Records)

Nose in the Nose, c'est du connu au terrier. Crash (2012) avait laissé quelques bons souvenirs. Et puis, c'est le silence radio discographique. Alors la moindre des choses, c'est de présenter à nouveau l'animal. Originaire de St-Etienne, la formation s'est fondée en 2004. Elle est composée de Nicolas Moulin (basse et chant), de Nicolas Caprio (guitare) et de Julien Caprio (batterie). Côté influences, Nose in the Nose revendique Fugazi, Sonic Youth ou encore de The Jesus Lizard. Voilà, les présentations sont (re)faites. Je peux maintenant le dire: Nose in the Nose is back! Eh oui, les Stéphanois ont posé un EP en mars dans les bacs : Raw. Après le calme - d'une petite dizaine d'années - revient la tempête. Quatre pistes déferlant sans un souffle avec un son très garage. Le chanteur beugle, exulte et scande tout ce qu'il peut. Une énergie punk qui prend aux tripes. Raw rappelle l'existence d'un groupe sans doute exceptionnel en live. Espérons simplement que Nose in the Nose n'attende plus dix ans avant sa prochaine colère. Ce serait trop...

Julien



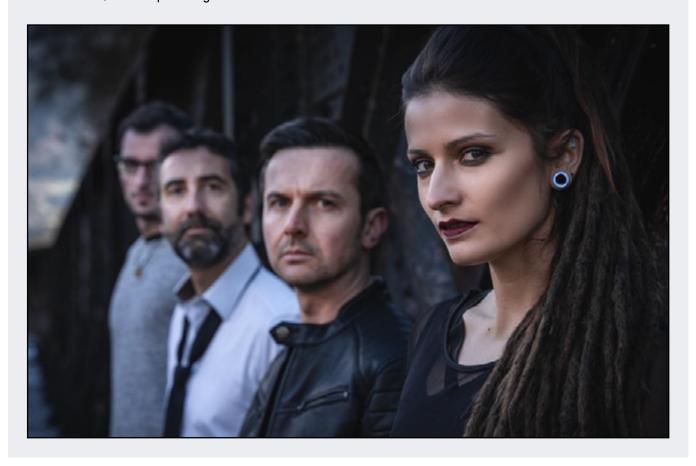
MUDDLES MIND MUDDLING (Klapanhàra)

(Klonosphère)

La traduction anglaise littérale de Muddles donne quelque chose comme «Méli-mélo», celle de Mind muddling peut être «confusion mentale», pour l'ensemble on pourrait simplifier en «gros bordel» mais malgré la profusion de styles et d'influences qui façonnent la musique de Muddles, on ne peut s'y résoudre tant tout

semble être finalement bien à sa place. Si on dissèque mesure par mesure ce premier album, on y trouve à peu près toutes les tendances rock/ métal en partant d'une base très «alternative» en passant par du heavy, du djent («Djentleman» pour le nom d'un titre, il fallait oser) et en allant jusqu'au death (dommage, certaines touches growl ne sont pas indispensables comme celles de «Septembre day»), et si on n'a pas l'impression d'être au milieu d'une décharge d'idées disparates abandonnées par d'autres, c'est que le groupe d'Annecy a laissé les rênes à sa chanteuse Barbara. Sa voix claire transperce les titres, ses lignes mélodiques affrontent les riffs et les rythmes, et elle remporte chaque combat grâce au mixage (qui la place en avant) et sa capacité à varier les tons et les attaques. Son timbre d'ange se fait parfois démon et le jeu de ses différentes vocalises fonctionne assez bien [mention spéciale à «Toxic friend» et «Deep»] et c'est ce qu'on retient de cet opus qui montre surtout le potentiel du groupe. La marge de progression est assez importante car les zicos en ont encore certainement sous le pied et la production gagnerait à être plus tranchante et puissante (c'est parfois un peu trop lisse), on garde donc une oreille pointée en direction des Alpes...

■ 01i





MIRA CALLS

JEUDI 8 JUILLET, 14H. LE TRIO NOISE-ROCK PARISIEN MIRA CALLS, RÉCEMMENT GÉNITEUR D'UN PREMIER EP DE 4 TITRES, TERMINE SA RÉPÉTITION ET SE JOINT À VOTRE SERVITEUR CURIEUX D'EN SAVOIR PLUS SUR CE PROJET MIRACULEUX COMPRENANT NOTAMMENT DANS SES RANGS L'EXGRATTEUX DU DEAD PROJET, FLOW (BEAUCOUP LE CONNAISSENT MIEUX SOUS LE NOM DE JIMMY DELUXE), INSTIGATEUR DE CE PROJET QUI LUI EST BIEN VIVANT ET CARRÉMENT RECOMMANDABLE.

Pouvez-vous me rappeler la génèse de Mira Calls ? Flow, tu es à l'origine de tout ça, qu'est-ce qui t'a amené à vouloir refonder un nouveau groupe ?

Flow (chant/guitare): On a commencé à se voir avec Lucas pour assurer la continuité de mon ancien groupe, Miles Oliver, afin qu'il prenne le poste de batteur car je voulais changer la formule en solo et passer en groupe. On a des amis en commun, et on a fini par se rencontrer et on a bien accroché ensemble. On a fait une répétition avec les chansons de Miles Oliver pour voir ce que ça pouvait donner. C'était

un moment où j'en avais marre de ce projet, j'avais envie de remettre un peu de disto à tout ça et au final, Lucas m'a dit : «Vas-y, on essaye !». Je me suis dit que c'était le bon moment et un bon prétexte pour monter un nouveau groupe. Il nous manquait un ou une bassiste, Clémentine était l'élément évident pour combler ce poste, on se connait depuis plus de 20 ans et nous n'avions jamais fait de musique ensemble. Les débuts ont été assez étranges car on a monté la formation un mois avant le premier confinement et puis tout s'est mis en pause. Je me suis retrouvé deux mois tout seul



dans une cave pour composer une dizaine de morceaux, et vers juin-juillet on s'est retrouvés les trois pour bosser les chansons dans l'urgence, puis en octobre on passait en studio pour faire un 4 titres. J'ai nommé ce projet Mira Calls, parce que c'était vraiment un miracle qu'on soit arrivé à réaliser tout ça aussi vite après deux mois d'inactivité. Le format trio a évidemment facilité tout ça, c'est plus rapide pour mettre les choses en place, de plus, on a la chance de bien s'entendre musicalement et humainement, et d'arriver à se comprendre car Lucas et Clem sont des musiciens vraiment très doués. Et là, on est dans cette vague, on travaille de nouveau morceaux.

Donc tu me confirmes que Miles Oliver, c'est définitivement mis de côté ?

Flow: Pour l'instant, ouais. Le dernier album va sortir en vinyle avec quelques concerts pour l'occasion, mais après 4 albums et 220 concerts en 8 ans, j'ai commencé à me dire que j'avais fait le tour de la question, et puis j'avais surtout cette envie de revenir aux grosses guitares avec une base rythmique lourde. Bon, je

suis également toujours bassiste dans Eux, groupe avec lequel je viens d'enregistrer un album qui sortira l'année prochaine, et je suis également guitariste pour Yelli Yelli, qui est comme Clémentine, une pote de longue date.

Tu parlais juste avant de tes compères Lucas et Clem, mais qu'est-ce que tu attendais d'eux au sein du groupe ? De t'accompagner ou de t'aider à composer ?

Flow: J'ai posé la base des morceaux, et on s'est tout de suite bien entendu musicalement. Quand on a commencé à répéter, il est évident que tout n'était pas parfait, ils ont donné leur avis et apporté des idées. On a complètement remodelé certaines chansons, d'autres ont été façonnées ensemble de A à Z, mais il est vrai qu'avec l'ajout de la basse-batterie, les chansons prennent une toute autre ampleur. J'ai particulièrement adoré la vitesse à laquelle nous avons travaillé tout ça, sans tergiverser, dans l'urgence.

Est-ce qu'on peut dire que l'expérience Miles Oliver ou bien celle d'Eux t'ont aidé ou encou-

ragé à mettre tes nouvelles idées au service de Mira Calls ? Y-avait-il finalement un plan bien défini pour ce nouveau groupe, tant au niveau du styles que des idées ou textes ?

Flow: Il y a 10 ans, je n'avais jamais chanté tout en faisant de la gratte. L'aventure Miles Oliver m'a énormément aidé à forger cette indépendance que j'essaye d'acquérir entre les deux. Cela me permet de faire beaucoup plus attention à ceux qui jouent à mes côtés, de ne pas m'encloisonner dans une bulle. Par exemple, le fait d'avoir créé des morceaux tous les trois a été pour moi un énorme changement, cela m'a transporté loin. Concernant Eux, c'est différent car je ne suis pas le moteur des chansons qu'on joue, même si cela commence à changer de ce côté-là. Avec Mira Calls, le plan c'était simplement de jouer du rock énergique et efficace en retrouvant, à titre personnel, une part de moi-même à l'intérieur, c'est-à-dire une balance entre quelque chose d'énervé et une puissance mélodique. Mais je crois savoir que c'est le même ressenti du côté de Lucas et Clem, non?

Lucas (batterie) : Ce qui a été super, c'est l'enchainement complètement accidentel et en même temps ultra naturel des évènements. Avec Flow, on a une cinquantaine de vrais potes en commun et on ne s'était jamais rencontrés. On s'est vus après dans le cadre de Miles Oliver, et ça a marché tout de suite. Je connaissais son projet évidemment, mais je n'avais jamais joué dans un groupe de folk avec une guitare sèche. Je me suis dit que le mec était tellement cool que je ne pouvais refuser, et puis il y a eu ce soudain changement de cap quand il m'a annoncé qu'il voulait jouer une musique plus énervée. À titre personnel, je n'ai jamais arrêté de jouer ce genre, d'ailleurs Mira Calls me rappelle un peu mon ancien groupe Monica Crystal, très noise-rock, un peu post-hardcore. Mais ce qui m'a fait surtout rester, c'est que Mira Calls est pour moi une espèce d'enfant bâtard, je trouve qu'il y a beaucoup de Miles Oliver dedans. C'est une évidence quand tu entends les lignes mélodiques et le chant, j'adore ce côté très «indie», très ricain, qu'on retrouve d'ailleurs beaucoup plus dans la folk de Miles, et qui est allié à ces guitares furieuses, à ces roulements de batterie partout, cette basse hyper solide

qui harmoniquement joue vachement sur les contre-chants. Tout cela me va droit au cœur, ce genre de truc où tu as des gens qui disent «On est des bâtards et on le revendique», ça me caractérise d'être un bâtard, de ne jamais faire quelque chose de pur, qui rentre dans les cases, que ce soit avec Rise People, Rise! ou bien De Geyter, projet que je suis en train de préparer actuellement. La pureté n'existe pas chez moi. Nous avons fait le meilleur choix, il fallait faire vivre Mira Calls dès le moment où Flow a eu cette idée de mettre de la saturation. A la première répétition pour Miles, j'ai senti que Flow et Clem avaient du feu sous les doigts, mais c'était Miles Oliver, pas Mira Calls. Flow disait qu'il avait besoin de cette violence, c'était évident qu'on allait se diriger vers ça, d'ailleurs Eric le deuxième guitariste est parti parce que c'était plus son truc.

Clémentine (basse): Je pense qu'il fallait séparer le projet Miles Oliver band de Mira Calls. Flow: De toute façon, les compositions se dirigeaient vers quelque chose de plus rock.

Clémentine: C'était bien ce qu'on faisait pour Miles mais le morceau de la version «band» que je préférais, c'était celui qui était le plus énervé, «The song I hate», un titre du quatrième album. C'était les prémices de Mira Calls. On devrait faire un crossover de ce titre. Mira Calls, c'est aussi particulier pour moi parce que je suis tombée enceinte pendant le confinement, j'avais les deux groupes à gérer avec Peckinpah!, et puis au-delà de ça, j'avais ce besoin de reprendre du plaisir dans un groupe un peu énervé après mon départ d'I Am John Baudelaire dans lequel je ne me plaisais pas du tout.

Votre premier EP va sortir début septembre, il s'appelle Alpha dream, j'imagine que ça n'a rien à voir avec l'ancien studio japonais de développement de jeu de vidéo du même nom?

Flow: Non, le nom de l'album vient de alphamethylphenethylamine, qui contracté donne l'amphétamine. Je voulais parler de drogue dans ce disque parce que j'ai eu mes propres expériences à un moment donné de ma vie où j'allais mal, j'ai testé toutes sortes de pilules pour me détacher du présent. Mais c'est surtout qu'»Alpha dream», c'est la dernière chanson de l'EP, qui pour moi est comme une

chanson jouée sous amphétamines, elle est très rapide, sonique, intense à jouer. Ça reflète surtout l'état général de cette chanson dans laquelle on donne tout, on s'est vraiment fait plaisir en la créant puis en la jouant. Et puis je trouve qu'elle reflète assez bien les différentes facettes de Mira Calls : speed, foutraque, mélancolique, vivant.

Lucas: Il y a un truc assez mortel avec «Alpha dream», c'est qu'elle ne s'arrête littéralement jamais, elle fait plus de 6 minutes, il n'y a pas une seule pause, on croit qu'elle va s'arrêter plusieurs fois, mais non.

Flow: On pourrait voir ça comme la représentation d'une journée intense ou bien d'une vie parce qu'il y a vraiment de tout dans cette chanson, un début qui part très vite, puis c'est calme, puis la tension remonte.

C'est une sortie autoproduite ? Pourquoi ? L'urgence j'imagine ? Pas prévu de label pour le futur ?

Flow: J'ai toujours eu plusieurs casquettes dans tous les groupes que j'ai eu, que ça soit booker des concerts, s'occuper de la distribution ou bien de chercher l'aide d'un label. Je sais le temps et les efforts que ça représente

pour des résultats souvent insatisfaisants, je préfère me concentrer sur la composition et jouer nos morceaux. Nous avons tous les trois un réseau qui nous permet d'avancer et on voulait que ses chansons là nous appartiennent vraiment, qu'on puisse les faire vivre de nous-mêmes pour voir comment elles prennent auprès du public. Ça va aussi avec les lives, en faire sans passer trop de temps à démarcher des salles. Label ou pas label, le plus important c'est que les morceaux soient disponibles et que les gens puissent les écouter chez eux, n'importe où et de les voir en live. De toute façon, les plateformes de streaming ne rapportent pas d'argent par rapport à l'investissement que représente ce groupe dans sa totalité, et faire de l'argent avec la musique à notre époque est une utopie, c'est plutôt une passion avant tout, je ne pense qu'à Mira Calls toute la journée. C'est un projet qui me tient énormément à cœur, et mon objectif c'est de le faire évoluer du mieux possible.

Je voudrais que vous me parliez de l'enregistrement, y avait-t-il des attentes particulières? En termes de sonorités, de timing, car tu me parlais d'urgence?



Clémentine: Oui, il y avait une urgence car j'allais accoucher (rires)! Fallait vraiment faire ça avant car on aurait ralenti une deuxième fois le développement du groupe.

Flow: Je me souviens d'ailleurs que dans les derniers moments avant l'enregistrement, Clem me disait: «J'espère que je vais pouvoir encore faire de la basse car mon ventre grossit de plus en plus!»

Lucas : Elle était en mode T-Rex, les bras trop courts !

Clémentine: Finalement, c'est pas très gênant de jouer de la basse sur le côté. Je ne pouvais pas trop atteindre les aigus, mais comme il n'y en a pas beaucoup dans Mira Calls, ça va. Au-delà de ça, on était surtout pressé que ça sorte, surtout après avoir vécu ces périodes de confinements.

Flow: Je milite pour les deadlines de tout façon. Il fallait qu'on enchaine vite sur un enregistrement. On a eu cette opportunité avec Benoit Courribet, un super pote avec qui j'avais enregistré les deux derniers albums de Miles Oliver, et on avait un timing avec lui, ça fait forcément avancer.

Lucas: Ouais, c'est mieux. Je suis habitué à travailler comme ça, c'est souvent du genre «trop de morceaux à enregistrer en pas assez de temps». Le truc cool quand tu te retrouves dans ce genre de moment-là, c'est que tu speedes! On envoie à fond, «c'est bien? Oui/ Non», on ne fait pas de la polka!

Clémentine : Exactement, il faut qu'on arrive à capter cette énergie-là.

Flow: L'expérience qu'on a tous eue dans nos groupes fait qu'on arrive aussi à aller ensemble à l'essentiel. C'est vrai que Benoit a fait un super travail sur Alpha dream et on a décidé de prendre du temps pour le sortir après ces 6 mois de vague, de faire un clip aussi.

Lucas: Pendant je ne sais combien de temps, on s'est retrouvés dans une salle de répète crasseuse et noire, sans fenêtre et sans ventilation, et tout ce qu'on avait à faire c'était de jouer. Le studio d'enregistrement était moins crasseux mais tout aussi noir, et tu as un gars qui est derrière une vitre et qui te dit: «Je vais appuyer sur le bouton, vous avez intérêt à être prêt!». On a fait ça pendant 6-7 mois donc on l'était, notre seule envie c'était de les jouer. Ce n'est pas un travail de studio comme pou-

vaient le faire les Beatles avec Sergent pepper, on va à l'essentiel comme disait Flow. Cette musique demande précisément cette énergielà, que ce ne soit pas léché, que le son ne soit pas surproduit.

Flow: En plus, on est trois, donc ça va très vite, tu n'as pas de surcouches à enregistrer. On a réalisé les prises en live sauf la voix, trois par chanson, efficace.

Lucas: En un après-midi et un matin, tout était fait. On a juste fait des doubles guitares, quelques pistes à refaire histoire d'être sûr qu'on ait la meilleure prise, il ne faut pas oublier que c'est un disque quand même.

Ce que je retiens finalement de cet EP, c'est sa diversité en termes d'ambiances, on peut constater que la musique de Mira Calls, bien qu'elle reste purement rock, est ambivalente. Tout ça a-t-il été réfléchi en amont ou ça a été naturel ?

Flow : Non, ça n'a pas été réfléchi, c'est venu comme ça. Il y a toujours chez moi une part de violence et de mélodie, et c'est d'ailleurs l'un des éléments communs qui nous a réuni les trois, que ce soit dans les nuances ou dans les paroles, qui sont surement les moins édulcorées mais quand mêmes assez dures et critiques. Je pense qu'il fallait cette ambivalence, ouais. On avait comme parti pris de ne pas avoir de chant criard dans le groupe, car ça m'est arrivé de le faire dans mes anciennes formations, j'aurais pu mais je voulais volontairement une intensité sans crier, ce qui était un challenge. Sur cet EP-là, on a posé une première empreinte, on a mis en valeur un certain éventail de choses que le trio était capable de faire en un certain temps, mais tu verras que sur les prochaines compositions, on explore de nouvelles possibilités comme des atmosphères plus ambiantes, plus énervées aussi, qui une fois jouées en live seront très bonnes à vivre. Ce sera une autre version du groupe à ce moment-là, tout en gardant notre identité. On peut dire qu'on a le cul entre deux chaises des fois.

Lucas: Je ne suis pas tout à fait d'accord. Lui, il ne peut pas le dire, mais il a vrai sens mélodique. C'est un gars qui structure vraiment ses chansons autour du chant, et quand je dis «chant», je ne parle pas forcément de la



voix. Ce sont plutôt des lignes mélodiques qui indiquent comment cette chanson «chante». Je suis convaincu que Miles Oliver a beaucoup joué là-dessus, ce mariage entre ta guitare et ta voix qui n'a pas arrêté pendant 8 ans. Il y a quelque chose d'essentiel, c'est la chanson, et tu es obligé de revenir là-dessus. Clem a un sens du contre-chant qui est absolument génial, effectivement il y a cette énergie rythmique, mais tu n'as pas le cul entre deux chaises. Mira Calls, c'est toi avec nous. Tu nous demandais tout à l'heure le rôle que Clem et moi avions dans le groupe. Personnellement j'ai été leader de certains groupes, c'est une place que j'apprécie beaucoup, mais j'aime aussi quand il y a un autre leader. Il y a un choix qui est fait, et ce qui est bien avec Flow c'est que jamais on ressent chez lui cette volonté de s'imposer comme un patron. Il y a un tel point de vue dans ses compositions que toi, tout ce que tu as à faire, c'est de les rendre aussi bien que ce qu'il a fait lui seul, mais avec nous. Tu vois ? Ça, c'est royal. Ça lui est arrivé de nous dire que si on avait des idées de riffs, elles seraient les bienvenues, moi je lui répondais: «Non, Jamais! Je veux faire honneur à ton univers». Bien sûr, ça devient le nôtre au final, mais ce que les gens n'entendent pas ce sont ses idées de départ et je peux te dire que Flow a une patte unique, je la reconnais instan-

tanément.

Flow: Ouais, ce qui est génial c'est quand tu présentes à tes copains le squelette d'une chanson et qu'on la sublime ensemble. Parce que quand tu as joué 8 ans tout seul, tu es livré à toi-même, sans vision extérieure. Avec Mira, ça change tout, il y a des choses dont ils me parlent auxquelles je n'avais même pas pensé, c'est un sentiment très fort et rare comme voyager, être amoureux ou même avoir du dégoût. Ta chanson voyage autrement, et elle n'est plus du tout la même, et c'est encore mieux quand c'est fait avec le sourire et beaucoup d'envie.

Lucas : C'est vrai ce que tu dis, personne ne tire jamais la gueule en répétition.

Flow: Je dis ça parce que je l'ai déjà vécu, des moments où tu n'as pas envie d'être là, de jouer et partager musicalement avec tes potes. Là, c'est plus simple, je ramène le batteur en caisse et la bassiste habite à côté (rires). Mais ceci étant dit, le rôle que je joue en tant qu'apporteur d'idées me plait beaucoup.

Bon, tu as un peu répondu à ma prochaine question... Je trouvais qu'a contrario de l'instrumental, ce qui n'est pas ambivalent, c'est ton chant assez particulier, relativement dur et très monolithique et articulé. Tu me disais que ce ton un peu sombre et austère est un



parti pris ? Est-ce que ce ne serait pas aussi une manière de mieux porter les textes qui le sont ?

Flow : Je voulais aussi créer justement une ambivalence entre les textes assez sombres et les mélodies vocales. Moi les chansons joviales, ça m'emmerde, peut-être qu'un jour j'en ferai. L'expérience avec Miles Oliver et le fait d'écouter beaucoup de groupes anglophones, ou encore de lire en anglais, m'a aidé et poussé à articuler et de faire sonner les mots anglais. Ça me fait plaisir que tu le soulignes. Il y a beaucoup de français qui chantent en anglais, on comprend ce qu'ils veulent dire de manière générale mais ils ne savent pas chanter en anglais, ils n'arrivent pas à comprendre à quel point cela s'apprend et se travaille. Exemple typique : tu as un mot en deux syllabes, et bien normalement, si tu es à l'aise avec l'anglais, tu dois savoir sur quelle syllabe faut le faire sonner. Je dis que parfois il vaut mieux utiliser moins de mots et mieux les faire sonner. Et cela ne concerne pas que le chant! La voix a des lignes mélodiques certes, mais les guitares aussi, c'est tout un ensemble. Concernant les paroles maintenant, ça parle de vacuité, de violence, de féminicide, tout ça

n'est pas très joyeux en effet, mais il y a du positif à en retirer, le fait que les gens essaient de combattre leurs démons et de trouver des solutions à leurs problèmes. Certaines chansons parlent de santé mentale avec des personnages que j'invente, on essaie de trouver une lueur au bout du tunnel, mais il fallait que cette violence soit traduite par des mots. Le fait que ça ne soit pas crié est beaucoup plus facile aussi pour faciliter la compréhension de certains mots. Même si on risque de jouer en France au départ, il faut que tout ça reste intelligible. Ensuite s'agissant de mon chant monolithique, il faut savoir que j'ai déjà la ligne de voix qui tourne dans ma tête avant même d'avoir les paroles. Ensuite, par les placements, j'arrive à trouver des espèces de phonèmes et les mots arrivent juste après. Derrière il y a quand même du boulot. Tu sais, j'ai bien vécu les années 90 avec tous ces groupes comme Fugazi qui arrivaient sans vraiment gueuler à avoir ce phrasé doté d'une intensité similaire. C'est vrai que parfois les gens qui ont trop de paroles peuvent être handicapés à cause de ça, mieux vaut alors répéter les mots plutôt que d'en trouver d'autres, je pense que ça aide le public à mieux rentrer dans l'univers de la chanson, et puis ça reste en tête.

Les jeux de mots, ça a l'air d'être votre truc (Mira Calls, «Salva sean»..), c'est temporaire ou ça va être votre marque de fabrique tout au long de votre aventure?

Flow: J'ai toujours aimé les jeux de mots. Il y a une prochaine chanson qui risque de s'appeler «Thin towers» et pas «Twin towers». Dans Miles, j'en faisais déjà pas mal, certains ne les ont surement pas encore relevés je pense, c'est vraiment un délire personnel.

Vous avez lancé il y a quelques temps le clip de «Too late», comment s'est passé le tournage de ce petit film lynchéen ? Peux-tu revenir là-dessus ?

Flow: Je laisse parler l'actrice principale (rires).

Clémentine: Alors, le scénario a été écrit par Flow, on est même passé par plusieurs versions en réalité. Il a fait un storyboard rapide. Je tiens à préciser qu'il n'était pas prévu que je sois filmée dans ce clip, je ne me suis jamais sentie à l'aise devant une caméra.

Flow: Au tout départ, on devait le tourner dans les Pyrénées chez une copine, puis ça ne s'est pas fait. L'histoire est centrée sur une femme avec des phénomènes bizarres qui se passe autour d'elle et puis je me suis dit qu'on n'est jamais mieux servi que par soi-même, alors je me suis lancé le challenge de filmer ce clip, on m'avait prêté une caméra, et puis je voulais que Lucas soit l'acteur, mais il était pas là, il sera dans le suivant, c'est une exclu (rires). Avec Clem, on est parti sur un storyboard de base, et je te laisse raconter la suite.

Clémentine : On est parti à la campagne un week-end, on a fait deux jours de tournage. Sur place, on s'est remis plein de fois en question sur le déroulé du scénario.

Flow: C'est vrai qu'on ne sait pas vraiment ce que le clip essaie de nous faire comprendre avec cette boite. Chacun y trouve sa propre explication. La chanson parle de quelqu'un qui est un peu tout seul dans sa tête, on a essayé de transcrire ça dans le clip, de montrer que cette personne a deux ou trois visages différents. C'est Grégoire Orio qui s'est chargé de monter et étalonner nos images, sans lui il est évident que le clip n'aurait pas été le même, il est super talentueux. On désirait vraiment

mettre des images sur cette chanson-là en particulier, car elle est très cyclique, très ancrée, et elle est complètement différente du reste de l'EP. Notons dans le clip la présence d'un alien qui réapparaitra surement en live ou dans un autre clip de Mira Calls.

Il a été présenté en avant-première sur le webzine IDIOTEQ.com, pourquoi n'avez-vous pas choisi un média français ? Et est-ce que tu lis beaucoup les webzines ou magazines rock ou musicaux ?

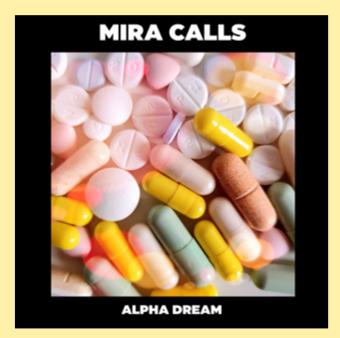
Flow: Oui, je lis beaucoup sur tout ce qui touche à la musique, je me renseigne sur ce qui se passe, ce qui sort, etc.. Pour notre EP, c'est arrivé à un moment où personne n'avait de place pour une exclusivité, j'ai tout essayé en France, et puis je connaissais ce média-là en langue anglaise qui est vraiment super et qui est tenu par deux Polonais. J'ai échangé quelques mots en polonais avec l'un des deux et il a adoré le clip, je me suis dit que d'avoir une visibilité à l'internationale serait pas une mauvaise chose.

Dernière question : la suite de cet EP ? J'ai ouï-dire qu'une tournée est prévue. Avez-vous d'autres chansons de prêtes ? Car j'ai vu qu'il y avait des titres comme «78», «Tokyo pin», «Stains» et «Emergency fame» sur votre prochaine liste.

Flow: Tout naturellement, nous allons bouffer du live pour présenter nos morceaux au public, à commencer par le 25 septembre à l'ESS'pace à Paris, puis à Bourges le 8 décembre, on est en pleine préparation du programme donc on dévoilera ça progressivement. On bosse déjà de nouveaux morceaux pour un prochain disque qu'on souhaite enregistrer très rapidement, l'objectif fixé est mai-juin 2022. Toujours dans l'urgence, on est assez confiants, mais priorité au live car on veut vraiment faire vivre nos morceaux sur les planches avec des sets ne dépassant pas 40 minutes, quelque chose de court, dense, intense, direct et qui va à l'essentiel.

Merci à Mira Calls Bisous à Elliott et Mathou

■ Ted Photos : Ted



MIRA CALLS ALPHA DREAM

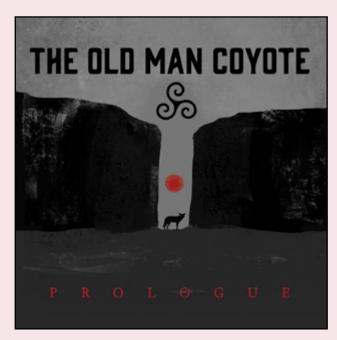
(Autoproduction)

Pour une première, Mira Calls ne fait pas dans la dentelle. Réalisés en urgence (un an après la formation du groupe) et enregistrés en prises directes pour garder la fidélité sonore du live, les 4 titres power-noise des Parisiens sont guidés par les influences mélodiques de Dinosaur Jr., du riffing acéré et survitaminé de Doppler et de la noise volage de Sonic Youth. Un combo gagnant pour cette formation montée par Flow,

guitariste-chanteur (Le Dead Projet, Miles Oliver, Eux), entouré d'une section rythmique solide constituée de Clem (bassiste de Peckinpah!) et Lucas (batteur-chanteur de Rise People, Rise!). Dès «City not zen», on sent déjà cette propension du groupe à diversifier ses ambiances que l'on retrouve tout au long de cet Alpha dream. Les guitares abrasives de Flow (avec un coup de cœur pour le riffing slidé d'un «Too late» au format très Helmetien) s'entrechoquent avec des parties plus mélodieuses (comme sur le monologue en talk-over sur «Alpha dream») ou, à l'opposé, très rentre-dedans («Salva Sean»). À ce titre, notons la belle agilité rythmique de Lucas, frappeur hors pair, qui avec la profondeur et les différentes nuances de la basse, gratifie la musique du power trio d'un substrat idéal à son ambivalence. Enfin, Alpha dream a cette particularité d'être habillé d'une voix presque monocorde et articulée qui confère à l'ensemble un aspect très grave et une envie impérieuse de faire passer des messages. Comme si la musique avait été uniquement créée pour cela. Qu'on aime ou pas, cela n'enlève aucunement ce côté décalé que Mira Calls peut faire avec ses jeux de mots (son patronyme, mais également avec le nom de ses morceaux tels que «Salva Sean» ou «City not zen»], et, bien évidemment, la qualité de ses compositions. Une aventure qui démarre donc sous les meilleurs auspices.

■ Ted





THE OLD MAN COYOTE PROLOGUE

(Autoproduction)

Les Polonais de Heavision ont plutôt tendance à nous envoyer du métal, je fus donc un peu surpris à l'écoute de The Old Man Coyote puisque ce groupe évolue dans un registre qu'on peut qualifier de «Dark country». Un truc folk, un poil

americana mais surtout sombre (coucou Nic-U), du rock noir avec des attaques unplugged qu'on imagine bien passer à l'électrique (la puissance de «Nasawaylu» !), ça peut coller avec le style de l'agence mais les convergences entre les musiciens de ce projet particulier et d'autres plus métalliques (comme Moanaa) expliquent certainement davantage leur arrivée jusque dans mes oreilles. Car soyons honnêtes, je ne pense pas que cet EP soit trouvable aisément sur le marché français et à moins qu'un producteur richissime fan d'un groupe qui joue du Nick Cave qui serait resté longtemps enfermé dans une cave (ou une grotte pour les anglophiles) ne leur saute dessus après cette chronique, je ne suis pas sûr que ces lignes apportent beaucoup aux auteurs de ce Prologue. N'en reste pas moins quatre titres où la luminosité varie, où les guitares bénéficient d'un son ultra travaillé et qu'on prend plaisir à écouter. Laisse-toi tenter par la lyric video de «Procession of the lost souls» pour aller à leur rencontre.

■ 0li





SCRTCH MÖTHER/SÜMMER [Autoproduction]

Je n'ai pas pour habitude de chroniquer un 2 titres ou un single mais quand vous tombez sur Möther/Sümmer de SCRTCH (prononcer «scratch»), vous ne tergiversez pas, car leur musique est affolante de bonté et de fraîcheur. Ce duo originaire de Maubeuge, pris en main par l'association Bougez Rock, s'éprend pour les chansons noise-rock rageuses et «punk as fuck». Assez proche de l'esprit du Death From Above 1979 époque You're a woman, I'm a machine, Luc (Basse, chant) et Rouag (batterie, chœurs) font preuve d'une maturité certaine dans la manière de composer, en évitant l'excès de confiance en soi, se traduisant souvent par des choses inutiles ou complètement ratées. lci, pas de fioriture, c'est direct dans ta face. SCRTCH est comme dans le cochon, tout est bon! Möther/Sümmer, c'est deux morceaux, deux ambiances: «Möther» est sombre, lourde et noise, tandis que «Sümmer» est lumineuse, un peu plus légère et punk dans l'âme. Le kiff est de courte durée (même pas 10 minutes) mais on ne désespère pas à l'idée de voir débarquer un vrai LP prochainement.

■Ted



WHILE SHE SLEEPS

SLEEPS SOCIETY

(Spinefarm Records)

Etranges choix que ceux de While She Sleeps. Alors qu'ils cherchent à être encore plus proches de leurs fans et leur filer un tas de goodies (contre un «abonnement») et qu'ils intitulent leur nouvel opus Sleeps society, ils nous livrent un album bien plus «accessible», mélodique et commercialement rentable. Estce que les fans de la première heure du metalcore incisif des Anglais vont se retrouver dans les grandes envolées simplistes? Pas certain. L'équilibre des albums précédents semble disparaître au profit d'harmonies quasi omniprésentes, les plages agressives deviennent des denrées rares («Systematic») alors que les temps calmes (qui a dit «gnan gnan»?) sont légion («Enlightment(?)», «Division street», «Call of the void»). Et parmi les invités, on est plus étonné de la prestation de Deryck Whibley (Sum 41) sur le très correct «No defeat for the brave» sur sur celle de Simon Neil (Biffy Clyro) sur un «Nervous» qui est à peine plus nerveux que l'électrocardiogramme de Chester Bennington. Je veux bien que le groupe traverse des moments difficiles, qu'ils soient en lutte avec la dépression et touché par la perte d'amis (James Miller, chanteur et guitariste de The Temple est décédé alors qu'ils entraient en studio) mais il va falloir être plus combattif pour m'inciter à rejoindre cette société...

■ 01i



JOHNNY MAFIA SENTIMENTAL

(Howlin' Banana)

Mais pourquoi diantre n'ai-je pas écouté plus sérieusement Johnny Mafia avant ce Sentimental, alors que le groupe cochait pas mal de cases pour me plaire? Ils avaient plutôt bonne presse, notamment un papier dans le dernier Punk Rawk Mag en 2018 (gage de qualité chez moi), ils ont partagé un split 45t avec Not Scientists sur Kicking Records (groupe et label que je suis assidûment) et cerise sur le gâteau, ils viennent de Sens, capitale du Monde et on a fréquenté les mêmes bancs du collège Montpezat, à quelques années près (bon, ok, une douzaine). Mais non. J'ai souvenir avoir tenté un ou deux titres par curiosité et ne pas avoir accroché plus que ça. Il aura fallu un passage dans l'Yonne chez mes grands-parents début mai pour au retour, avec quelques gougères dans mon sac, avoir envie de cliquer sur le clip de «Trevor Philippe», que je voyais partagé sur les réseaux sociaux depuis quelques jours et prendre une bonne grosse taloche. Quel tube nom de nom! Je crois sans mentir l'avoir regardé au moins une dizaine de fois d'affilée. Quand on aime, on ne compte pas. Le morceau défonce et le clip est très cool, tourné en plan séquence, ambiance barbecue à la campagne entre ami.es, limite redneck.

Ce titre préfigurant l'album à venir (le troisième en dix ans), j'ai remonté le temps et rattrapé mon retard avec d'autres clips des deux disques précédents, tous avec de très bonnes idées scénaristiques, me rendant ainsi compte de mon erreur de jugement initiale. Qu'est ce que j'ai fichu? Il est hyper bien ce groupe en fait! En y réfléchissant c'est peut-être le nom Johnny Mafia ou l'aspect garage rock qui me rebutaient un peu mais c'est loin d'être leur influence principale et elle se dilue très bien dans les morceaux. Quand l'album est finalement sorti peu après, je me suis jeté dessus et sans avoir la force de frappe de «Trevor Philippe», on reste quand même dans le haut du panier de la scène rock et bien au delà des frontières de l'Hexagone. Il u a du Pixies en eux, c'est indéniable sur «Split tongue» ou encore «Phone number», du Weezer période bleue sur «Aria» ou «Love me love me» et en mixant les deux, pour avoir une référence plus récente, on peut les rapprocher de Fidlar, les trublions californiens. Je disais qu'il n'y avait pas forcément d'autres titres au potentiel tubesque de «Trevor Philippe» mais ce n'est pas tout à fait vrai. «Refused» mais aussi «TV & Disney» font grave le job et permettent à ce Sentimental de prétendre à se retrouver en bonne place dans les classements de fin d'année qui ne vont pas tarder. Il sera assurément dans le mien. On aurait normalement du en savoir encore plus sur eux dans ces pages mais en mauvais (ou plutôt trop bon) procrastinateur, j'ai raté le coche. Loser. Ils passent par Paris, le Petit Bain le premier décembre, je tâcherai d'aller tailler le bout de gras et de vous rapporter tout ça dans le prochain W-Fenec. A suivre...

■ Guillaume Circus



TWIN SOULS

APRÈS NOS «DERNIERS CONCERTS AVANT LA FIN DU MONDE», IL Y A EU LES «PREMIERS CONCERTS DANS LE MONDE D'APRÈS», UN DE CEUX-CI A EU LIEU SUR LA TERRASSE DU TRABENDO EN PARTENARIAT AVEC LE SUPERSONIC. L'OPPORTUNITÉ DE VOIR CE DUO FRATERNEL DES TWINS SOULS ET DE NOUS INTÉRESSER À CETTE HYDRE À DEUX TÊTES QUI EST BIEN PARTIE POUR ÊTRE UNE DES SENSATIONS DE 2022.

Ce qui est bien c'est qu'avec un duo de frères nous n'avons pas à vous poser la question «comment vous êtes-vous rencontrés ?» Cependant nous pouvons vous demander comment vous est venue l'envie de jouer

ensemble?

En effet ! On joue ensemble depuis qu'on est petit, on a eu plusieurs modèles à la maison avec notamment notre père et notre grand frère qui accompagnaient des artistes in-



croyables à l'époque. Notre mère jouait aussi avec son frère et sa sœur, je crois que c'est de famille. Je ne pourrais pas me rappeler la première fois où on s'est dit «viens on joue ensemble!».

Quand nous lisons le line-up : Guilhem (chant, guitare, batterie) / Martin (chant, guitare, batterie) nous pouvons penser qu'il s'agit d'un mauvais copier /coller mais une fois vus en live on comprend tout de suite. Pourquoi cette volonté de chanter tous les deux et d'interchanger les instruments en live ?

Quand on a monté ce duo, aucun de nous n'était batteur, Guilhem est bassiste de forma-

tion et moi guitariste. Alors quand on s'est dit qu'on allait jouer nous-mêmes la batterie ça nous a semblé cool de partager cette tâche et donc on a appris sur le tas!

Pas de basse, vous avez suivi The Inspector Cluzo : «fuck the bass player» ?

Pas du tout! D'ailleurs au tout début du groupe on a regardé pas mal de duo pour savoir ce qui existe et faire tout l'inverse! Guilhem est bassiste comme je disais, alors on fuck pas du tout le bassplayer, d'ailleurs c'est un aspect de notre son que l'on travaille beaucoup, la basse.

Le premier EP s'appelle The Twin Souls, le

second également mais avec «//» pour le différencier. C'est par manque d'inspiration ou finalement ce sont des «showcases» au sens propre, des petites mallettes promo pour aller sonner aux portes en attendant l'album?

On avait quelques idées pour nommer différemment ce II, mais aucune n'a retenu notre attention, on voulait que cet EP représente la suite logique du premier qui était éponyme. Ça nous a paru absolument normal de le nommer II pour représenter l'évolution du groupe et du son. Oui, on peut voir cela comme une carte de visite pour nous présenter, sans artifice, dans notre simple vérité.

Pouvez-vous nous parler de la pochette de l'album, c'est un peu une hydre à deux têtes? il n'y a pas parfois des moments où il y a des divergences et où le corps Twin Souls a du mal à suivre une orientation de l'un qui diverge de l'autre? Comment gérez-vous cela dans la fratrie?

Cette pochette a été réalisée par Gabbie Burns, à la base c'était une maquette qu'elle avait fait un peu comme ça. J'avais toujours l'image sur mon téléphone et à chaque fois que je la regardais je me disais que ça ferait une super pochette, alors on l'a retravaillé et voilà! L'idée d'être sur la pochette nous plaisait vraiment parce que c'est ce qu'on est sur scène, on échange les instruments certes, mais on joue aussi pas mal d'instruments en même temps (guitare + clavier + theremin), qui fait que parfois on a l'impression qu'on est plus sur scène.

Le deuxième EP semble plus mûr dans le sens où vous testez plus de choses. On pense à Sly & the Family Stone notamment, d'où le côté «Soul»? Mais ce n'est pas du tout votre génération (ni la nôtre) c'est l'influence musicale de vos parents?

On a fait pas mal de trouvailles après l'enregistrement du premier EP. Ça nous a servi de base de réflexion pour l'enregistrement du second. Yes, on est fan de Sly et sa famille! On aime beaucoup la musique soul, enfin surtout la musique jouée avec l'âme peu importe le style, c'est ce qu'on cherche à retranscrire à travers notre musique, quelque chose d'authentique qui sort directement de nos instincts les plus sauvages. Nos parents écoutent beaucoup de rock'n roll, c'était la musique de notre père quand il était jeune, puis notre mère a pris le relais et nous a fait connaître tout ça. Une grande part de notre culture musicale vient des vidéos de skate quand on était plus jeunes, notre père, jamais loin derrière, nous disait «Oh, vous connaissez ça ?! C'est The Racounteurs !» ou «Depuis quand vous écoutez Sly & the Family Stone ?» alors merci le skateboard!

Des titres comme «From the left to the right» semblent être composés pour la scène et le mouvement. C'est important pour vous de bâtir ces titres pour le live ? D'ailleurs cela ne vous a pas trop manqué pendant le confinement ?

La scène c'est le premier repère pour vérifier si ta chanson marche ou pas. En général quand le public est fou sur ton morceau, il n'y a pas de doute tu peux foncer en studio l'enregistrer, et après les gens danseront chez eux.

Si bien sûr que ça nous a manqué, mais on n'avait pas le choix alors on a mis notre énergie ailleurs et on a gardé le cap, rester actif et avancer!

De quoi parlent vos chansons, vous partez de votre vécu, de votre propre histoire ou vous partez sur de la fiction ?

Nos textes sont assez différents, le point commun c'est qu'on parle de ce qu'on vit, de ce qu'on ressent, et de ce qu'on aimerait ressentir aussi. On cherche à rester proche de l'essentiel, avoir des sujets qui peuvent toucher le plus de monde, pour que les gens puissent s'identifier facilement. Il y a de la fiction aussi, en tout cas la forme peut l'être, le fond sera plus primaire, on aime bien ce mélange, inventer un phénomène qui fait un lien direct avec notre réalité.

Revenons sur le dernier EP en date. Comment vous vous êtes-vous dit «allons demander à Bill Skibbe chez Third Man Record de faire le mastering de notre EP»? Le mastering donne de l'esprit à l'enregistrement, vous vouliez une patte US sur cet EP?

Ouais, c'est exactement ça. On voulait que la dernière partie de travail sur notre EP soit vue de façon tout aussi artistique que les précédentes, et donc on a fait appel à Bill Skibbe





pour le master. On n'avait pas trop de doute, c'est le son qu'on aime, quand tu sais avec quels artistes il travaille.!

Bill Skibbe a une sorte de signature avec son mastering, vous ne craigniez pas que cela l'emporte sur vos compositions? Il a pu sublimer vos compos?

Je pense qu'en effet chaque ingé/artiste à sa patte, nous c'est celle qu'on voulait ! On lui a envoyé les morceaux, 2 heures après il nous renvoie les masters. Au début on s'est demandé s'il avait bâclé parce que c'était trop rapide pour être vrai. Puis on a écouté. Et on a gardé la première version, il avait tout compris à notre musique, aux sons etc. Et il nous a même dit qu'il avait aimé travailler sur nos morceaux et que les enregistrements étaient super bons. Donc honnêtement on était super fiers, et on a compris aussi pourquoi c'était allé aussi vite et bien !

«Ch ch chewa», «Keep keep», «Hey hey», il y a beaucoup de gémellité chez vous-même sans les titres des chansons ? Si vous deviez faire une reprise ce serait du «Hey hey, my my» de Neil Young ?

(rires) C'est vrai que dit comme ça, ça fait groupe de névrosés! En fait on n'a pas fait exprès du tout. Depuis toujours on appelle nos morceaux par des onomatopées, ou par les premiers mots du texte ou du refrain, parfois c'est temporaire et on trouve un nom plus tard, mais la plupart du temps, on est tellement habitué d'avoir appelé ce morceaux «Keep keep» ou «Hey hey» qu'on le garde comme ça.

Juste avant votre concert parisien sur la terrasse du Trabendo, on vous a senti un peu fébriles alors que sur scène rien ne vous arrête. Il y a toujours un peu d'appréhension ou c'est de la concentration ?

Non pas fébriles! C'est de la concentration et de l'observation, de la mise en condition. Quand Yarol est dans le groupe qui joue juste avant toi, ben tu restes bien concentré sur la prestation que tu vas faire parce qu'il faut envoyer, Victor et son groupe on vraiment bien introduit la soirée alors nous il fallait que ce soit dingue.

Revenons sur cette date parisienne. Vous avez invité Yarol sur un de vos titres ce n'est pas rien de l'avoir en guest alors qu'il y a quelques temps vous ouvriez pour lui?

Si c'est incroyable. C'est un artiste qu'on respecte beaucoup, un vrai rockeur, un mec super. On a eu l'occasion d'ouvrir pour lui deux fois au Connexion à Toulouse et au Le Ferrailleur à Nantes, puis il nous a proposé de venir enregistrer un titre chez lui. Ce qu'on a fait avec grand plaisir. La collab c'est super bien passée, on allait justement lui écrire pour lui proposer de faire ce feat, et il nous a devancé dans la proposition pour le Trabendo, alors on était ravis, et ça s'est ressenti sur scène je crois!

Merci pour cette interview. Avez-vous un dernier mot pour nos lecteurs ?

Avec grand plaisir, merci pour tes questions! Le mot de la fin sera pour le rock n roll! On a rencontré plein de gens à Paris qui défendaient dur comme fer c'est amour du rock. Après tout c'est la musique la plus éclatante, celle qui te donne envie de danser, pas seulement pour draguer et choper ton date, juste pour être toimême et te libérer de tout ce que tu as à l'intérieur, c'est salvateur! Voilà les mots de la fin! A bientôt sur la route! Rock on!

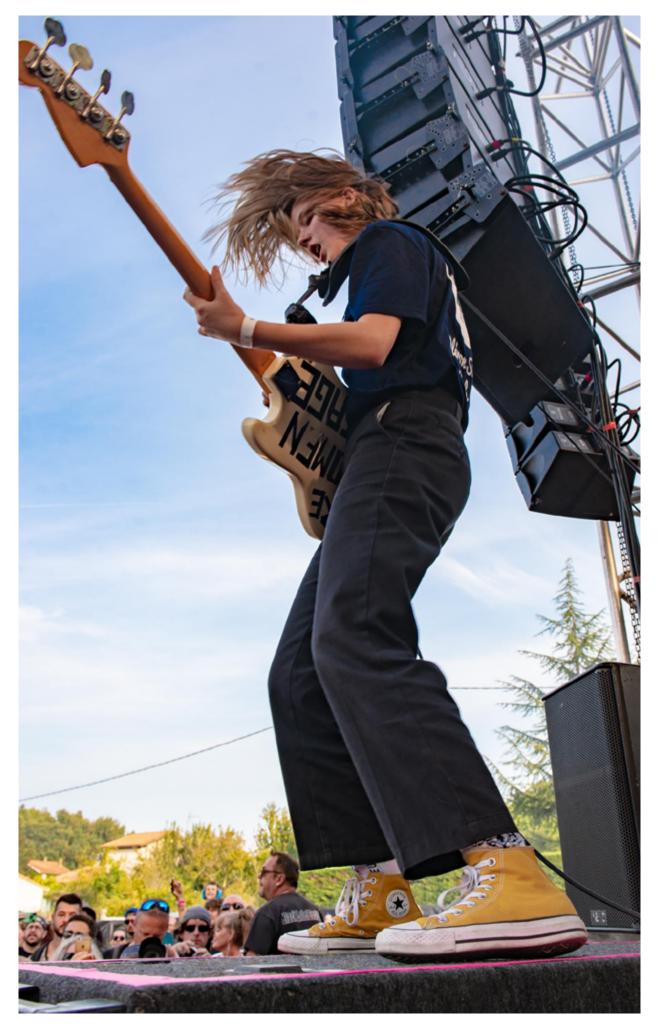
Merci Martin et les Twin Souls.

JU

Photos: JC Forestier

POGO CAR CRASH CONTROL FESTIVAL 666 - CERCOUX @JC FORESTIER

























PERMANENT RUST

MAXIMUM DOWNHILL

(Green And Grey Records)

L'infatigable Nasty Samy sort de sa tannière avec un tout nouveau projet punk rock (cool!) mais qui est très vraisemblablement - j'en suis même quasi certain - un one shot (pas cool!). Est-il besoin de présenter cet enfant du Doubs, à l'origine ou mercenaire à la quatre / six cordes dans plus d'une dizaine de groupes depuis la fin des années 90 (Second Rate, Hawaii Samurai, Black Zombie Procession, Dumbell... je ne vais pas tous les citer), auteur de fanzines, megazines et encore plus (selon sa formule «too much is always better») de livres bien épais, pour ne pas dire biblesques, sur l'origine de la scène thrash/metal en France Enjoy the violence ou l'histoire orale du groupe Burning Heads Hey you! ? Bon, je viens d'en esquisser un rapide portrait en quelques lignes mais n'hésitez pas à gratter davantage. Il y a de la matière, consistante, retroussez-vous les manches et j'espère que vous avez les doigts bien solides.

Permanent Rust donc, nom tiré d'une chanson de No Use For A Name dans l'album The daily grind (1993), ça pose déjà un peu le décor. Ce n'est pas the year that punk broke (ça c'est 1991) mais on est quand même dans l'âge d'or de cette sous culture skate, pas encore aux J.O. (une hérésie pour les puristes) mais intimement liée à la musique, au punk rock et qui va même lui donner un sous genre, le skate-

punk ou melodious skatecore comme on pouvait voir sur les stickers jaunes collés aux CDs à l'époque. C'est cette carte là que veut jouer Permanent Rust avec les cinq titres de cet EP Maximum downhill, enregistrés en 2010 pour ce qui est des instruments, Sam s'occupant des guitares et basse, Jérôme de la batterie et du chant, qu'il a finalisé l'année dernière. Est ce que sans le confinement ce projet serait resté dans les tiroirs ou plutôt les disques durs ? C'est fort probable et fort dommage mais le CD est là, ne boudons pas notre plaisir et glissons le dans le lecteur.

«Killing time» démarre pied au plancher, ça galope en mode tupa tupa (pas sûr de l'orthographe exacte) et plaira aux derniers fans du genre, dont les disques de Ten Foot Pole, Face To Face et autres représentants des labels Epitaph et Fat Wreck Chords ne traînent pas dans un carton à la cave et/ou sous une couche de poussière. Remarque, nombre d'entre eux ont du succomber aux sirènes des plateformes de streaming mais il doit bien rester quelques irréductibles dans le groupe facebook... Ceux qui écoutent du punk rock mélodique, parmi les 3200 membres. Ceux là valideront j'espère «Call of the wild» et «On my own» du même acabit. Même si le style n'a pas toujours été pratiqué par les meilleurs musiciens et qu'au départ il ne nécessitait que trois accords, chassez le naturel, il revient à grands coups de santiags. Nasty Samy ne pouvait pas ne pas mettre quelques petites touches et couches de heavy, très légères mais quand on tend bien l'oreille, on reconnaît sa science du riff très caractéristique. Associée au timbre de voix plutôt rapeux de Jérôme, cela peut évoquer et se rapprocher du punk rock metallique de Strung Out. Les deux morceaux suivants (dont «Back to the old ways» mon préféré, plus mid-tempo) s'enchaînent parfaitement, bien qu'ayant été composés eux en 1998. Ils étaient à l'origine sur une demo de The Gimp, groupe que Jérôme avait avec Jon et Taïko (à qui ce disque est dédié, RIP), avant que ces derniers ne forment Second Rate avec Nasty Samy. Hop, j'espère que vous avez suivi et réussi ce blackflip et êtes bien retombés sur votre board. «Skatepunk hardcore still lives» peut-on lire dans le disque, Permanent Rust, sans prétention mais avec passion aura contribué à souffler sur les braises.

■ Guillaume Circus



FAUXX STATISTIC EGO [Autoproduction]

Des rythmes et des sons avec une voix filtrée. C'est un peu minimaliste comme résumé mais c'est le principe du résumé, non ? Fauxx a compilé les meilleurs trucs des références du métal indus pour son premier album. Joachim et Jean-Baptiste (batteur chez Tagada Jones à ses heures perdues) ont certainement beaucoup écouté de musique industrielle ces 30 dernières années. Ou alors, sans le savoir, ils sont portés par les mêmes sentiments qu'un paquet de références.

Ministry d'abord (celui de The land of rape and honey, The mind is a terrible thing to taste ou Psalm 69: the way to succeed and the way to suck eggs) pour le côté brut de décoffrage et quelques effets sur le chant. Un indus lancinant, qui apporte des ambiances, qui met les textes à l'arrière-plan, qui envoie des grosses nappes de synthé et le tout avec un son assez crade, presque garage.

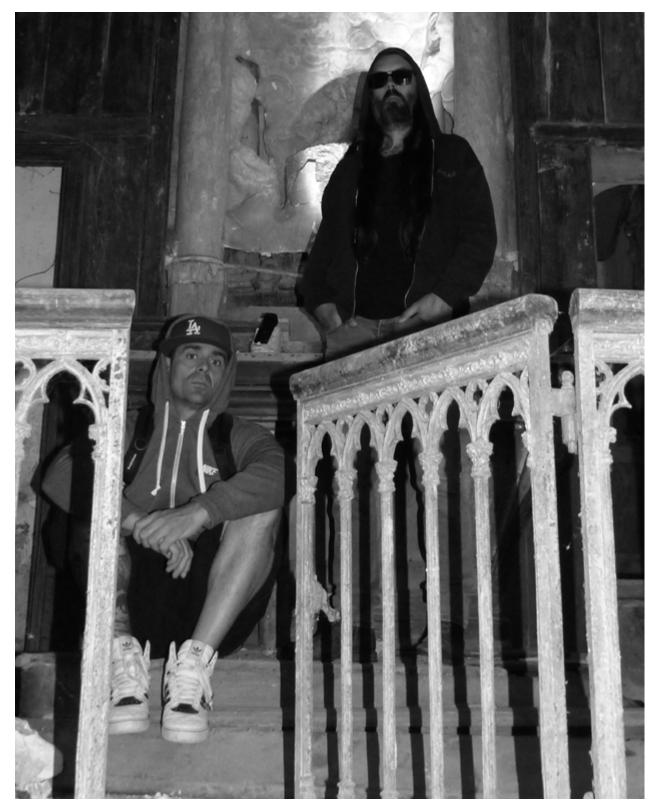
Nine Inch Nails ensuite (celui des débuts avec Pretty hate machine, Broken et jusque The downward spiral) pour l'abondance de sonorités, la banque de samples est vaste, y'a de la bidouille en pagaille et Trent Reznor adore ça. Il aime aussi les passages assez mélodieux au cœur de titres assez abrupts.

Skinny Puppy histoire d'ajouter une pincée de goth et d'électro un peu plus léger, Atari Teenage

Riot pour faire baisser la température et obtenir un ensemble très froid (pas de hargne punk ici) et aussi Godflesh (Streetcleaner) pour le traitement de la basse, la volonté de mettre les variations de rythme en avant et de chercher des noises à l'auditeur.

On est en 2021 mais Statistic ego honore les origines du genre métal industriel en nous replongeant à la fin des années 80' et au début des années 90', époque où ce style commence à percer mais continue d'en avoir rien à foutre du «beau» ou du «radiophoniquement compatible» (il faudra attendre Marilyn Manson). Fauxx ne peut prétendre à rivaliser avec l'un des albums cités dans cette chronique (et je ne pense pas que ce soit leur but) mais quel plaisir d'entendre ce genre de morceaux aujourd'hui, les connaisseurs s'en délecteront, les autres mettront un pied dans un étrier qui les emmènera loin dans le passé...

■ 01i



FAUXX

FAUXX EST UN DUO QUI COMBINE PAS MAL DE TRUCS ALORS ON LEUR A DEMANDÉ DE FAIRE DES CHOIX DRASTIQUES ET / OU COMPLÈTEMENT CONS, COMME D'HABITUDE AVEC NOTRE INTERVI-OU, ET ILS RÉUSSISSENT TOUJOURS À RÉPONDRE AVEC INTELLIGENCE. BIEN JOUÉ!

Vraii ou Fauxx?

Job: Complètement Fauxx, car là est la vérité.

Duo ou groupe?

Job : Un duo mais une équipe qui sera minimum 4 sur la route avec le son et la lumière.

Groupe ou Side-Project?

Job : Une envie de side project «différent» qui débouche sur un vrai groupe avec une vraie «dynamique».

Metal ou Indus?

Job : Je dirais métal car nos «machines» sont bien loin des standards indus de base. Elles sont là pour salir et épaissir.

Jok : A la croisée des chemins. L'énergie du metal avec les textures de l'indus.

Faux ou usage de Faux?

Jok: Faux dans ce que nous voulons faire percevoir dans notre musique. L'empilement de matière pour perdre l'auditeur dans notre son. Usage de faux pour les autres!

NIN ou Ministry?

Job : Pour Jok, je crois que c'est Ministry. Moi, aucun des deux.

Jok : Tout dépend de l'heure !

Godflesh ou Atari Teenage Riot?

Jok: Godfesh quand les gens me fatigue et ATR quand j'ai envie d'aller casser de la vitrine!

Alec Empire ou Justin Broadrick?

Jok : Justin Broadrick!

A feu ou A sang?

À feu, nouvelle bière de Tagada Jones, une blonde à 7 degrés ultra bonne! Fabrication artisanale / Bio, tuerie.

Blonde ou Brune?

Jok : Brune en début de soirée et blonde pour terminer.

Hoa Queen ou Buck?

Jok : Mon grand-père me répétait à longueur de journée : «Ce qu'il te manque, cherche-le dans ce que tu as». Faut quand même dire qu'il avait de gros problème de mémoire...

Rennes ou Paris?

Job : Saint-Brieuc ! Jok : La souterraine !

Autoprod' ou label indé?

Job: Autoprod pour le premier album, pas vraiment par choix. La suite, on verra bien.

Studio ou concert?

Job: Au moment ou je te réponds, c'est concert! On finalise notre show light et son. On sera ready pour mars.

Jok: Les deux mon capitaine, même si je passe beaucoup de temps à composer et travailler dans mon studio car j'adore ça!

Faucheuse ou Faucille?

Job : Faucille mais sans le marteau. Assurément de gauche par contre.

Jok : Quand j'entends ce que j'entends et quand je vois ce que je vois : faucheuse !

Faux-bourdon ou vrai spleen?

Job : Pour moi c'est vrai spleen évidement. Mais j'ai fais du ménage dans ma vie, c'est loin tout ça.

Jok: Idem que Job mais je me suis soigné. Fauxx fait parti du traitement.

Faux-cul ou Faux jeton?

Job : J'aime bien les blagues de faux-cul, j'adore raconter de la merde, comme tout bon zicos qui se respect.

Jok : Faux-cul car faux-jeton ça se voit rapidement .

Merci Job et Job, vrai merci à Elodie (Agence Singularités).

Oli

Photo: Struillou Gwenola

HUGUI(GUI) LES BONS TUYAUX

Salut Gui de Champi! Je me repenchais sur notre rubrique dans le précédent Mag et on ne va pas se mentir, ça faisait bien plaisir de la lire sur papier, tout comme les 166 autres pages évidemment. On a bien fait d'aller contre l'avis de certains récalcitrants et d'envoyer ça à l'impression. D'ailleurs il en reste encore quelques exemplaires pour les retardataires qui seraient passés à côté, avec toutes les infos sur le site du W-Fenec (en cherchant bien) pour se le procurer. J'dis ça, j'dis rien... Concernant nos précédents tuyaux, je suis content d'avoir tapé juste avec White Reaper mais j'étais assez confiant et ça ne m'étonne pas que Min-Min connaissait et aimait beaucoup lui aussi. Tu m'as ensuite parlé de ton amour pour le rock britannique mais il m'a bercé également - si j'en crois mes parents, je me dandinais dans mon parc au refrain de «De Do Do Do De Da Da Da» de The Police - et continuellement accompagné depuis. J'adore Supergrass, surtout les deux premiers albums mais aussi Ash (je me rappelle avoir acheté Trailer à la Fnac en 1995) etc. et mes préférés dans le genre sont, je pense, les Écossais d'Idlewild. Sens de la mélodie hyper aiguisé, les disques sont remplis à ras bord de tubes, grosse énergie et je n'ai qu'un regret : ne les avoir jamais vus sur scène. J'ai des cousins qui y ont eu droit en première partie de Muse et a priori c'était une véritable tornade en concert. Et sinon encore merci pour le New Pagans et le joli LP qu'on s'est échangé quand tu es venu à la capitale début septembre, il tourne régulièrement sur ma platine.

Passons maintenant aux choses sérieuses, nos tuyaux pour ce Mag 48 car à l'instar de Super Mario et Luigi, nous sommes de bons plombiers et fins limiers et aimons partager et faire découvrir nos trouvailles aux autres. Je vais donc te parler de **Radkey**. Tu ne connais pas Radkey? C'est un groupe, ils étaient number one. Bon, number one je sais pas, c'est tout le mal que je leur souhaite mais la classe amé-

ricaine, ils l'ont. Ça tombe bien, ils viennent du Missouri. Ce sont donc trois vrais frères, comme les Hanson et pas comme les faux frangins new-yorkais (même s'ils sonnent davantage Ramones que MMMBop], fils de pasteur (je crois), qui ont démarré en 2010 et fait les choses dans l'ordre, en commençant par sortir plusieurs EPs, se faisant connaître par des clips assez sympas, puis un premier album en 2016. À l'époque je ne les connaissais pas encore, ce n'est que fin 2019 qu'un pote m'a parlé d'eux. Je sais pas comment il était tombé sur ce groupe car je n'avais encore jamais vu passer leur nom nulle part. Toujours est-il que je suis allé fouiner et checker les-dits clips («Start freaking out», «Dark black makeup», «Glore»...) et ai aimé ce que j'ai trouvé. Du punk rock sans forcément trop d'originalité (est-ce encore possible ?) mais avec une voix qui parfois me faisait penser aux Misfits, des tempos différents mais un truc cohérent... et j'y décelais un certain talent, un truc prometteur. Et bim, voilà t'y pas qu'ils lançaient un Kickstarter pour leur LP à venir, No strange cats. Je ne te cache pas que généralement je suis pas très fan des financements participatifs. D'ordinaire je ne contribue pas, préférant acheter les albums directement sur les stands de merch, d'autant que c'est parfois un peu l'arnaque les offres. Il y avait déjà un ou deux extraits en ligne, ça sonnait bien, je savais que je ne verrais jamais ce disque en France et surtout on était en plein confinement. J'ai donc craqué. Y avait des idées débiles, donc très cools, genre avoir la photo de ton chat dans l'insert (50\$) ou même carrément en pochette (100\$) mais je me suis contenté d'une des 500 copies du disque jaune translucide à 25\$ (coté plus du double sur Discogs à l'heure où j'écris). Il va sans dire que je regrette nullement cet achat, que ce soit avec les plus énervés «P.A.W.» et «Spiders» qui ouvrent le disque ou le très efficace «Basement». Ils ont réitéré depuis avec Kickstarter pour leur album suivant, Green room (2021) et cékiki a encore



lâché des sousous ? C'est bibi. Enfin Guigui. Un poil (de chat) moins bien mais cette fois j'ai vu une chronique dans New Noise. En préambule je disais que je leur souhaitais d'être number one et Dave Grohl semble du même avis car ils les a conviés sur plusieurs dates avec les Foo Fighters et le gars a plutôt bon goût. Il a déjà embarqué ton ami Frank Turner avec lui alors tu pourras pas me contredire. Voilà, j'espère t'avoir donné envie de t'intéresser à ce band et je suis bien curieux de savoir de qui tu vas me parler. À toute!

Salut mon Cher Circus! Quel plaisir de te retrouver pour cette fabuleuse rubrique inaugurée dans le non moins fabuleux numéro 47 du W-Fenec Mag. Un sacré numéro qui, comme tu viens de le rappeler, a fait l'objet d'une impression papier, une première depuis la création du mag au début des 10's. Je l'ai lu, relu et rerelu, si bien qu'une fois encore, je suis un peu à l'arrache pour l'écriture de mes articles. Ou plutôt de mon (unique) article pour ce numéro 48. Cet échange de bons tuyaux semble apprécié par nos lecteurs, et même ma chère et tendre Victoria me parle assez souvent de cette rubrique (sans véritablement savoir ce qu'elle

contient). La magie des enfants, en quelque sorte. Et ma descendance risque d'entendre parler de ton super tuyau certifié iso 666, car bien évidemment, tu as tapé dans le mille avec Radkey. Sans toi, encore une fois, je serais passé à côté d'un groupe parfaitement calibré pour ma rockothèque. Car moi non plus, figuretoi, je n'avais jamais entendu parler de cette pépite américaine. Et pourtant, à la première écoute de «Spiders», je ne te cache avoir été un peu surpris que ce chant un poil rugueux associé au punk à roulettes joué à toute vitesse soit ta came. Mais la surprise passée et les titres s'enchaînant, j'ai compris. Tout compris même. Radkey exécute avec classe et vitalité les hymnes power punk qui vont bien. Le refrain de «Junes» me file des frissons, le punk bubblegum de «Rock & roll homeschool» fait mouche à chaque écoute, et les raffinés «St. Elwood» et «Basement» m'ont complètement envouté. La grande classe! Les types ont étudié avec rigueur et engouement le guide sobrement intitulé «comment enchaîner les tubes parfaits» et je pense que je vais me pencher sur l'intégralité de la discographie et lâcher quelques biftons pour me porter acquéreur de quelques galettes. Mais tu ne diras



rien à Victoria hein, sinon, je vais encore avoir le droit au fait que j'ai plus de disques qu'elle n'a de jouets. Sérieux, Circus, je me demande comment tu fais pour me rendre accro à tes tuyaux. Je ne sais pas si ça te parle, mais l'écoute de No strange cats m'a quelque peu rappelé ce disque génial que Lolo Dirty Witch avait sorti de Kurt Baker en 2013. Brand new beat est un sacré skeud que j'ai réécouté dernièrement et je te conseille d'y jeter une oreille (ou de te replonger dans cet album car je suis persuadé que tu connais). En tout cas, encore merci pour ce tuyau loin d'être percé mais qui va bien rincer mes écoutilles.

De mon côté, j'espère être au niveau de cette super découverte, avec mon petit plaisir du moment et qui nous vient de Birmingham, Angleterre. Lovebreakers, tu connais? Pour te situer un peu le sujet, on parle de quatre types qui balancent une power pop aux sensibilités punk rock, délicieusement acidulée et d'une qualité irréprochable. Voilà déjà que je m'emballe mais les types ont eu la bonne idée d'user des services de Dave Warsop, producteur anglais exilé aux USA qui a œuvré sur le dernier album de Bad Cop Bad Cop et qui est le guitariste chanteur de Suedehead et Sharp Shock. Le fameux Davey partage sur les réseaux les groupes qu'il enregistre et c'est comme ça qu'il y a presque deux ans, je suis tombé sur la pépite Lovebreakers. Le premier EP, Social hell, a tourné un bon moment dans mon téléphone et j'attendais le premier album avec impatience. Primary colours est sorti en juin dernier sur dif-



férents labels (dont Wiretap Records, le label américain qui a sorti le super Talk Host Show). L'album est vraiment top, avec de belles chansons à l'anglaise («Set in gold», le tube «Family man», l'inoubliable «Worst gentlemen», le parfait «Primary colours») dans un style que ne renierait pas Not Scientists à ses débuts, mais j'ai vraiment un faible pour ce premier EP avec lequel j'ai découvert le groupe. Le chant pourrait te faire penser à Green Day et l'agrément des cuivres sur certains morceaux apporte une touche retro esthétique et touchante. La pandémie liée à la Covid a privé le groupe d'une belle tournée européenne en support de, excusez du peu, Social Distortion (elle aura tout de même lieu en 2022 et la date au Luxembourg est assez alléchante, même si ça va jouer vingt minutes, j'en suis sûr), et je suis persuadé que ce groupe va plaire au plus grand nombre. Si tu me demandes où trouver le disque en France, tu connais déjà la réponse, il va falloir taquiner le web et payer des frais de douane exorbitants pour commander outre-Manche les disques de ce super groupe. Ça ne m'empêchera pas de profiter des plate-formes pour écouter encore et encore Lovebreakers. Pour la petite anecdote, que j'avais racontée dans le numéro 42 du mag, j'ai assisté pendant le confinement à un livestream du guitariste en direct de sa cuisine et nous étions à peine cinquante à profiter de ses belles chansons en acoustique. Un trésor bien gardé mais qu'on a quand même envie de partager. Tu vois ce que je veux dire? Et toi, tu en penses quoi?

Il semblerait que j'ai fait mouche à nouveau avec Radkey. Mince, Victoria va finir par me détester! Peut être que pour le prochain numéro, je prendrai plus de risques et choisirai un groupe qui me tient à cœur mais moins consensuel, moins proche de tes goûts... Je te rassure, il ne sera pas question de Cobra. Muahahahaaha (rire démoniaque).

C'est marrant que tu me parles de Kurt Baker. J'ai bien sûr cet album, que je ressors de temps à autre, notamment quand j'ai vu le band en concert il y a 2-3 ans mais je l'aurais davantage associé à Lovebreakers qu'à Radkey... Concernant ces Anglais, on n'est pas exactement sur le même calibre que New Pagans mais ça reste du bon tuyau. Ça va, je vais pas faire fonctionner la garantie. Quand tu me l'as suggéré, j'avais vaguement vu le nom passer, via Wiretap Records en effet (je m'engage à ce propos à interviewer Talk Show Host pour le prochain mag) mais sans faire l'effort d'aller écouter. Parce que j'ai confiance en toi et surtout parce que j'avais pas le choix pour cette rubrique, je suis allé sur leur bandcamp. Rien à rajouter à ce que tu as écrit et décrit précédemment. Je souscris, paraphe et signe en triple exemplaires. C'est de la bonne power pop, vitaminée et sucrée. J'aurais bien écouté ça cet été en allant à la plage. Du rock'n'roll dans ma bagnole comme disent Les Sheriff. «Set it gold» est un bon gros tube comme je les aime, «Horizons» et «Family man» aussi. T'as de la chance, les cuivres sont discrets. J'ai eu ma période ska/ punk dans les 90's mais à part Rocket From The Crypt, j'en suis beaucoup moins friand actuellement. Tiens, je note que c'est un gars de Reel Big Fish qui souffle dans la trompette, j'ai un cd d'eux que j'ai pas du sortir de son boîtier depuis que j'ai emménagé à Paris en 2007... Je suis d'accord avec toi sur le fait que l'EP est plus inspiré et plus catchy. L'album s'écoute bien, sonne bien (Davey a fait du bon boulot) mais hormis les titres mentionnés, ça pêche un peu je trouve pour sortir du lot. Pour autant je suis certain que le set acoustique devait être bien sympa, s'ils passent par chez moi j'irais sûrement les voir et peut-être, soyons fous, que si le concert est cool, qu'il se dégage quelque chose sur scène, je me laisserais tenter par le disque. Mais vais-je remuer ciel et terre (et mon compte en banque) pour me le procurer? La question elle est vite répondue, pas besoin d'attendre.

■ Gui de Champi & Guillaume Circus





DANS L'OMBRE: CHRISTOPHE CRÉNEL

ALORS QUE NOUS CONNAISSIONS CHRISTOPHE CRÉNEL POUR SES ÉMISSIONS TÉLÉ QUE CELA SOIT PLUS VITE QUE LA MUSIQUE, FANZINE OU TOUTE AUTRE ÉMISSION MUSICALE RECONNAISSABLE ENTRE MILLE, CELUI-CI A DÉCIDÉ D'ÊTRE DANS L'OMBRE ET D'ÊTRE DERRIÈRE L'OBJECTIF. IL PUBLIE UN LIVRE DE PHOTO SUR LA NOUVELLE SCÈNE FRANÇAISE AVEC SON REGARD D'AMATEUR DE MUSIQUE ET REND COMPTE AUSSI BIEN DES TUMULTES SCÉNOGRAPHIQUES QUE DE L'INTIMITÉ DES COULISSES.



Christophe, merci de nous accorder cette interview qui plus est au café de la Danse, là où tu exposes une partie des photos de ton livre. Première question généraliste pour pouvoir aborder ensuite le livre. Comment t'es tu mis à la photo, toi que nous connaissions plutôt de l'autre côté de la caméra en tant que présentateur, que ce soit télé ou radio?

La photo, cela m'est venu dès l'adolescence, il y a longtemps. J'étais vraiment un ado quand j'ai commencé à faire des images. C'était le club photo à Colombes, où j'ai grandi et donc plutôt avec de l'argentique à l'époque, à faire des photos des potes, à m'amuser avec les négatifs, à couper les négatifs et à faire des tirages avec, à utiliser les filtres, les filtres «coquins», ceux que l'on pouvait mettre sur le bout de l'objectif. Il y a un côté magique dans la photo. C'était d'autant plus le cas puisque qu'il y avait les bains avec les révélateurs, etc.

J'avais acheté un petit bain, un petit labo portable en Yougoslavie quand on est était parti avec ma copine de l'époque. C'était un petit labo qui tenait vraiment dans une valise et je développais quelques unes de mes photos dans la salle de bains chez les parents. Et puis il y a un moment où il y avait trop de choses dans ma vie. Disons qu'à côté de ça, je faisais de la musique et puis, ma vie médiatique est arrivée en parallèle. De plus, il y a un moment où il se trouve que mon argentique s'est cassé et je n'en ai pas racheté d'autre car j'avais la musique qui prenait beaucoup de place. Et puis l'activité en radio, télé, etc. J'ai mis finalement la photo de côté pendant quinze ans au moins avant que ça refasse surface.

Et quel a été le déclic ? Sans mauvais jeu de mots ?

Le déclic de la reprise ? C'est au moment où,

justement, j'ai arrêté mon groupe. Je voulais devenir les Beatles avec le groupe que j'avais quand on a commencé à faire de la musique. C'était ça ou rien. Il y a un moment où j'ai eu l'impression de pédaler vraiment dans la choucroute et j'ai eu envie de retrouver du plaisir dans la création.

On peut citer ton groupe c'est Amok.

Oui, c'était Amok. Donc je suis très fier des aventures qu'on a pu mener avec ce groupe. On a même fini par sortir un album après moult péripéties, mais sans avoir l'écho que je souhaitais donner à cette aventure et surtout, sans la possibilité même d'en vivre. C'était une période de changement de vie, à titre personnel en plus. Et je me suis dit «Arrête là, ce n'est plus du plaisir». Et à ce moment là, j'étais quand même très frustré de ne pas avoir d'activités créatrices, et cela me travaillait depuis un moment. Alors J'ai investi dans du matériel photo et cela est revenu très vite, c'était vraiment comme reprendre le vélo. Et puis après, j'ai commencé par ce que j'avais sous la main et j'ai toujours aimé aller dans les concerts. C'est vrai que je n'avais pas fait de photos pendant très longtemps. Mais je m'y suis remis très vite, par le live et par les portraits autour de moi, parce que j'ai toujours aimé, photographier l'humain. J'ai toujours aimé rencontrer les gens, faire des photos, à la fois les artistes, des potes, mes copines, etc. Cela a donné beaucoup de photos, de live et tout ça depuis une bonne quinzaine d'années.

Et quelle est la genèse de ce livre ? Dans un environnement numérique, et même si tu as commencé par l'argentique, à quel moment on se dit que l'on a envie de coucher les photos sur le papier ? Sachant que tu as déjà un certain nombre de photos imprimées à ton actif, je pense à Ravages notamment, Maud Lubeck, etc.

J'ai des photos de Maud Lubeck proches de sa pochette mais ce n'est pas moi qui l'ai réalisée. Par contre, j'ai fait plusieurs pochettes d'album. Mais cela s'est fait au fur et à mesure quand je me suis remis à faire de la photo plus sérieusement. Il a fallu que je retrouve un certain niveau et puis que je prenne en main les nouveaux outils. La post-production m'amuse

aussi. Même si je ne suis pas un expert, en tout cas, j'aime bien travailler mes contrastes, les couleurs, etc. Épurer une image, parfois pour qu'elle soit encore plus efficace et iconique. Il y a juste un moment où c'était une évidence que j'avais beaucoup de matière. Le livre, ça prend beaucoup de temps mais c'était pour moi un objectif. J'ai toujours adoré l'idée que les photos puissent exister ailleurs que dans l'ordinateur. Donc, il y a un moment où je me suis dit que j'avais suffisamment de matière pour faire une thématique. Et après, le choix de la thématique n'a pas été simple. Le but n'était pas de faire un livre de photos de musique parmi tant d'autres, il fallait trouver une thématique.

Et que l'on retrouve ta patte, ton style...

Je me suis dit qu'il y avait une scène que j'avais beaucoup suivie, à la fois en tant que journaliste, puis ensuite comme photographe, c'étaient vraiment les talents émergents et beaucoup de talents français puisque j'ai été photographe officiel sur Rock en Seine, sur le FNAC Live et sur les Inouïs du Printemps de Bourges. Et en plus de ça, j'ai été le photographe officiel pendant quatre ans sur les scènes du Printemps de Bourges jusqu'au confinement. Je connais beaucoup cette scène et c'était pour moi la thématique idéale car il s'est passé des choses depuis dix ans. Et on est dans une période où tout va tellement vite que c'est peut-être bien de figer un peu les choses et pourquoi pas, de donner une chance aussi à ces artistes de devenir aussi iconiques que leurs aînés. De plus, il y a tellement de bouquins sur le Hip Hop, Bowie, etc. et il n'y a pas eu de mise en lumière de groupe de rock depuis peut-être Indochine, Louise Attaque ou Noir Désir. J'ai l'impression quand même que depuis 25 ans, puisque l'on parle d'artistes qui ont un peu de bouteille, il s'est passé des choses et qu'on peut leur donner une chance. L'image est un des moyens car ça a un énorme pouvoir surtout l'image arrêtée. Et voilà que ce bouquin, c'est peut-être aussi l'occasion d'appuyer sur Pause pour se dire «bon, arrêtons le zapping, la consommation au titre». Le streaming, c'est très bien mais est-ce qu'on ne peut pas se poser deux secondes ? Qu'est-ce qui s'est passé ces dernières années ? Et là, c'est un peu ça, un instantané, un panorama de ces 10 - 12 dernières années dans le monde de la musique en France. C'est ce que j'essayais de faire. Ce n'est pas exhaustif, il en manque et d'ailleurs, c'est pour ça que le bouquin aurait bien pu ne jamais se terminer. C'est qu'à chaque fois, il manque un artiste qu'il faudrait rajouter. Voilà, en tout cas, c'est ça l'idée du livre.

Tu as donc choisi une thématique large que tu as décidé de décliner ensuite en six ou sept sous thématiques. Peux-tu nous définir en une phrase la première thématique des «agités» pour un peu mettre l'eau à la bouche.

Les agités, c'est vraiment forcément ce qui est

très sexy pour un photographe. Ce sont des artistes qui sont hyper extravertis, qui sont hauts en couleur, qui adorent jouer avec leur image. Donc ça veut dire que dans le bouquin, c'est Philippe Katerine, c'est Stupeflip, c'est Cadillac, son complice de Stupeflip, ce sont les Naïve New Beaters. Ce sont aussi des gens qui sont agités, qui aiment beaucoup jouer avec leur image sur scène. Ça, c'est pour les agités.

Ensuite, les Dreamers...

On parlait de Maud Lubeck avec ses vapoteuses au bout du bec. C'est vrai qu'elle est tout le temps avec et puis ça lui va tellement bien. Elle a un côté tellement nourri de mu-





sique classique et qui fait de la chanson. C'est tellement beau, gracieuse et élégante. Donc, quand en plus, elle tire sur sa vapoteuse et qu'elle est dans son nuage, je faisais une interview avec elle et je lui ai dit :» si nous faisions des photos avec ta vapoteuse ?». Donc, c'est vrai que j'avais vu qu'elle s'en était servi aussi pour pour la pochette. Et en effet, on a fait ces images, mais parmi les rêveurs, c'est quand même un courant fort en ce moment. Des gens, peut-être, qui veulent échapper à la difficile réalité par la musique. En tout cas, c'est de cette façon là que j'ai voulu aborder le thème. Donc, j'ai mis un Flavien Berger, Sébastien Tellier, Moodoïd et forcément Songe.

Effectivement Sônge travaille sur ce thème dans ses chansons et les retranscrit en couleurs.

En effet, comme tu dis, quand elle arrive avec ses lunettes qui éclairent ses yeux, avec sa capuche, sa scénographie est superbe. Voilà donc le rêve. Moi, ça me parle beaucoup. Ça me permet aussi de faire des images très épurées et aussi de jouer là dessus. Moodoïd, par exemple, avec son visage pailleté. Pour moi, c'est du bonheur. Forcément, c'est visuel. Et après, je renforce avec le travail de post prod, mais ce n'est pas spécialement des effets spéciaux dans tous les sens. C'est plutôt pousser les contrastes à certains endroits et faire en sorte qu'il y ait juste lui et cette espèce de banquette à l'arrière de la photo. J'ai simplement enlevé l'intensité de la lumière. J'aime bien, en effet, que les images soient très graphiques,

Il y a ensuite «Girl Power « une thématique sur les femmes alors que nous en trouvons dans les dreamers.

Je ne voulais pas qu'il y ait de ghettos non plus. si j'ai mis Girl power, c'est parce que non seulement ce sont les filles, mais surtout, c'est des filles qui ont, je trouve, à chaque fois défendu une identité, musicale parfois un message aussi. Aloïse Sauvage, qui m'a parlé dans ses chansons de son homosexualité, et Christine and The Queens, qui joue sur son androgynie, Mélissa Laveaux, avec son côté militant, très féministe. Voilà, c'est des femmes qui ont des choses à dire, alors ça se traduit pas forcément dans les textes, mais au moins dans l'attitude.

On va peut-être se faire un arrêt sur image sur cette photo de Jeanne Added qu'on retrouve en couverture. C'est la même ou pas ?

C'est la même, je l'ai juste inversée.

Et comment tu t'es arrêté sur le choix de cette photo pour la couverture ?

Ce que j'aime bien, c'est que Jeanne Added, c'est un personnage plein de paradoxes et très contrasté. Du coup, mon image est contrastée aussi, mais c'est quelqu'un qui est plein d'énergie. Avant de monter sur scène, elle fait comme si elle était une boxeuse. Et puis, sur scène, elle l'est aussi et elle fait des gestes un peu comme ça, un peu violent parfois. Et en même temps, il y a ce côté très rêveur, cette voix qui nous porte, etc.

Il y a une grande poésie et surtout, elle parait immense quand on la photographie et dès qu'on la retrouve dans les loges, elle fait toute timide...

Oui, il y a beaucoup d'artistes qui sont comme ça : timides dans le privé et qui, à côté de ça, sont incroyables sur scène. Pour moi, c'est presque une éruption volcanique et donc sur scène, elle est volcanique. Et en même temps, je poursuis l'analogie avec le volcan, elle a un côté aussi minéral dans le sens où il y a de la force en elle, il y a un truc un peu rude. Et puis, ce que j'aimais dans cette image, c'est que même si on ne voit quasiment rien d'elle, il y a un petit côté où on a un petit peu de travail à faire pour la comprendre, l'interpréter. La part d'imagination de la personne qui regarde est importante aussi...

Voilà donc ensuite «Les flamboyants»

Des gens dont on a l'impression qu'ils pourraient se consumer sur scène. Tellement explosifs. Ce qui est sympa dans un bouquin, c'est qu'on retrouve des moments un peu clés de certains artistes, je pense à Fauve et son concert à l'international. C'est là, au tout début et déjà, il y a une espèce de Fauve mania qui s'emballe. Immédiatement, je me rappelle une chaleur de fou et les gens connaissaient déjà par cœur les morceaux. Mais où je suis ? Qu'est-ce qui se passe ? C'était la folie furieuse. Il y avait tous les directeurs artistiques de maisons de disques...

Et cette consigne photo un peu folle où il ne fallait pas prendre les visages...

Oui, c'est vrai et donc cette photo, je l'aime beaucoup, elle montre un peu et il faut deviner le reste. Un peu comme la couverture. Je n'avais malheureusement pas assez de matière pour faire tout le livre sur ce principe-là. Mais j'aime bien ce genre de photos. Le public doit aussi à travailler sur la compréhension de la photo. C'est la force de la photo notamment par rapport à la vidéo. C'est que la photo est une image arrêtée, à toi de reconstituer un peu le contexte, au contraire de la vidéo qui te montre tout, montre trop et quelque part, tu es juste spectateur. Dans les flamboyants, il y a aussi The Do avec une photo particulière. C'était le moment où ils venaient de se séparer c'est leur dernière tournée. Ils ont quand même décidé de la faire et elle est un peu en mode guerrière. Pour Feu! Chatterton, c'est le début de l'ascension, mais au moment où ils sont au Zénith. C'est la dernière tournée avant le dernier album, et je croise Clément dans les couloirs du Zénith alors que j'étais là pour autre chose, il me dit «Oh putain, tu veux pas venir faire des photos ce soir ?». Il y en a quelques uns des flamboyants en France. Izia en fait partie aussi.

Brisa, Roché dans un autre registre, avec cette gémellité...

C'est un peu ma sorcière bien aimée Brisa. Je dis ça dans le sens ensorceleuse.

Ensuite, il y a Love Rock N Roll, mais rapidement.

C'est vrai que pour moi, le Rock N Roll a un côté dinosaure en ce moment, parce qu'il y a moins de rock, mais en même temps, on s'aperçoit que le rock fait beaucoup bouger. Les festivals et les concerts, c'est une valeur sûre. Et d'ailleurs, ce n'est pas un hasard si,

même si en termes de diffusions radio, ils sont vraiment peu présents, dans les grands festivals, ils sont très présents parce qu'on sait que c'est une valeur sûre et qu'il va se passer des choses. En tant que photographe, pour moi, c'est un bonheur aussi. Je sais qu'il va se passer des choses. La nouvelle scène française, que ce soit Lysistrata, Pogo Car Crash Control, Last train... il y a quand même des jeunes groupes qui défendent l'histoire du rock. Je pense que de toute façon, c'est assez cyclique. Donc cette énergie, on en aura toujours besoin de toute façon.

Et tu termines par un autre style...

J'ai plutôt classé les photos par humeurs avec 2 ou 3 styles et à la fin, c'est «électro kids» la scène électro. Mais voilà, et c'est ce que j'explique aussi dans la présentation, pour moi, il y a une forme de poésie numérique à aller voir sur scène. C'est pas simplement des mecs qui jouent sur un même PC. Maintenant, c'est devenu une espèce de sons et lumières. Et avec tout ça, on part dans un réel spectacle. Et puis dans Justice, The Shoes, the Blaze Rone Kompromat... Il y a plein de gens intéressants. Et puis, la scène urbaine, c'est pas celle que j'ai le plus suivie, c'est clair. Mais voilà, il y a eux aussi qui cassent les codes d'une certaine façon.

Et d'ailleurs, j'étais un petit peu étonné mais ça, c'est mon passé historique rock métal, de voir Aya Nakamura dans ton livre, c'est quand même éloigné de ton terrain habituel.

Je me suis dit «c'est intéressant». Ah... ces couleurs, j'étais fou, un truc pas clair! Et de voir que finalement, c'est une pop star parce que c'est un peu ça. Il n'y a pas qu'un phénomène pop autour d'elle. C'est vraiment un engouement des fans sur le premier rang. le côté pop star m'intéressait dans cette histoire et le côté icône j'avais aussi envie aussi de représenter plus de styles, pas uniquement le mec et sa culture rock qui ne défend que cette chapelle. J'ai voulu faire en sorte que tout le monde puisse un peu se dire «je ne suis pas exclu de l'histoire». Et ça aurait été un peu dommage, en parlant de la scène musicale française qu'il n'y ait pas de hip-hop.

Et le mot de la fin?

Le mot de la fin ? Vive la photo et vive le live! On en avait besoin, c'est de retour. Et pourquoi ? C'est génial de faire des photos de live et de faire des photos d'artistes. C'est parce qu'on vit deux fois plus les choses en étant photographe. Je trouve que moi qui suis passionné de musique, je suis à la fois spectateur d'un concert et en même temps, si on veut saisir les meilleurs instantanés, on est un peu obligé de se glisser dans la tête de l'artiste qui est sur scène. Donc, c'est comme si on vivait le concert en tant qu'artiste, donc on le vit deux fois plus fort, deux fois plus intensément. Et je suis évidemment ravi à la fois que les concerts reprennent et de pouvoir montrer un peu toute cette énergie qui nous a manqué depuis un an et demi.

Avec le parrainage aussi de Didier Varrot, qui a fait l'intro du livre, ce qui est quand même une belle reconnaissance.

Oui, parce que Didier a suivi tous ces artistes, donc ça me semblait logique de lui faire dire un mot là-dessus. Je l'ai côtoyé forcément pendant mes années à Radio France. Il m'a tendu la main à un moment puisque j'ai fait les émissions sur France Inter grâce à lui. C'était logique qu'il fasse les présentations dans le livre.

Merci Christophe pour cette visite de son expo, toutes les photos sont à retrouver dans son livre Big bang paru aux éditions Braquage.

JC

Photos: JC Forestier





UNFOLD COSMOGON

(Division Records)

On va la faire façon blockbuster hollywoodien: après sept années d'absence, alors même qu'on n'imaginait même plus les revoir sur scène, ils reviennent aux affaires, remontés comme des pendules. Mieux, ils ont même un nouvel album sous le coude. Cosmogon, c'est son nom et les six morceaux qui le composent démontrent sans l'ombre d'un doute pourquoi ce groupe suisse a accédé, au fil des années, au rang de culte. Qui en doutait ? Pas chez nous en tous cas. Cette fois ça y'est Unfold est définitivement back via le toujours excellent label Division Records (ASIDEFROMADAY, Dirge, Kehlvin, Impure Wilhelmina, Lost Sphere Project). Et rapidement, on va se rendre compte que le groupe n'a pas fait le voyage pour rien.

Six titres dans le barillet, six balles d'un hardcore inconditionnel à haute teneur émotionnelle, le riff est épais, la prod', absolument dantesque et «Erebe» vient poser la première mine. On varie le chant, clair/hurlé, les tonalités de couleur également, émo/rock à l'élégance incomparable vs hardcore salvateur et Unfold maîtrise son sujet comme s'il ne s'était jamais arrêté. Après ce seul premier titre on s'incline déjà. On continue ? «Hemere» appuie sur la densité sonore en même temps qu'il insuffle une nouvelle intensité, le groupe alourdit son propos, leste ses riffs de plomb, fait cogner la caisse comme personne et envoie valser les décibels, s'entrechoquer les émotions : tellurique. La terre des hommes vient

de trembler et on n'en est qu'au premier tier de l'album alors que s'avance déjà la suite, avec «Hystrion». Monumental.

Qui aurait pu penser que les suisses pouvaient encore aller plus haut, monter leur niveau de quelques crans encore ? Pourtant c'est l'évidence même : ce troisième titre enterre ses deux précédents, pourtant excellentissimes. Unfold vient de mettre sept ans d'inspiration, d'envie, et de rage sur ces quelques titres. Le résultat est éblouissant. «Hexahedron» enfonce un peu plus le clou et défragmente les enceintes en même temps qu'il nous prépare aux hautes pressions que l'on va traverser sur le climax de ce Cosmogon, le titre-fleuve «Ethera» et ses quelques 13'15» d'un tsunami émotionnel, un cyclone émocore au sens le plus pur du terme sur lequel les sextet suisse laisse les éléments se déchaîner pour un peu plus imprimer sa marque. Ecoeurant de facilité, le groupe nous fait passer par tous les états et lorsque l'album se termine, sur un «Eschaton» primal et brûlant comme l'enfer, on se dit que cet Unfold-là est clairement monstrueux. Pour la gloire du hard et le plaisir de voir les tympans saigner. Deux ou trois classes au dessus de ses contemporains.

Aurelio

W(ho's next)-FENEC

PROHOM

NO ONE IS INNOCENT

BRNS

NINA ATTAL

L'EFFONDRAS

FISHING WITH GUNS

MY OWN PRIVATE ALASKA

THE BUTCHER'S RODEO

VERDUN

SLEAZYZ

MARCELLUS REX

PARLOR



VALERIE, FAN D'ALEX HENRY FOSTER

Je m'appelle Valérie, j'ai 34 ans et aujourd'hui je viens vous parler d'un artiste que j'affectionne énormément à en être devenue «fan» et parler de cette passion et de cette addiction de sa musique et surtout de tous les supports créés autour de cette musique. Mais avant de vous parler de cette passion et addiction dans laquelle beaucoup de fans tombent lorsqu'un artiste entre dans leur vie, je dois vous parler de ce moment où pour la première fois j'ai entendu cette voix, celle de Alex Henry Foster.

C'était pendant cette période de confinement,

un soir, enfin plutôt une nuit, pendant laquelle je discutais avec mon amie québécoise, elle m'a parlé de Alex Henry Foster et m'a raconté l'histoire de cet album sorti quelque temps auparavant, un album intime écrit en hommage pour une personne très chère disparue quelque temps auparavant. Je me suis prise au jeu de la découverte pendant cette discussion et je lui avais demandé de m'envoyer un lien pour que je puisse écouter.

Ce moment, lorsque la musique vient effleurer mes oreilles, restera gravé dans ma mémoire, l'émotion que j'ai ressentie ce jour là était tellement intense, j'ai su qu'à partir de ce jour que la musique d'Alex Henry Foster ne me quitterait jamais, et au fil de la découverte de son univers je me suis retrouvé dans ses chansons... J'ai d'ailleurs terminé cette nuit-là par écouter entièrement l'album Windows in the sky. Après cela, j'ai voulu connaître entièrement

l'univers d'Alex Henry Foster, j'ai découvert un artiste mais aussi un groupe. Un groupe constitué d'amis d'enfance et lancé depuis plusieurs années entre albums et tournées. Je découvrais aussi que, n'étant pas fan de la première heure, j'allais avoir beaucoup de choses à découvrir...

Je me suis plongée dans les supports, étant une fan de vinyles, j'ai voulu avoir celui de cet album, c'est alors que je suis tombée non pas sur cette petite galette de plastique noir mais sur des œuvres d'art fabriquées sur place dans leur studio basé au Québec. J'ai commencé par commander un vinyle mais impossible de ne pas craquer devant toutes ces magnifiques œuvres et là, oui, l'addiction venait de me gagner. Après des mois d'écoutes, entre l'album Windows in the sky mais surtout après avoir découvert l'album live Standing under brights lights, l'annonce de la tournée européenne me fit découvrir le partage avec les autres fans et la rencontre avec le groupe.

Mon premier concert... Comment mettre des mots sur l'émotion ressentie ce jour-là? J'ai eu la chance de pouvoir faire énormément de concert

de beaucoup d'artistes depuis quelques années, ressentir des émotions au fil des spectacles, avoir les yeux émerveillés devant des scènes gigantesques, mais ce soir-là à Paris dans cette petite salle, j'ai ressenti une émotion encore inconnue, un lâcher prise, une connexion avec le groupe. Encore maintenant, je n'ai pas les mots exacts pour décrire mes ressentis ce soir-là. Après le concert, j'ai eu la chance de pouvoir rencontrer Alex et le reste du groupe, une rencontre que je ne pourrais oublier, même si j'avais déjà eu la chance de pouvoir partager quelques mots sur le net avec lui. J'ai découvert une personne humble, généreuse, sincère, à l'écoute de ses fans. J'ai envie de vous dire qu'un concert et une rencontre, ça ne s'explique pas, ça se vit.

Aujourd'hui, Alex Henry Foster & the Long Shadows occupe une place entière dans ma vie. Je peux dire que j'ai été touchée par la grâce de sa voix d'ange et sa musique s'enracine dans mon âme et mon cœur.

■ Valérie Photos live page suivante : JC Forestier







